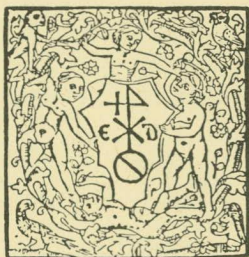


Cahiers Ferdinand de Saussure

37
1983



Genève
LIBRAIRIE DROZ
11, rue Massot

1984

Cahiers

Ferdinand de Saussure

Revue de linguistique générale
publiée par le Cercle Ferdinand de Saussure

Comité

RUDOLF ENGLER, président
MICHEL BURGER, vice-président
RENÉ AMACKER, secrétaire
CLAIRE-A. FOREL, secrétaire adjointe
FÉLIX KAHN, trésorier
LUIS J. PRIETO
GEORGES REDARD,
délégué de la Société suisse de linguistique

Rédaction :

p. adr. Monsieur RENÉ AMACKER
rue des Charmilles 5
CH-1203 GENÈVE

Ouvrages pour comptes rendus :

Monsieur RUDOLF ENGLER
Professeur à l'Université
Sonneggstrasse 19
CH-3076 WORB / Berne

Diffusion :

LIBRAIRIE DROZ S.A.
Rue Massot 11
CH-1211 GENÈVE 12
Tél. (022) 46 66 66 CCP 12-2552

Publié avec l'appui de la Société suisse des sciences humaines

Tous droits réservés

Cahiers Ferdinand de Saussure

37

1983

Genève
LIBRAIRIE DROZ
11, rue Massot

1984

ROBERT DE DARDEL
et Co VET

ELLIPSES DISCURSIVE ET MÉMORIELLE DU DÉTERMINÉ
DANS LE SYNTAGME NOMINAL*

o. Dans cette étude, nous avons l'intention d'analyser l'ellipse du déterminé dans le syntagme nominal, en français, en fonction de la distinction, proposée notamment par Frei (1929) et qui nous paraît fondamentale, entre l'ellipse discursive et l'ellipse mémorielle.

1. Soit les exemples

- | | | |
|---|---|--------------------------------|
| [1a] Lequel de ces vins désirez-vous? | } | - Donnez-moi le [vin] blanc. |
| [1b] (le marchand de vin, désignant un choix de vins) Lequel désirez-vous? | | |
| [2a] Que désirez-vous boire? | } | - Donnez-moi du [[vin]] blanc. |
| [2b] (le client, au restaurant, après avoir commandé le plat du jour) | | |
| [3a] Cette étude de morphologie verbale contient un excellent chapitre sur les [[verbes]] auxiliaires. | | |
| [3b] (l'enseignant, au début de son cours de grammaire) Je désire vous parler aujourd'hui des [[verbes]] auxiliaires. | | |

2. *Analyse synchronique interne*

2.1. Dans chacun des exemples [1], [2] et [3], nous avons une ellipse : dans [1], la réponse comporte l'ellipse du mot *vin* ; dans [2] et [3], les mots

* Nous avons pu mettre à profit dans cette étude des recherches de notre assistante, Mlle Irma Walter, et plusieurs remarques de notre collègue Arie Molendijk (Groningue).

vin et *verbes* peuvent être considérés comme ellipsés, sous certaines réserves toutefois, que nous indiquons au moyen de crochets doubles.

Le syntagme elliptique de [1] suppose un antécédent, par quoi nous entendons le mot *vin* dans le contexte de [1a] et la désignation gestuelle de l'objet correspondant dans la situation de [1b]; il suppose donc soit un élément linguistique, soit un élément non linguistique suggéré par un geste, qui pourrait être repris mais que l'ellipse consiste à ne pas reprendre et sans lequel le syntagme elliptique *le blanc* n'aurait pas de sens ou aurait un autre sens. Nous appellerons ce type d'ellipse l'ellipse discursive.

Les syntagmes elliptiques de [2] et [3] ne supposent en revanche aucun antécédent du type décrit ci-dessus; ils supposent seulement un contexte général (dans [2a] et [3a]) ou une situation générale (dans [2b] et [3b]) qui complètent sur le plan sémantique le syntagme elliptique; l'ellipse dans *du blanc*, *les auxiliaires* et *des auxiliaires* consiste à taire un terme qui est présent à l'esprit en vertu de la seule teneur sémantique générale du contexte ou de la situation. Nous appellerons ce type d'ellipse l'ellipse mémorielle.

L'ellipse mémorielle de [2] et [3] présuppose uniquement la connaissance du monde commune à l'émetteur et au récepteur (monde du discours); l'ellipse discursive de [1] présuppose, en plus de cela, un déictique qui isole un élément du monde du discours, à l'usage de l'émetteur et du récepteur.

2.2.1. L'ellipse discursive comporte une référence syntaxique à l'antécédent; ce rôle est assumé dans [1] par l'anaphorique *le*. C'est l'absence d'anaphorique qui caractérise au contraire l'ellipse mémorielle dans [2] et [3]. Dans les exemples suivants, [4a] illustre l'ellipse discursive et [4c], l'ellipse mémorielle, tandis que [4b] est agrammatical.

- [4a] Lequel de ces vins désirez-vous? – Je désire le blanc.
 [4b] Quelle sorte de vin désirez-vous? } – *Je désire le blanc.
 [4c] } – Je désire un blanc.

2.2.2. Soit les exemples

- [5a] Lequel de ces vins choisissez-vous? – Je choisis le plus cher.
 [5b] Quelle sorte de vin choisissez-vous? – Je choisis un bon blanc.

Le syntagme elliptique résultant d'une ellipse mémorielle [5b] est un nom, ce qu'indique la possibilité de lui adjoindre un adjectif qualificatif ; en ceci, il s'oppose au syntagme elliptique qui résulte d'une ellipse discursive [5a], auquel peut s'adjoindre un adverbe.

2.2.3. Soit les exemples

- [6a] Lequel de ces vins buvez-vous? – Donnez-moi le [vin] blanc.
 [6b] Quel vin buvez-vous?
 [6c] Quelle boisson buvez-vous? } – Donnez-moi du [[vin]] blanc.

Au cas où le terme ellipsé se trouve dans le contexte d'une ellipse mémorielle, comme *vin* dans [6b], il en est un hyperonyme et on peut lui substituer un terme générique d'un niveau supérieur, comme *boisson* dans [6c], substitution que n'admet pas le contexte de l'ellipse discursive [6a].

2.2.4. Les observations faites en 2.2.1., 2.2.2. et 2.2.3. montrent que la différence entre ellipses discursives et ellipses mémorielles correspond à une différence de structure sémantique et de comportement syntaxique et que les premières, contrairement aux secondes, sont inséparables de la syntaxe des termes anaphoriques.

En termes de traits, on pourrait dire ceci : Dans l'ellipse discursive, le déterminant du syntagme plein n'assume du terme ellipsé ni les traits catégoriels (puisque l'adjectif reste un adjectif) ni les traits sémantiques (puisque ceux-ci sont représentés par l'anaphorique) ; le syntagme nominal elliptique n'y reste un syntagme nominal qu'en vertu de sa fonction syntaxique dans la proposition. Dans l'ellipse mémorielle, l'ellipse comporte le transfert, du déterminé au déterminant, à la fois des traits sémantiques (puisque *blanc* de [2] et de [6b] et *auxiliaire* de [3] sont des hyponymes respectivement de *vin* et de *verbes*) et des traits catégoriels (puisque le déterminant s'y comporte comme un nom) ; le syntagme nominal elliptique y reste un syntagme nominal en vertu de la nature nominale qu'assume le déterminant.

2.3. Vu la différence de contexte ou de situation que supposent l'ellipse discursive et l'ellipse mémorielle, et vu la différence de ces deux types d'ellipse sur le plan des structures sémantiques et du comportement syntaxique, il est difficile d'admettre que l'ellipse mémorielle soit produite à partir d'une

ellipse discursive, même s'agissant, comme dans [1] et [2], de monèmes originellement identiques.

2.4.1. Dans l'ellipse, un principe économique est à l'œuvre, qui corrèle le coût du terme avec sa fréquence (loi de Zipf). Dans l'ellipse discursive, ce principe consiste à remplacer un nom par un anaphorique. Dans l'ellipse mémorielle, il consiste à réduire le volume d'un syntagme nominal par la suppression pure et simple d'éléments dont les traits sémantiques sont redondants par rapport au contexte ou à la situation en général.

2.4.2. Le principe économique qui opère dans l'ellipse discursive est apparenté à la non-répétition de n'importe quel terme explicite ou suggéré par le geste : *Paul chante et [Paul] s'accompagne au piano, Paul mange des figues et Pierre [mange] des bananes*, (le client, désignant des poires) *Donnez-m'en trois livres*, à cette différence près que le recours à un anaphorique ne se produit que dans certaines structures syntaxiques. Le principe économique qui opère dans l'ellipse mémorielle s'apparente à divers types de réduction du lexique, comme *la radio*[[graphie]], *la* [[radio]]*scopie*, *la* [[voiture]] *Peugeot*, *le* [[cyclomoteur]] *Peugeot*, *le métro*[[politain]], *un* [[véhicule à]] *deux roues*, *du* [[vin de]] *Bourgogne*, *la pilule* [[anticonceptionnelle]].

2.4.3. C'est le même principe qui rend compte de ce que, dans un sociolecte ou idiolecte donné, de deux syntagmes pleins qui ne diffèrent que par le déterminé, l'un, le plus fréquent, subit l'ellipse mémorielle, et l'autre, le moins fréquent, ne la subit pas ; ce cas est illustré par les syntagmes pleins *film documentaire* et *ouvrage documentaire*, dont pour la plupart des francophones, seul le premier subit l'ellipse, l'ellipse du second étant réservée au langage des libraires, des bibliothécaires et de leurs clients.

2.5.1. La contrepartie de l'économie réalisée par l'ellipse est une information réduite et, au niveau du syntagme nominal, la production éventuelle de syntagmes elliptiques polysémiques.

2.5.2. Si, dans le syntagme plein, le déterminant ne peut sémantiquement parlant se combiner qu'avec un seul monème dans la fonction de déterminé, l'ellipse du déterminé ne risque guère d'entraîner de polysémie ; sont en effet généralement monosémiques des syntagmes elliptiques comme *un* [[cheval]] *alezan*, *une* [[voiture]] *Fiat*, *un* [[véhicule à]] *deux roues*, *la* [[glande]] *surrénale*. La polysémie est évitée également dans les cas où l'ellipse ne s'applique qu'à un des syntagmes pleins possibles (par exemple *un*

[[film]] *documentaire*) à l'exclusion des autres (* *un* [[ouvrage]] *documentaire*) (cf. 2.4.3.).

2.5.3. Si, dans le syntagme plein, le déterminant peut se combiner sémantiquement parlant avec plusieurs monèmes dans la fonction de déterminé (comme c'est le cas dans [1], [2] et [3]), l'ellipse du déterminé a des chances de produire une polysémie au niveau du syntagme. A d'autres niveaux, cependant, cette polysémie est contrôlée. Dans le cas de l'ellipse discursive, le contrôle s'opère par les rapports syntaxiques ou situationnels, comportant un monème qui est présent, à court terme, à l'esprit du récepteur et que celui-ci, guidé par l'anaphorique, utilise pour expliciter l'ellipse. Dans le cas de l'ellipse mémorielle, la polysémie est contrôlée par la nature générale du contexte ou de la situation.

2.5.4. La polysémie entre syntagmes elliptiques homonymes dont les uns résultent d'ellipses discursives et les autres d'ellipses mémorielles, tels que *blanc* dans [1] et *blanc* dans [2], est contrôlée par les différences de structure sémantique et de comportement syntaxique, dont quelques-unes ont été décrites en 2.2.

2.5.5. La polysémie entre un nom isolé et le même nom en tant que syntagme elliptique (par exemple *le melon/le* [[chapeau]] *melon*) est contrôlée par le contexte ou la situation.

2.6. Dans l'ellipse discursive, la relation entre le syntagme elliptique et le syntagme plein est bi-univoque, en ce sens que, en présence du syntagme elliptique, le sujet parlant ne peut expliciter l'ellipse que d'une seule manière, celle qui lui est dictée par l'antécédent. Dans l'ellipse mémorielle, la relation entre syntagme elliptique et syntagme plein est univoque, car, en présence du syntagme elliptique, il peut arriver que le sujet parlant dispose de plusieurs explicitations synonymes ou presque synonymes, comme c'est le cas dans *un* [[pardessus, manteau]] *imperméable*, *les* [[pays, hommes, peuples]] *colonisés*, *une* [[automobile, voiture]] *Fiat*.

2.7. L'ellipse mémorielle ne rend pas seulement compte des cas où le terme ellipsé se réduit à un nom (comme dans les exemples [1] à [6]) ; pour peu que les traits syntaxiques (genre, prédéterminant) soient les mêmes dans le syntagme plein et dans le syntagme elliptique, l'ellipse mémorielle rend compte aussi des cas où le terme ellipsé se compose d'un nom et d'une préposition, tels que *On vous fournira fin* [[du mois]] *courant*, *du* [[vin de]]

Bourgogne, un [[fromage de]] *Roquefort, du* [[fromage de]] *chèvre, une* [[cigarette]] *Caporal, la* [[fête de]] *Saint Jean.*

C'est même la conservation desdits traits syntaxiques qui indique que nous avons affaire à une ellipse. Aussi, dans les cas où l'ellipse supposée paraît entraîner une modification de ces traits en fonction du déterminant, comme dans *boire du* [[de l'eau-de-vie de]] *pruneau* (cf. *boire de la* [[de l'eau-de-vie de]] *prune*), la question se pose-t-elle de savoir s'il s'agit bien d'une ellipse ou s'il ne s'agit pas plutôt d'une dérivation impropre.

3. *Analyse synchronique externe*

3.1. [1] se fonde sur la compétence syntaxique de la communauté linguistique et peut se reproduire à volonté chez tous les sujets parlants ; cet exemple ressortit à un procédé linguistique qui se laisse appliquer, moyennant le remplacement de *vin* ou de la désignation gestuelle de l'objet, par un autre nom ou par la désignation gestuelle d'un autre objet, à l'ensemble des objets blancs et à d'innombrables noms représentant des objets blancs. [2] et [3] se fondent sur la situation générale dans laquelle se trouvent les interlocuteurs ou sur la description de cette situation ; or, la situation est variable et suscite par conséquent des associations variables, de sorte que [3], par exemple, serait interprété autrement si le contexte et la situation avaient trait non à la grammaire mais à l'organisation du personnel d'une entreprise.

3.2. La différence entre [1] d'une part, [2] et [3] d'autre part, est donc non seulement d'ordre syntaxique et économique, mais aussi d'ordre sociolinguistique. [1] illustre un procédé qui peut produire dans la bouche de tous les sujets parlants un même syntagme elliptique ayant le même sens. [2] et [3] illustrent un procédé qui peut produire dans la bouche de tous les sujets parlant un même syntagme elliptique, mais avec un sens variable selon le sociolecte et destiné par conséquent à revêtir des significations spécifiques pour chaque milieu et à devenir, par exemple, un terme de métier (*la scopie*) ; enfin, sur le plan de la communauté linguistique entière, ces termes peuvent donner lieu à une polysémie (par exemple *un* [[vin]] *blanc, un* [[homme]] *blanc*), comparable à celle d'un substantif d'origine comme *opération*, dont la signification diffère selon qu'il est utilisé dans le langage médical, militaire ou financier.

4. *Analyse diachronique*

4.1.1. On peut poser l'hypothèse suivante : l'ellipse discursive, produite il est vrai par des règles syntaxiques, qui sont des faits de langue, n'est elle-même qu'un fait de parole, passager, se perdant aussitôt l'énonciation achevée et se reproduisant à l'infini, sans jamais accéder au statut d'élément lexical, en langue ; l'ellipse mémorielle, produite également par des règles de la langue, est au contraire susceptible, par figement, c'est-à-dire par oubli du terme ellipsé, de s'ajouter au stock lexical, au point de ne plus se distinguer de noms qui n'ont pas été produits par ellipse, et, par là, de devenir un fait de langue.

4.1.2. Cette hypothèse nous paraît confirmée par les considérations suivantes : (a) le fonctionnement même de l'ellipse discursive empêche que l'ellipse s'y fige ; (b) pour des raisons d'ordre syntaxique et sémantique et en vertu de particularités situationnelles, le type illustré par [2] et [3] ne peut pas être produit à partir du type illustré par [1] (cf. 2.3.).

4.1.3. Néanmoins, le figement éventuel de l'ellipse mémorielle n'intervient pas immédiatement ; dans le cas des exemples [2] et [3], il n'y a pas de figement, car il est probable que, grâce aux traits sémantiques du syntagme elliptique, le sujet parlant reste en mesure d'explicitier l'ellipse linguistiquement, s'il veut être compris dans un sociolecte étranger au sien ou bien dans un contexte ou une situation insuffisamment informatifs (*Donnez-moi un vin blanc, Je désire vous parler aujourd'hui des verbes auxiliaires*). A ce stade, le syntagme elliptique est encore motivé.

4.1.4. On peut sans doute parler de figement de l'ellipse dès que le syntagme elliptique n'est plus senti comme un syntagme et n'est donc plus motivé (*la circulaire, le tranchant de l'épée, la gauche* comme terme politique).

4.2. Voici une seconde hypothèse, qui complète la première. Il suffit que la règle qui produit l'ellipse mémorielle s'applique une fois, en synchronie, en transférant les traits catégoriels et sémantiques du déterminé au déterminant (par exemple, *une voiture Fiat* [+nom commun, +féminin, +voiture, +Fiat] devenant *une Fiat*, avec les mêmes traits). Ensuite, une seconde règle fait que le syntagme elliptique ainsi obtenu sert de modèle, en diachronie, à un paradigme dérivationnel, dans lequel les traits catégoriels du syntagme elliptique sont transférés à un nom qui possède les traits sémantiques du déterminé ellipsé (permettant donc, pour reprendre notre

exemple, de produire *une Saab, une Mazda*, etc., en appliquant les traits [+nom commun, +féminin] à un nom de marque de voiture, au fur et à mesure que de nouvelles marques paraissent sur le marché, et sans repasser par le syntagme plein). Un seul des syntagmes de ce paradigme, le plus ancien, résulte alors d'une ellipse.

C'est parce que le trait sémantique du déterminé ellipsé (dans notre exemple, [+voiture]) est inhérent à tous les dérivés produits par la seconde règle, que les sujets parlants, y compris les linguistes, y sentent encore une ellipse.

La relation synchronique univoque entre le syntagme elliptique et le syntagme plein, postulée en 2.6. pour les ellipses mémorielles, se reflète ici dans la dimension diachronique, où, en face d'un syntagme elliptique constant dans le temps (par exemple *une Fiat*), on doit supposer un syntagme plein variable (d'abord [[automobile]] *Fiat*, plus tard [[voiture]] *Fiat*).

5. *Études antérieures*

5.1. Une des définitions les plus complètes de l'ellipse, celle de R. Godel (1953), stipule entre autres ce qui suit : (1) L'ellipse n'est ni (comme la phrase inachevée, par exemple QUOS EGO...) un accident de la parole, ni (comme le style télégraphique) une abréviation conventionnelle. (2) Contrairement au signe zéro, qui est obligatoire et constitue une unité de langue, l'ellipse est facultative et ne se réalise que dans la parole. (3) L'ellipse peut être considérée comme un signe latent, à condition que ce signe se laisse rétablir intégralement, que donc «le signifié évoque sans hésitation possible le signifiant correspondant». (4) L'ellipse peut passer dans la langue.

De ces quatre aspects de la définition de l'ellipse, les deux premiers couvrent à la fois l'ellipse discursive et l'ellipse mémorielle, le troisième ne couvre l'ellipse mémorielle que sous certaines réserves (cf. 2.6.) et le quatrième ne couvre que l'ellipse mémorielle (cf. 4.1.).

La définition courante de l'ellipse s'apparente au troisième aspect de celle de Godel : «Omission (...) d'un terme que l'on considère comme aisé à suppléer : fr. *le dix-septième* (siècle)» (J. Marouzeau 1951 : p. 84) ou bien «Suppression d'un des éléments nécessaires à une construction syntaxique complète. *Déjà vibraient les rires, déjà les impatiences*» (O. Ducrot et T. Todorov 1972 : p. 354). Remarquons que, de ces deux exemples, celui de

Marouzeau illustre l'ellipse mémorielle et celui de Ducrot et Todorov, l'ellipse discursive.

5.2. La distinction entre ellipses discursive et mémorielle se trouve explicitement chez H. Frei (1929 : p. 120-130), à qui nous empruntons la terminologie, et chez C. Bally (1950 : § 244-247), qui les appelle respectivement ellipse et sous-entente. Frei propose les définitions suivantes : «L'ellipse mémorielle consiste à sous-entendre un élément qui doit être suppléé par la mémoire (...) tandis que l'ellipse discursive est l'anticipation ou la reprise d'un élément donné dans le discours» (p. 120-121). Le classement des exemples chez Bally ne recouvre pas entièrement le nôtre : premièrement, Bally n'accorde à la sous-entente (notre ellipse mémorielle) qu'une fonction grammaticale, et le fait est que ses exemples ne présentent que l'ellipse de la copule ou d'une particule de liaison ; deuxièmement, la question *Voulez-vous du rouge ou du blanc?*, posée dans un café, que Bally considère comme un cas d'ellipse, et plus particulièrement d'ellipse de situation, nous paraîtrait ressortir à la sous-entente, pour peu que Bally attribue à celle-ci une fonction lexicale également.

Au demeurant, nous n'avons rencontré aucune étude qui offre de la dichotomie ellipse discursive / ellipse mémorielle une analyse plus poussée que celles de Frei et de Bally.

5.3. On trouve chez Bally (1950 : § 220 et 246), sous l'étiquette commune de ce qu'il appelle l'ellipse de situation, la distinction entre ce que nous avons décrit en 2.1. comme la situation avec antécédent (exemple *Regardez [[ceci]]!*, correspondant à la situation de [1b]) et la situation sans antécédent (exemple *Voulez-vous du rouge ou du blanc?*, prononcé dans un café, correspondant à [2]).

5.4. La distinction que nous avons faite, sur le plan diachronique, entre l'ellipse discursive, qui reste un fait de parole, et l'ellipse mémorielle, qui peut passer dans la langue, s'apparente à ce que J. Dubois (1965 : p. 92-96), à propos des réductions en général et dans un cadre théorique différent du nôtre, nomme respectivement la grammaticalisation de la réduction (illustrée par *pommes* [[de terre]]) et la lexicalisation de la réduction (illustrée par [[pommes]] *frites*).

5.5. Ce qu'on appelle ellipse dans les études s'inspirant de la grammaire générative, par exemple chez A. Neyt (1979) et chez I. Sag (1977), a trait à l'ellipse discursive.

6. *Conclusion*

6.1. Certains aspects du fonctionnement synchronique de l'ellipse et de son évolution en diachronie ne se laissent pas décrire sans l'aide des données du contexte (au-delà donc des limites de la phrase) ou de la situation, i.e. sans les cadres théoriques de la linguistique textuelle et de la linguistique pragmatique.

6.2. Il est nécessaire de ménager, à l'intérieur de la notion traditionnelle de situation, une distinction entre la situation en tant que monde du discours, qui rend compte à elle seule de [2b] et [3b], et la situation désignée, c'est-à-dire à laquelle les locuteurs se réfèrent au moyen d'un geste, qui seule rend compte de [1b].

6.3. Il resterait à examiner si la distinction entre l'ellipse discursive et l'ellipse mémorielle, illustrée ici à l'aide de quelques exemples seulement, se laisse appliquer au déterminé des syntagmes nominaux en général, et aussi si cette distinction vaut pour d'autres types de syntagme, soit en français, soit dans d'autres langues.

Instituut vor Romaanse Talen
Grote Kruisstraat 2/1
NL 9712 TS Groningen

BIBLIOGRAPHIE

- C. Bally (1950), *Linguistique générale et linguistique française*, Troisième édition, Berne.
 J. Dubois (1965), *Grammaire structurale du français: nom et pronom*, Paris.
 O. Ducrot, T. Todorov (1972), *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris.
 H. Frei (1929), *La grammaire des fautes*, Paris - Genève - Leipzig.
 R. Godel (1953), «La question des signes zéro», *Cahiers F. de Saussure* 11, 31-41.
 J. Marouzeau (1951), *Lexique de la terminologie linguistique*, Troisième édition, Paris.
 A. Nēyt (1979), *Gapping. A contribution to sentence grammar*, Dordrecht.
 I. Sag (1977), *Deletion and logical form*, Bloomington, Indiana.

BRIGITTE NERLICH

LE MÊME ET L'AUTRE

Le problème de l'identité en linguistique chez Saussure et Wittgenstein

Identifier une unité de discours, c'est bien nécessairement la comparer et l'opposer implicitement, à ce qui pourrait être, en ses lieu et place, une autre unité 'équivalente', c'est-à-dire à la fois semblable et différente [...] Percevoir un langage, c'est bien nécessairement imaginer, dans le même espace ou dans le même instant, un silence ou un autre langage. (G. Genette)

Elle (scil. une entité linguistique) existe parce que nous la déclarons identique à elle-même. [...] l'illusion des choses qui seraient naturellement données dans le langage est profonde. (F. de Saussure)

'Jeder Farbleck paßt genau in seine Umgebung' ist ein etwas spezialisierter Satz der Identität. (L. Wittgenstein)

Jusqu'à une époque assez récente l'histoire de la linguistique acceptait sans difficulté deux préjugés courants : 1^o que Saussure révolutionna la linguistique en lui donnant enfin le statut d'une science structurale (« enfin Saussure vint »...) et 2^o que la linguistique structurale, dont Saussure serait le père, fut bouleversée par une deuxième révolution, celle de la pragmatique, qui aurait Wittgenstein comme père.

Je voudrais montrer ici que le problème de la constitution de la linguistique en tant que science, qui s'est posé dès les années 80 du XIX^e siècle, n'a pas encore trouvé de solution satisfaisante dans les années 80 du XX^e – et cela malgré les efforts constructifs de Saussure et les efforts 'déconstructifs' de Wittgenstein¹.

¹ C'est seulement au cours de la rédaction de cet article que j'ai eu connaissance du livre récent de R. Harris, 1981, traitant du sujet de l'identité en linguistique sur un niveau plus large. Cf. la citation suivante : « On what basis is it possible to disengage from the incessant variability of language any clearly defined object of analysis at all? This is the basic problem for a science of language » (p. 31).

Une discipline comme la linguistique repose sur trois piliers fondamentaux : un objet propre qui est à identifier, un modèle et une théorie².

Le problème central de l'unité et de l'identité de l'objet de la linguistique (qu'il s'agisse du 'signe', du 'mot', de la 'phrase' ou de la 'langue' elle-même) s'est posé avec force quand la science du langage s'est détournée du langage écrit, objet stable et définissable, se constituant de 'lettres', de 'phrases'... de 'textes', pour s'occuper du langage parlé, des sons, de la parole, c'est-à-dire de phénomènes vivants et éphémères³.

Dans un premier temps la linguistique naissante, celle que Saussure appelle la linguistique de « la première période » (CLG/E 53 II R), collectionnait des faits d'une manière atomiste et positiviste et comparait des langues entre elles comme si elle savait déjà ce que c'était qu'un fait linguistique ou une langue. On empruntait la plupart des concepts et des méthodes aux sciences naturelles, surtout à la biologie. C'est pourquoi Saussure écrit dans ses notes :

(Courte) histoire de la (science [b.]) linguistique. (D'admirables bêtises vinrent au jour, mais d'admirables) ► Le passé de la linguistique se compose d'un doute général sur son rôle, (sur sa place, sur sa valeur, sur [l'] accompagné de colossales acquisitions sur les faits ... (CLG/E 3320,5 N)

Même un linguiste, d'ailleurs très estimé par Saussure (cf. CLG/E 1600 II R), comme E. Littré, se laissait prendre dans les filets de la terminologie organiciste de la biologie et de la médecine, pour décrire le changement de sens. En lisant son petit livre de 1881 *Comment les mots changent de sens* (Littré 1888), on a l'impression qu'il s'amuse à ramasser çà et là, au cours de ses promenades lexicographiques (cf. Littré 1863-69), des 'curiosités', des 'anomalies' – bref des cas pathologiques du changement linguistique.

Pour Saussure, par contre, cette chasse aux papillons exotiques est inadmissible. Il dit dans ses notes :

[...] des formations analogues [...] ne sont pas des faits exceptionnels (et anecdotiques), ce ne sont pas des *curiosités* (ou des anomalies) mais c'est la substance la plus claire du langage partout et à toute époque, c'est son histoire de tous les jours et de tous temps. (CLG/E 3284,11 N).

Quoique Saussure ne se réfère pas explicitement à Littré, il paraît probable qu'il fasse allusion à son livre (cf. Littré 1888, p. 7). Tout le travail métho-

² Cf. à ce propos Wunderli, 1982, p. 56.

³ Cf. à ce propos l'article de S. Auroux, 1979.

dologique de Saussure a précisément pour but de montrer qu'on ne peut pas parler de faits «normaux» ou «anormaux» sans fixer auparavant une norme, permettant de séparer les uns des autres.

Eine vergleichende Methode läßt sich nicht anders als durch die Konstruktion eines Vergleichsmaßstabes, eines Modells also, entwickeln. (Lepenes 1970, p. 20)

Il y avait pourtant des linguistes de l'époque qui étaient conscients de ce problème. V. Henry par exemple dit dans ses *Antinomies linguistiques* de 1896 que la linguistique n'a pas pour 'donnée' une 'entité primordiale' et il propose les définitions suivantes du 'mot' et de la 'langue' :

Le mot, au point de vue du langage articulé, n'est donc autre chose que l'entité abstraite de toutes les émissions vocales, actuelles ou possibles, de tous les sujets parlants, passés, présents et futurs, qui auront éprouvé ou éprouveront le besoin de communiquer à autrui la notion qu'il exprime. Et le langage, à son tour n'est que la somme imaginaire de ces entités multiples, y compris les relations également abstraites qui sont susceptibles de les relier entre elles. (Henry 1896, p. 4, à comparer avec Paul 1880, § 24)

Ce que V. Henry énumère encore sans distinction, Saussure essaie de le différencier et surtout, il tente d'y introduire un ordre, une hiérarchie. L'un des moyens employés à cette fin est l'introduction de certaines dichotomies. Saussure sépare l'acte du système, les règles de leur emploi, l'actuel du virtuel, le concret de l'abstrait, la synchronie de la diachronie, la substance de la forme. On voit que toutes les dichotomies saussuriennes se présentent, et sont reliées à leur tour au problème central, constitué par la dichotomie du même et de l'autre, de l'identité et de la différence.

Quand on lit l'article 'identité' dans le *Lexique* d'Engler (1968, p. 28), on voit quelle attention extrême Saussure attachait à cet ensemble de problèmes.

[...] le mot *guerre*: Je peux l'entendre, en un court moment, une vingtaine de fois dans la bouche d'un orateur. je vois dans ce mot répété une identité! Or chaque fois que le mot est prononcé, il y a des actes séparés. (CLG/E 1764 D)

Il s'agit pour lui comme pour Wittgenstein de trouver un 'critère' de l'identité. On dira que l'un le trouvera dans le système interne de la langue, l'autre dans l'usage régulier de la parole (cf. p. 16). Mais, en fait, ce n'est pas si simple. Comme Wittgenstein, Saussure trouve ce critère dans le sujet parlant, mais, à l'opposé de ce dernier, il ne le découvre pas dans l'action extérieure et observable de ce que l'on dit, mais dans la conscience interne et dans l'activité linguistique. Comment faut-il se représenter cette 'activi-

té? Pour répondre à cette question il faut se rendre compte du contexte scientifique dans lequel Saussure développait sa théorie.

En s'opposant aux phonéticiens de l'époque qui préconisaient la parole (l'acte concret et la somme des actes) comme objet de la linguistique, et qui, par cela, étaient tombés dans des difficultés insolubles, Saussure distinguait enfin entre deux niveaux méthodologiques : celui de la *langue* et celui de la *parole*. Au niveau de la *langue* est 'concret' tout ce dont les sujets parlants ont conscience à un degré plus ou moins grand, est 'abstrait', tout ce qui exige de lui ou du linguiste une opération d'abstraction. Il y a donc des 'réalités' linguistiques propres : les unités qui sont directement ressenties comme telles et les sous-unités comme les radicaux, les suffixes, les préfixes, etc. Ces unités sont employées dans la parole qui, par leur 'actualisation' même, les identifie, surtout dans les formations analogiques. *La formation analogique est la vérification de cette analyse de la langue.* (cf. Godel 1969, p. 58). Ces unités peuvent être comparées à des « classes » constituées à travers des jugements d'identité ou de non-identité toujours renouvelés par les sujets parlants dans l'acte de parole (cf. p. 26 :

Récapitulation : l'analogie est créatrice, mais auparavant elle devra être organisatrice par le classement des matériaux reçus et emmagasinés. Ce classement est l'ensemble des opérations préalables, mais nécessaires, à l'interprétation de ce qui a été reçu. C'est grâce à cette interprétation que les matériaux seront ensuite mis en œuvre d'une façon ou d'une autre à l'occasion de la parole. Le classement doit conduire à une analyse des mots et des unités inférieures au mot. (Godel 1969, p. 58 : paragraphe souligné dans le texte).

Revenons au problème du 'critère'. Comme on vient de le dire, Saussure choisit comme critère la conscience des sujets parlants :

((*Criterion* :)) ce qui est réel, c'est dont les sujets parlants ont conscience à un degré quelconque ; tout ce dont ils ont conscience, et rien que ce dont ils peuvent avoir conscience. (CLG/E 2779 = 3293,7 N⁴)

Or, les sujets parlants ont une certaine conscience d'unités morphologiques et autres, base de toute activité linguistique, comme le montrent les formes analogiques et les néologismes (cf. Engler, *EC* I, p. 418). Voir aussi cette

⁴ Mettons cette citation dans son contexte : Saussure était en train de critiquer le 'platonisme' de la grammaire historique, qui supposait comme réel les suffixes, les racines, etc., pour déclarer plus tard que ces entités seraient seulement abstraites. Saussure poursuit son raisonnement comme suit : « Je vais émettre une proposition légèrement entachée d'hérésie : Il est faux que les distinctions comme *racine*, *thème*, *suffixe* soient de pures abstractions, il faut avoir un critère fixe touchant ce qu'on peut appeler réel en morphologie... ».

façon humoristique de poser la question des unités linguistiques, tirée d'un journal allemand :

KNIFFLIGE FRAGEN :

Husten Bonbons?

Fragen Kataloge?

Fasten Tage?

A côté de l'identité et de l'unité du 'mot' Saussure distingue plusieurs autres sortes d'identité (cf. à ce propos p. 25 la citation de Ricoeur qui veut dépasser le *Cours*). Il parle de l'identité concrète et abstraite, de l'identité de la forme et de la fonction, de l'identité synchronique ou systématique et de l'identité diachronique ou phonétique, etc. (Engler 1968, p. 28 s.) Comme le problème de l'identité diachronique lui semble encore poser trop de 'mystères' pour un 'Cours' et comme d'ailleurs la solution de cette énigme présuppose la définition et la solution du problème synchronique, Saussure préfère parler de l'identité synchronique, abstraite et pourtant réelle, parce que ancrée dans la conscience des sujets parlants.

Dans ce contexte il emploie avec une certaine prédilection la comparaison du jeu d'échecs, également chère à Wittgenstein et aux philosophes du langage ordinaire en général. Il y a là un point de rencontre qu'il faut souligner (cf. p. 23). En forçant un peu les choses, on pourrait dire que pour Wittgenstein aussi bien que pour Saussure l'identité significative d'un 'mot' (ou mieux de toute unité de langage) est constituée par les règles qui gouvernent le système auquel elle appartient. Ce système de formes et de règles constitue le savoir (cf. p. 27) du sujet parlant et, à un autre niveau, l'objet de la linguistique. Celle-ci essaie de décrire explicitement ce que le sujet parlant sait.

(§ 563) Sagen wir: die Bedeutung eines Steines (einer Figur) ist ihre Rolle im Spiel. (Wittgenstein 1977⁶)

Mais un mot identique peut avoir des significations fort différentes :

(§ 558) Was heißt es, daß im Satze "Die Rose ist rot" das "ist" eine andere Bedeutung hat als in "zwei mal zwei ist Vier"? Wenn man antwortet, es heiße, daß verschiedene

³ Cf. la citation suivante: «(2743) (Il)est mystérieu(x), le lien de)cette identité diachronique...» (II R 61, Engler, EC I, p. 413).

⁶ A partir de maintenant les passages des *Philosophische Untersuchungen* seront cités, en indiquant simplement le paragraphe (pour la première partie) et la page (pour la deuxième partie des 'Recherches'). Cf. à propos de la comparaison du langage avec le jeu d'échecs, Wunderli, 1981d et 1982.

Regeln von diesen beiden Wörtern gelten, so ist zu sagen, daß wir hier nur *ein* Wort haben.

Saussure prend en considération les oppositions et les différences à l'intérieur du système de la langue ou d'un syntagme, mais il ne regarde pas de plus près les variations d'un mot dans des contextes sociaux différents de plus en plus larges, ce que fait par exemple M. Bréal⁷.

En mettant explicitement en jeu la dialectique entre règles et emploi, entre forme et fonction contextuelle, Wittgenstein brise les frontières méthodologiques de Saussure, pour préparer la définition actuelle de l'identité fluctuante du signe qu'on trouve par exemple décrite dans le livre récent de P. Charaudeau. Distinguant une 'activité sérielle' d'une 'activité structurale', il dit à propos du signe :

Ceci nous entraîne à penser qu'on ne peut déterminer d'une façon aprioriste le paradigme d'un signe, justement parce que c'est l'acte de langage dans sa totalité qui le constitue à chaque fois de façon spécifique. Autrement dit, loin de concevoir que le sens se constituerait d'abord de façon explicite dans une activité structurale, puis serait ensuite porteur d'un implicite supplémentaire lors de son emploi, nous dirons que c'est le sens implicite qui commande le sens explicite pour constituer la signification d'une totalité discursive. (...) Ces constantes de *sens* se construisent à force d'emplois des mots dans des contextes semblables et dans des contextes différents. (Charaudeau 1983, p. 27).

Charaudeau essaie ainsi de combiner une analyse de l'unité de la langue avec celle de l'unité du discours, d'intégrer l'analyse du système interne de la langue, et son « action » propre, dans le système plus large des séquences et des schèmes comportementaux et actionnels de l'homme parlant. Nous verrons plus loin comment Wittgenstein avait préparé cette 'révolution' par la définition du sens (p. 29), ignorant, comme Charaudeau, les mots suivants de Saussure :

La langue n'est créée qu'en vue du discours, mais qu'est-ce qui sépare le discours de la langue, ou qu'est-ce qui, à un certain moment permet de dire que la langue *entre en action comme discours*?⁸

Cette situation montre particulièrement bien les différentes perspectives adoptées par Saussure et Wittgenstein. L'un regarde à travers les lunettes de la langue, l'autre à travers celles de la 'parole'.

⁷ Cf. à ce propos Delesalle 1982.

⁸ Ms.fr. 3961, cité par Wunderli 1981b, p. 272.

Ce qui devient essentiel pour Wittgenstein, à savoir la description du langage au sein de la société, est aussi posé comme fondamental par Saussure, — mais principalement pour donner un fondement à la description systématique de *la* langue. Cela au moins est le but qu'il s'est proposé en tant que théoricien de la linguistique, quoique personnellement il penchât plutôt vers l'examen 'ethnographique' du langage⁹, c'est-à-dire non vers la description de l'homogène, mais vers l'observation de l'hétérogène et de la variation. Mais, hélas, ceci n'est possible qu'après avoir déterminé *ce qui* varie (cf. p. 14).

L'objet qui sert de signe n'est jamais 'le même' deux fois; il faut dès le premier moment un examen (ou une *convention* [souligné par B. N.] initiale) pour savoir au nom de quoi (dans quelles limites) nous avons le droit de l'appeler le même (CLG/E 3297, 1 N; cf. aussi p. 27)

(§225) Die Verwendung des Wortes 'Regel' ist mit der Verwendung des Wortes 'gleich' verwoben. (Wie die Verwendung von 'Satz' mit der Verwendung von 'wahr'). (Souligné par B. N.)

Pour le sujet parlant la langue constitue à chaque moment un système, un ensemble ordonné d'unités, et il se fie à sa stabilité dans l'emploi qu'il en fait. Il se fie à la stabilité intérieure du signe, i.e. à la stabilité de la relation entre signifié et signifiant (arbitraire mais nécessaire), et à celle des signes entre eux, i.e. à la stabilité du système, et enfin à la stabilité — «extérieure», i.e. à la stabilité référentielle du signe, au pouvoir du mot de désigner *quelque chose* qui ne se dérobe pas sous l'acte de parole.

Cette stabilité multiple est assurée principalement par l'arbitraire, celui du signe et celui appelé par Amacker 'arbitraire radical'. Ce double arbitraire du langage le soustrait aux volitions 'arbitraires' des individus, aux changements conscients, pour le soumettre à sa rationalité inconsciente propre. Il lui assure le statut d'une institution sociale à part, bref 'sémiologique'¹⁰.

Mais ce système 'stable' reste-t-il pour cela toujours le même? Est-ce un système clos et mort — un reproche maintes fois adressé à Saussure? Assurément non. Et Saussure le dit explicitement. Ce système, dont il faut postuler une certaine unité et 'clôture', aussi bien pour les besoins de la science du langage que pour les besoins d'emploi par les sujets parlants, n'est en

⁹ Cf. la fameuse lettre à A. Meillet de 1894, éditée par E. Benveniste dans les CFS 21 (1964), p. 95.

¹⁰ Cf. à propos du concept d'«institution sémiologique», Engler, EC I, p. 47ss. et CFS 12 (1954), p. 60: «le langage est une institution sans analogie...».

réalité qu'un équilibre momentané, ou pour le dire d'une autre façon, une perpétuelle 'crise d'état'¹¹, donc :

Un équilibre, une position réciproque des termes, n'est jamais donné. (CLG/E 3299, 2 N)

Ce qui est vrai pour la vie d'un système sémiologique l'est aussi pour tout autre système d'actions humaines et sociales, comme le montre cette citation de G. Rocher :

[...] un équilibre sans cesse mouvant, changeant, soumis à la fois aux forces de l'interdépendance et à celles de la spontanéité des acteurs ; bref, c'est à proprement parler un *équilibre dynamique* [souligné par B. N.]. (Rocher 1968, p. 69)

La langue, fait social et historique par excellence, est toujours résultat et procès à la fois, appartenant par là aux « phénomènes de la troisième espèce »¹², qui, par leur complexité, restent encore de nos jours la difficulté majeure de toute science de l'homme. C'est ce qu'avait déjà vu J. Vendryes qui dit en 1933 :

Il faut se représenter toute langue comme une matière en mouvement où se jouent des tendances variées, entre lesquelles, à chaque moment, s'établit un équilibre.

Et Meillet lui répond :

Le mal est que l'on n'a pas trouvé jusqu'ici le moyen de décrire exactement cette matière en mouvement. Il y a un grand effort à faire. (Meillet 1933, p. 23)

Deux questions se posent :

1^o Qu'est-ce qui constitue l'identité d'une unité linguistique à l'intérieur d'un système de langage donné (synchronie) ?

2^o Qu'est-ce qui fait que cette identité change continuellement à travers l'emploi qu'on fait du système et qu'elle fonctionne quand même comme moyen de communication et d'intercompréhension (diachronie) ?

A la première question Saussure a donné une réponse exhaustive et bien connue dans le chapitre sur la valeur du signe. Un signe conventionnel dans un système conventionnel acquiert son 'identité' par le 'co-status négatif', par son intégration dans un système différentiel d'éléments co-existants. Le 'contrat sémiologique' est en fait un 'contrat social', toujours renouvelé par

¹¹ Cf. N 9.3, p. 11, Engler, EC II, p. 23 : « (3296) (...) L'histoire des peuples, comme l'histoire des institutions, comme l'histoire de la langue, se compose de *crises*, (partielles ou totales), et d'*états* changés par ces crises ; c'est l'*abc* de tout ».

¹² Cf. Keller 1982.

l'échange de paroles, et il fournit la garantie au sujet parlant qu'il peut s'attendre à ce que l'autre le comprenne, ce qui suppose que la valeur du signe est la même pour les deux acteurs dans le circuit de la parole¹³.

Mais cette valeur systématique est toujours remise en question par l'usage – par le passage de 'bouche en bouche' (CLG/E 2750 = 3295a, 2 N) – qu'on fait des potentialités d'emploi du signe dans une situation donnée. Le signe ne reste donc jamais le même. L'écart de la norme est normal et même nécessaire. Il est, comme le suppose E. Enriquez, à l'origine de toute institution sociale :

[...] le lien social s'inaugure justement dans ce qui nous différencie les uns des autres et dans nos propres processus de clivage [...] A l'origine donc la séparation – c'est de ce vide que surgit le lien. [...]

Ce qui est vrai de l'individu est vrai également des institutions. C'est dans la mesure où elles *acceptent* de vaciller, d'être objet de phantasmes et d'actions diverses qu'elles peuvent maintenir leur identité et en même temps se transformer. (Enriquez 1980, p. 77 et p. 100)

Saussure avait déjà déclaré :

(Ce sera) un fait de sémiologie générale : continuité dans temps liée à altération dans le temps [sic !]. (CLG/E 1277 III C)

Il doit donc y avoir nécessairement un clivage entre la règle et l'application de la règle, entre la règle et la décision de dire quelque chose, de faire un acte de langage, si, de toute façon, il y a une différence entre la décision et l'acte. La citation suivante de Wittgenstein met cela en doute et trouve un écho dans l'analyse de l'analogie chez Saussure :

[...] cependant ceci est fourvoyant, car rien qui ressemble à un acte de décision ne doit se produire, mais peut-être simplement un acte d'écriture ou d'énonciation. (Wittgenstein 1965, p. 143)

¹³ Cf. à ce propos : Mauss 1969, III, p. 259s. : « C'est un signe des temps que le logicien et le logisticien qu'est M. Richards ait trouvé qu'entre les façons diverses d'étudier l'usage des symboles les meilleures étaient encore les psychologues et les sociologues. Il est très remarquable aussi que tous deux (Mauss parle de Richards et de Cassirer) s'accordent pour dire qu'il n'y a pas de 'sens de signes' à part de leur 'contexte', de leur situation dans un ensemble de symboles. Et que tout signe, même un mot séparé suppose 'un processus mental', un symbole, une chose à laquelle on pense, et (...) 'un auditeur'. (...) C'est l'auditeur qui est le 'signe' de la présence de la société et qui, comprenant, 'garantit' la 'valeur', le sens du signe. » Et Lacan 1966, p. 892 : « Ce qu'il faut dire, c'est que le 'je' de ce choix naît ailleurs que là où le discours s'énonce, précisément chez celui qui l'écoute ».

La langue peut être considérée comme quelque chose que, de moment en moment, interprète la génération qui la reçoit : c'est un instrument qu'on a essayé de comprendre. «La collectivité présente» ne l'interprète pas du tout comme les générations précédentes, parce que les conditions ayant changé les moyens ne sont pas les mêmes. Il faut donc le premier acte d'interprétation qui est actif (antérieurement on est placé devant une masse à comprendre, ce qui est passif!/(102). Cette interprétation se manifestera par des distinctions d'unités (c'est à quoi aboutit toute l'activité de la langue!). (CLG/E 2591 II R)

Pour Saussure la langue est donc un instrument adapté à une certaine forme de vie, un instrument d'articulation du monde et d'elle-même, héritage et transformation à la fois!

L'acte de parole en tant qu'événement temporel, inséré dans un tissu historico-social, se répercutera inévitablement sur l'état de la langue, sur le système.

Si l'on accepte la thèse suivant laquelle le système «est un ensemble de possibilités de construction, soumises à des règles» (Ladrière 1967, p. 822), il faut se demander ce que cela veut dire : suivre une règle. Mais avant d'entrer dans la discussion de ce problème (cf. p. 26 s.), je voudrais d'abord essayer de jeter un peu de lumière sur la notion de 'système' chez Wittgenstein et chez Saussure.

Par le rapprochement de ces deux philosophies du langage et en même temps de deux hypothèses d'interprétation du phénomène langagier – le système et l'action –, je voudrais montrer d'une part que 'Saussure' ne se limite pas à l'analyse de la langue en elle-même et pour elle-même et d'autre part que Wittgenstein ne se laisse pas réduire à quelques aphorismes brillants concernant 'l'usage de la parole'¹⁴. Cette classification tranchée et schématique ne peut plus être soutenue. Les théories de ces deux penseurs se complètent plutôt que de s'exclure. Wittgenstein est conscient, comme Saussure, du problème constitué par l'unité d'un élément linguistique, de son identité, et de son appartenance à un système ; et Saussure, de son côté, s'est demandé quel rôle le sujet parlant joue dans la constitution et la transformation de ce système.

¹⁴ Cf. le jugement de Saussure concernant ses propres «thèses» linguistiques : «Ne parlons ni d'*axiomes*, ni de principes, ni de thèses. Ce sont simplement et au pur sens étymologique des aphorismes, des *délimitations*. «Mais [b.] des limites entre lesquelles se trouve constamment la vérité, d'où que l'on parte...» (CLG/E 3328.5 N).

(§20) Aber wenn Einer sagt «Bring mir eine Platte!», so scheint es ja jetzt, als könnte er diesen Ausdruck als *ein* langes Wort meinen: entsprechend nämlich dem einen Wort «Platte!». — Kann man ihn also einmal als *ein* Wort, einmal als vier Wörter meinen? Und wie meint man ihn gewöhnlich? — Ich glaube, wir werden geneigt sein, zu sagen: Wir meinen den Satz als einen von *vier* Wörtern, wenn wir ihn im Gegensatz zu anderen Sätzen gebrauchen, wie «*Reich* mir eine Platte zu?, «Bring *ihm* eine Platte», «Bring *zwei* Platten», etc.; also im Gegensatz zu Sätzen, welche die Wörter unseres Befehls in anderen Verbindungen enthalten. — Aber worin besteht es, einen Satz im Gegensatz zu andern Sätzen gebrauchen? Schweben einem dabei etwa diese Sätze vor? Und *alle*? Und *während* man den einen Satz sagt, oder vor – oder nachher? – Nein! Wenn auch so eine Erklärung einige Versuchung für uns hat, so brauchen wir doch nur einen Augenblick zu bedenken, was vielleicht geschieht, um zu sehen, daß wir hier auf falschem Weg sind. Wir sagen, wir gebrauchen den Befehl im Gegensatz zu andern Sätzen, weil *unsere Sprache* die Möglichkeit dieser andern Sätze enthält.

On voit bien que Wittgenstein pense ici à la langue en tant que système différentiel, comme ensemble d'unités arbitrairement délimitées qui s'impose au sujet parlant et régit son 'vouloir dire' (meinen).

Das Zeichen (der Satz) erhält seine Bedeutung von dem System der Zeichen, von der Sprache, zu dem es gehört. (Wittgenstein 1980, p. 21).

Cette phrase tirée du *Cahier bleu* de Wittgenstein paraît même être incompatible avec le fameux paragraphe 43 des *Investigations philosophiques* (cf. p. 29).

Il en résulte une nouvelle difficulté liée aux dichotomies suivantes: système – utilisation, loi – liberté, société – individu. C'est à ce réseau compliqué d'oppositions que va également se heurter la linguistique saussurienne.

Dans un des chapitres les plus importants du *Cours*, qui traite de la valeur, on doit constater l'intrusion sournoise de quelques facteurs explicitement mis à l'écart dans une linguistique de la langue: le 'monde' et la 'parole'. Saussure dit de la valeur:

Valeur est (éminemment synonyme) (à chaque instant) de terme situé dans un système (de termes similaires). (CLG/E 1864 = 3339,11 N).

La parenthèse «à chaque instant» montre bien le dilemme où se trouve inévitablement une telle analyse, et la suite de la citation confirme cette impression d'hésitation:

[...] de même qu'il est (éminemment) synonyme à chaque instant de chose échangeable. Prenant la chose échangeable d'une part, de l'autre les termes co-systématiques,

cela n'offre aucune parenté. C'est le propre de la *valeur* de mettre en rapport ces deux choses. (*ibid.*)

Ainsi que l'arbitraire (cf. p. 19), la 'valeur' se montre donc sous un double visage : « La valeur particulièrement linguistique est *double* : elle naît à la fois de l'échange contre quelque chose de *dissemblable* (les sens concrets dans la parole) et de la coexistence avec des choses *similaires* (les autres valeurs) » (Amacker 1975, p. 160), ou comme le dit M. Wunderli dans la suite de cette citation d'Amacker : „*die sprachlichen Zeichen sind sowohl Werte qua Einheiten eines Systems als auch in Bezug auf ihren (virtuellen) Referenzbereich*“¹⁵. Cela veut dire que chez Saussure 'système' d'unités et 'système' de règles d'une part, 'choix', 'usage', application des règles d'autre part sont entrelacés inextricablement. Cette dialectique au niveau de l'objet exige pourtant une séparation au niveau de la théorie ! Ce qu'il dit à propos de la synchronie et de la diachronie peut aussi bien s'appliquer à la dichotomie entre langue et parole :

En tout cas leur jeu réciproque les (unit) de trop près pour que la théorie n'ait pas à les distinguer très nettement. (CLG/E 1336 B).

La valeur du signe ou, comme on pourrait le dire dans notre cas, sa signification, son identité propre, n'est pas constituée par une qualité intrinsèque et positive, d'origine divine ou autre (concept de la 'nomenclature', attaqué par Saussure et Wittgenstein), mais par tout ce qu'elle *n'est pas*. Cette négativité aussi est double : le signe se définit 1° par son opposition intralinguistique à tout son 'entourage parasémique' (CLG/E 3314.9 N) (*simile*) et 2° par son 'échangeabilité' potentielle contre une entité extralinguistique, par son pouvoir de dire *quelque chose* ('bezeichnen')¹⁶. Par cette définition de la valeur d'une unité linguistique, Saussure 'transgresse' l'analyse de la « langue envisagée en elle-même et pour elle-même », si jamais il avait eu l'intention de s'y limiter. Par la voie du *dissimile* les facteurs 'monde', 'temps' et 'société' prennent une place importante dans la réflexion de

¹⁵ Wunderli 1981b, p. 278. Cf. à ce propos les passages suivants des sources du *Cours* : « (1874) De même, la valeur d'un mot ne sera jamais déterminée que par le concours des termes coexistants qui le limitent ; (1875) ou, pour mieux appuyer sur le paradoxe relevé : ce qui est *dans* le mot n'est jamais déterminé que par le concours de ce qui existe autour de lui, associativement ou syntagmatiquement » (D 273, Engler, EC I, p. 260), et : « (1883) (...) Depuis le système nous arrivons à l'idée de valeur, non de sens. Système conduit au terme » (D 274, Engler, EC I, p. 261). Est-ce qu'on pourrait interpréter ces citations de la façon suivante : terme-valeur-système-possibilité d'application /vs./mot-sens-parole-usage concret-pour désigner quelque chose ?

¹⁶ Cf. note 15.

Saussure. Mais à l'opposé de Wittgenstein, Saussure n'approfondit pas l'examen de ce rapport 'ontologique' entre le langage et le monde d'où il s'ensuit qu'une réflexion proprement sémantique manque dans le *Cours*, ou pour le dire dans les termes de Ricœur qui reprend la différenciation de Benveniste entre sémiotique et sémantique :

Le sémiotique ne connaît que des relations intralinguistiques ; seule la sémantique s'occupe de la relation entre la langue et le monde. Il n'y a donc pas opposition entre la définition du signe par la relation signifiant-signifié et sa définition par la relation à la chose. La substitution de la première à la seconde définition constitue seulement la sémiotique comme sémiotique. Mais la seconde n'est pas abolie ; elle continue de valoir pour le langage en emploi et en action, lorsque le langage est pris dans sa fonction de médiateur entre l'homme et l'homme, entre l'homme et le monde, donc intégrant l'homme à la société et assurant l'adéquation du langage au monde. (Ricœur 1975, p. 97)

On pourrait montrer ici que Ricœur ne dépasse pas Saussure, mais seulement le structuralisme. Il est près de tomber dans la vieille métaphysique qui distingue le sensible de l'intelligible et qui a besoin du langage pour jeter un pont entre les deux règnes. C'étaient justement cette distinction et ce subterfuge que Saussure avait mis en question. L'exposition de ce problème nous mènerait trop loin. Contentons-nous de constater que Saussure a bien vu la relation langage-monde, sujet parlant-société, mais qu'il exclut ce vaste champ de recherches de son *Cours* pour des raisons probablement didactiques.

Saussure ne regarde donc pas de plus près – pour rester dans le champ métaphorique de l'argent, employé par Saussure lui-même dans le chapitre sur la valeur – comment se déroule l'action même p. ex. de l'achat d'un pain, comprenant les actes de prendre trois francs dans mon portemonnaie, de les donner à la vendeuse et de recevoir d'elle l'objet désiré – tout cela accompagné d'actions linguistiques, qui consistent dans le 'choix' d'unités linguistiques dans le 'trésor' de ma langue, dans un autre choix du type d'acte de langage approprié (la demande, l'ordre...), dans la formulation de la phrase, etc... Il ne se demande donc pas comment je peux *demander* à quelqu'un de me donner quelque chose et attendre une réaction appropriée, bref, comment je peux faire, et faire faire quelque chose à quelqu'un, par l'acte du dire. Il ne se permet pas d'élargir la problématique de l'identité du signe jusqu'à celle de l'identité de l'acte de langage.

Bien que Saussure, surtout dans le chapitre sur l'analogie (cf. p. 14, parle de l'action quotidienne du langage, il n'y est pas question de l'usage

quotidien de la parole. C'est pourtant la description de cet usage-là qui attire de nos jours l'intérêt linguistique et sociologique le plus vif.

La question qui fonde notre démarche est analogue à celle qui se pose en syntaxe, i.e. si l'on découpe une phrase, aboutit-on à l'unité 'mot' ? ; si l'on découpe une conversation, aboutit-on à l'unité 'acte de langage' ? (Auchlin/Zenone 1980, p. 6)

Ce sont les points limites : le sujet parlant, l'acte de parole, la société auxquels se heurte un traitement de l'identité en linguistique. Saussure ne l'ignore pas :

Il faut avouer qu'il y a là (dans le jugement d'identité ou de non identité) un élément subjectif, mais commun à toutes les personnes. Cependant, il est très difficile de voir où il y a identité. Et nos identités sont la base. Tout le mécanisme de la langue roule autour d'identités de de différences. (CLG/E 1762-1770¹⁷)

De Mauro interprète ce passage de la façon suivante :

As this brief passage shows, Saussure recognizes that linguistic forms draw their value, in the last analysis, not from the system of which they are part, but from those who use them within a community. (De Mauro 1967, p. 41)

Malheureusement De Mauro ne poursuit pas l'analyse de ce fait dans son étude comparative de Saussure et de Wittgenstein. Or, c'est juste à partir du passage cité que l'on peut essayer de compléter le premier par le dernier. A la page 23 nous avons cité le §20 des *Investigations philosophiques* où Wittgenstein traite des unités du langage en tant qu'éléments d'un système. Maintenant il faut montrer comment Wittgenstein décrit le fonctionnement de ce système à l'intérieur d'une forme de vie, englobant des manières de penser et d'agir concordantes ('übereinstimmend').

(§241) „So sagst du also, daß die Übereinstimmung der Menschen entscheide, was richtig und was falsch ist?“ – Richtig und falsch ist, was Menschen *sagen* ; und in der *Sprachen* stimmen die Menschen überein, Dies ist keine Übereinstimmung der Meinungen, sondern der Lebensform.

(§242) Zur Verständigung durch die Sprache gehört nicht nur eine Übereinstimmung in den Definitionen, sondern (so seltsam dies klingen mag) eine Übereinstimmung in den Urteilen.

Le locuteur ne peut produire de phrases significatives et compréhensibles à lui-même et aux autres qu'à condition de participer à une forme de vie qui règle aussi la forme du langage et la forme des jugements « subjectifs mais communs à toutes les personnes ».

¹⁷ Cité par De Mauro 1967, p. 41.

Cela veut dire que le langage règne partout. Les jugements (« d'identité ou de non identité ») sont aussi arbitraires que l'articulation du monde par le langage. La liberté d'agir et de penser se limite, semble-t-il, à jouer le jeu d'après les règles imposées par le langage¹⁸.

Dans ce contexte il faut se poser plusieurs questions :

- 1° Qu'est-ce qu'une règle ?
- 2° Comment apprend-on une règle ?
- 3° Comment suit-on une règle ?

A ces trois questions Wittgenstein répond par les aphorismes suivants :

(§208) So erkläre ich, was 'Befehl' und was 'Regel' heißt durch 'Regelmäßigkeit' ? – Wie erkläre ich jemanden die Bedeutung von 'regelmäßig', 'gleichförmig', 'gleich' ? – Einem der, sagen wir, nur Französisch spricht, werde ich diese Wörter durch die entsprechenden französischen erklären. Wer aber diese *Begriffe* noch nicht besitzt, den werde ich die Worte durch *Beispiele* und durch *Übung* gebrauchen lehren.

(p.365) So schaut hier das 'Lernen' und 'Lehren' aus. – Was man erlernt, ist keine Technik ; man lernt richtige Urteile. Es gibt auch Regeln, aber sie bilden kein System, und nur der Erfahrene kann sie richtig anwenden. Unähnlich den Rechenregeln.

(§206) Einer Regel folgen, das ist analog dem : einen Befehl befolgen. Man wird dazu abgerichtet und man reagiert auf ihn in bestimmter Weise.

(§202) Darum ist 'der Regel folgen' eine Praxis.

(§84) Ich sagte von der Anwendung eines Wortes : sie sei nicht überall von Regeln begrenzt. Aber wie schaut denn ein Spiel aus, das überall von Regeln begrenzt ist ? dessen Regeln keinen Zweifel eindringen lassen ; ihm alle Löcher verstopfen ? – Können wir uns nicht eine Regel denken, die die Anwendung der Regel regelt ? Und einen Zweifel, den *jene* Regel behebt – und so fort ?

Avant de répondre un peu plus en détail à cette question, donnons encore une fois la parole à Wittgenstein :

Hier wirst du um eine Antwort verlegen sein, und wir müssen einsehen, daß wir am Ende unserer Weisheit angelangt sind, das heißt, wir sind bei den Konventionen angelangt. (Wittgenstein 1980, p. 47)

Le sujet parlant est alors un être plein d'expériences (cf. la citation de la p. 365 des *Investigations*), habitué aux jeux de langage joués dans la communauté parlante. Ses paroles ne sont pas déterminées par son 'vouloir dire'

¹⁸ Cf. à ce propos Descombes, 1979, p. 114s. : « 1° *le signifiant précède le signifié*. Le langage n'est en aucune façon un *medium*, un moyen d'expression, une médiation entre l'intérieur et l'extérieur. Car le code précède le message. (...) Le message n'est pas l'expression d'une expérience, mais il exprime plutôt les possibilités et les limites du code utilisé au regard de l'expérience. D'où le problème : comment énoncer de l'imprévu ? ».

subjectif, mais par le fait qu'il suit les règles publiques – 'aveuglement' (cf. §219). Cette cécité de l'entendement est la condition même pour le fonctionnement du langage. Habermas le dit clairement :

Im Begriff der Regel sind die beiden Moment vereinigt, die den Gebrauch einfacher Symbole kennzeichnen : identische Bedeutung und intersubjektive Geltung. (Habermas 1981, I. p. 31)

Si l'on avait encore besoin de règles pour l'application des règles, la régression à l'infini nous condamnerait au silence. Là où la raison doit donc nécessairement faire défaut, une autre faculté prend une importance primordiale : c'est la faculté du jugement ('Urteilkraft') dont Kant disait déjà :

Der natürliche Verstand kann nun noch durch Belehrung mit vielen Begriffen bereichert werden und mit Regeln ausgestattet werden ; aber das zweite intellektuelle Vermögen, nämlich das der Unterscheidung, ob etwas ein Fall der Regel sei oder nicht, die Urteilkraft (judicium), kann nicht *belehrt*, sondern nur geübt werden ; [...] Es ist auch leicht einzusehen, daß dies nicht anders sein könne ; denn Belehrung geschieht durch Mittheilung von Regeln. Sollte es also Lehren für die Urteilkraft geben, so müßte es allgemeine Regeln geben, nach welchen man unterscheiden könnte, ob etwas der Fall der Regel sei oder nicht : welches eine Rückfrage ins Unendliche abgiebt. (Kant 1968, VII, p. 199).

Dans un livre récent sur le langage et l'action, on lit presque la même chose :

Die konkrete Anwendung von Regeln gelingt daher erst aufgrund eines letztlich nicht von Regeln mehr regelbaren Wissens über die Beziehung zwischen der formulierungsfähigen Regel und dem Bereich ihrer praktischen Befolgung. Das erforderliche Wissen heißt herkömmlicherweise Urteilkraft. (Bubner 1982, p. 78)

Dans une terminologie plus moderne cet horizon de savoir s'appelle la compétence linguistique et pratique.

Le langage n'est donc ni une nomenclature fermée (cf. §1), ni un calcul mathématique statique et stérile, mais une partie essentielle d'une forme de vie ouverte et changeante.

(...) une machine pourrait reproduire ce qui est régulé et intégré et non ce qui régule et critique [sic!]. La machine vivante se nourrit de bruit, de désordre et ses réponses à ces défis lui permettent d'accroître sa complexité. Toute institution vivante se construit et se défait continuellement. (Enriquez 1980, p. 100).

L'horizon du savoir linguistique et pratique n'est plus explicable par une méthode structuraliste ; c'est un point de vue herméneutique qu'il faut adopter pour le décrire (à propos de cette dimension herméneutique chez

Saussure cf. p. 21 s.). Comprendre une règle, c'est savoir lui donner un sens ('auslegen', 'deuten'), toujours nouveau et dans des situations nouvelles. A 'règle', correspond donc 'application' ('Applikation', 'Anwendung' dans le sens de Gadamer), comme à loi 'détermination' et 'nécessité'; à 'règle' correspond 'Gleichförmigkeit' (cf. p. 7 et §208) – 'régularité' – comme à 'loi' uniformité.

Par là, la liberté reprend sa place à côté du 'dressage' et nous verrons quelle 'révolution' cela produira dans la définition de la signification.

Comme nous l'avons vu, le langage peut être décrit comme un phénomène s'(auto-)régulant par des 'consensus' répétés, qui construisent et 'dé-construisent' continuellement l'ensemble des définitions et des jugements. Il faut voir que ces jugements qui se réfèrent à la règle et aux cas qui tombent sous la règle ne sont pas descriptibles par une relation logique de subordination, mais plutôt par une relation de détermination réciproque.

Essayons de décrire encore plus clairement la relation entre la règle et l'emploi de la règle. La compréhension de la 'signification' d'un mot ('Bedeutung') – et réciproquement sa production – implique la connaissance de la règle pour l'usage de ce mot d'après le fameux §43 des *Investigations*:

Man kann für eine *große* Klasse von Fällen der Benützung des Wortes 'Bedeutung' – wenn auch nicht für *alle* Fälle seiner Benützung – dieses Wort so erklären: Die Bedeutung eines Wortes ist sein Gebrauch in der Sprache.

Comme nous l'avons vu, le sujet parlant a été habitué par dressage, etc. à cet usage. La règle, quand on 'la formule', est une description plutôt qu'une explication ou mieux encore une 'expression' ('Ausdruck') de ces manières d'emploi. Au fond, elle n'est que le modèle, le moule ('Muster', 'pattern') formé par les emplois antérieurs. C'est une norme dans le sens d'exemple ou de type à imiter, mais elle ne possède pas de force prescriptive, déterminant l'emploi actuel et situationnel qu'on en fait. L'emploi subjectif déborde et déforme toujours ce moule par le sens qu'on donne à la règle. Voilà le sujet, l'individu qui rentre sur la scène linguistique (cf. §186). C'est lui qui décide dans l'acte même de la parole de l'emploi plus ou moins conforme et régulier de la règle.

C'est pourquoi Saussure pouvait dire dans le passage cité au début de cette étude: – «des formations analogiques (...) ne sont pas des faits exceptionnels (et anecdotiques), ce ne sont pas des *curiosités* (ou des anomalies), mais c'est la substance la plus claire du langage partout et à toute époque, c'est son histoire de tous les jours et de tous temps» (cf. p. 14).

Mais l'écart de la norme aussi a ses limites, et ces limites sont posées par l'*autre* – l'auditeur :

Die Entscheidungen des Spechers, ein Wort so und so anzuwenden, müssen vom Hörer als die Befolgung seiner Verwendungsregeln anerkannt werden. Sprecher und Hörer dürfen in der Anwendung des Wortes nicht so weit auseinandergehen, daß eine Verständigung nicht mehr zustande kommt, das heißt, daß die Tätigkeiten und Verhaltensweisen, in denen die Wörter eine bestimmte Rolle spielen, nicht mehr ausgeführt werden können. (Steinworth 1977, p. 133).

On voit que ce qui se cachait chez Saussure derrière la métaphore anthropomorphiste du « travail quotidien du langage » peut être décrit également par le travail quotidien des sujets parlants en tant qu'êtres munis de cette force qui leur permet de créer le sens par des actes de langage concrets et publics.

Il y a en fait une dialectique continue entre le 'trésor de la langue', i.e. l'héritage, d'un côté, et l'évolution, la transformation de celui-ci par sa transmission de génération en génération de l'autre. Ce processus doit être situé à un niveau moyen entre le type idéal et abstrait de la langue, et les actes concrets et éphémères de la parole. A ce niveau, on trouve un 'dépôt' de ces 'moules' précédemment décrits. Coseriu parlerait ici du niveau de la norme, Wunderli de 'Gebrauchswert'. On peut y identifier des unités, allant du phonème aux types d'actes de langage ou valeurs illocutionnaires, formant un système mouvant à l'intérieur même de ce trésor : les valeurs usées disparaissent, des valeurs nouvelles s'ajoutent... Donnons la parole à Ricoeur :

Ce n'est donc pas par hasard que, plus haut, nous avons dû incorporer à la signification potentielle elle-même, c'est-à-dire au mot isolé, l'effet de contexte ; selon la remarque de Benvenise, « ce qu'on appelle la polysémie n'est que la somme institutionnalisée, si l'on peut dire, de ces valeurs contextuelles, toujours instantanées, aptes continuellement à s'enrichir, à disparaître, bref, sans permanence, sans valeur constante ».

On est ainsi amené à se représenter le discours comme un jeu réciproque entre le mot et la phrase : le mot préserve le capital sémantique constitué par ces valeurs contextuelles sédimentées dans son aire sémantique : ce qu'il apporte dans la phrase, c'est un potentiel de sens ; ce potentiel n'est pas informe : il y a une identité du mot. Certes, c'est une *identité plurielle* [souligné par B. N.], une texture ouverte, avous-nous dit ; mais cette identité suffit néanmoins à l'identifier et à le réidentifier comme *le même* dans des contextes *différents* [souligné par B. N.]. (Ricoeur 1975, p. 167)

Ce qu'il faut souligner, et ce que j'ai voulu montrer par une reconstruction partielle de 'Saussure', c'est que c'est uniquement sur l'arrière-fond

d'un certain structuralisme, devant le fond d'une réception déformante du *Cours* qu'on peut dire avec une certaine justification que ce fut Wittgenstein qui a déclenché une 'révolution copernicienne' dans la description du langage. Il est vrai que c'est seulement après lui qu'on a commencé à décrire non seulement le 'trésor', mais aussi le processus de son usage et du renouvellement des valeurs qu'il recèle. C'est un vrai 'renversement des valeurs'. Ce qui fut primordial pour l'analyse post-saussurienne, le structuralisme, (c'est-à-dire les valeurs systématiques) devient secondaire, et ce qui fut délégué à une future linguistique de la parole (c'est-à-dire les valeurs d'emploi/d'échange) devient essentiel. L'emploi d'un mot n'est plus déterminé par sa signification, par ses règles d'emploi (voir les problèmes du structuralisme pour expliquer l'expression de l'inconnu), mais ses emplois déterminent ses règles d'emploi et donc sa signification. La primauté du sens est remplacée par celle de l'usage.

Chez Wittgenstein le concept d'identité même change de valeur, comme le concept de vérité après Austin. Il n'y a plus d'identités, il y a à la rigueur des « ressemblances de famille » (cf. §67) :

(§79) [...] Ich gebrauche den Namen 'N' ohne feste Bedeutung. (Aber das tut seinem Gebrauch so wenig Eintrag, wie dem eines Tisches, daß er auf vier Beinen ruht, statt auf dreien, und daher unter Umständen wackelt).

D'après de nombreux linguistes on devrait postuler aujourd'hui une linguistique générale embrassant l'ensemble du langage, dont les deux extrémités seraient la langue et la parole. La parole devrait enfin être considérée positivement comme une instance de la production du système et non seulement comme face négative de cette 'abstraction'. La parole serait alors considérée comme le lieu de cet acte qui produit le sens par le surplus de l'intention du sujet parlant. Nous avons vu que Saussure, quand il prend la langue comme réalité, comme système de règles et de formes dont les sujets parlants sont plus ou moins conscients, regarde en même temps la parole comme acte linguistique fondamental, comme lieu concret du changement et de la production de cette réalité, comme instance ultime de la vie langagière, comme force dynamique finalement, et qu'il annonce sur divers points les réflexions ultérieures de Wittgenstein. C'est ce que le structuralisme avait fait oublier. Le dynamisme du rapport langue-monde, si bien capté par le mot polysémique d'"articulation", reste pourtant un problème complexe. C'est à vrai dire l'énigme propre de l'homme, animal parlant, qui s'y cache. Citons une dernière fois Ricoeur :

Une innovation sémantique est une manière de répondre de façon créatrice à une question posée par les choses ; dans une certaine situation de discours, dans un milieu social donné et à un moment précis, quelque chose demande à être dit qui exige un *travail de parole* [souligné par B. N.] sur la langue, qui affronte les mots et les choses. Finalement, l'enjeu est une nouvelle description de l'univers des représentations. [...] Tout changement implique le débat entier de l'homme parlant et du monde. (Ricoeur 1975, p. 161)

Pour Saussure la langue est un système de signes arbitraires qui articulent le monde d'une façon tout aussi arbitraire et cela toujours de nouveau dans le travail incessant de la parole. Le 'monde' est donc préstructuré par la langue et restructuré dans chaque acte de parole. Wittgenstein à son tour emboîtait le système langagier dans la forme plus large de la vie, plaçant donc explicitement une théorie des valeurs des signes dans une théorie pragmatique des valeurs d'emploi.

Tous les deux se sont pourtant heurtés aux mêmes obstacles théoriques – à ce Janus bifrons à la fois 'même' et 'autre', à ce que R. Keller (1982) a si bien baptisé de « phénomène de la troisième espèce ». C'est en effet un phénomène qu'on pourrait tout aussi bien nommer « OTNI » – objet théorique *non-identifiable* dans le ciel des publications universitaires, à moins qu'enfin ne vienne une théorie des systèmes et des actions dans laquelle ce 'phénomène' puisse mener une existence convenable et digne de lui.

Saussure avait bien vu que le langage se présente aux chercheurs sous des formes multiples. Il a scruté à fond l'une de ses faces ; Wittgenstein en a examiné une autre ; Keller y a enfin ajouté l'examen d'une troisième.

Tous les trois se sont servis d'un certain point de vue, parce que c'est la seule possibilité de voir le constant sous ce qui varie. Et c'est seulement de cette manière qu'une théorie embrassant les trois faces pourrait procéder. Comme une telle théorie intégrante et pluridimensionnelle nous manque encore pour l'instant, rendons au moins la vie aux points de suspension et rajoutons, pour conclure, la phrase qui manquait dans la citation de Saussure choisie comme exergue à cet essai :

Mais nous ne pouvons pas la déclarer [scil. l'entité linguistique] identique à elle-même sans invocation tacite d'un *point de vue*.

(F. de Saussure)

BIBLIOGRAPHIE

- Amacker, R., *Linguistique saussurienne*, Genève/Paris 1975.
- Auchlin, A., Zenone, A., *Conversations, actions, actes de langage: éléments d'un système d'analyse*, in: *Cahiers de linguistique française* 1 (1980), pp. 6-41.
- Auroux, S., *La catégorie du 'parler' et la linguistique*, in: *Romantisme*, 25-26 (1979), pp. 157-178.
- Bubner, R., *Handlung, Sprache und Vernunft. Grundbegriffe der praktischen Philosophie*, Frankfurt/M. 1982.
- Charaudeau, P., *Le langage et le discours*, Paris 1983.
- Delesalle, S., *L'Essai de sémantique: Du 'transformisme' à la diachronie*, ms. 1982.
- Descombes, V., *Le même et l'autre*, Paris 1979.
- Engler, R., *Lexique de la terminologie saussurienne*, Utrecht - Anvers 1968.
- Enriquez, E., *Les institutions: amours et contrainte, consensus et violence*, in: *Connexions* 30 (1980), pp. 77-101.
- Godel, R., *Les sources manuscrites du CLG de F. de Saussure*, Genève 1957, nouveau tirage 1969.
- Habermas, J., *Theorie des kommunikativen Handelns*, tome 1: *Handlungsrationalität und gesellschaftliche Rationalisierung*, Frankfurt/M. 1981.
- Harris, R., *The language myth*, London 1981.
- Henry, V., *Antinomies linguistiques*, Paris 1896.
- Kant, I., *Anthropologie in pragmatischer Hinsicht* (1798), Akademie-Ausgabe, tome VII, Berlin 1968, pp. 117-334.
- Keller, R., *Zur Theorie des sprachlichen Wandels*, in: *Zeitschrift für germanistische Linguistik* 10 (1982), pp. 1-27.
- Lacan, J., *Écrits*, Paris 1966.
- Ladrière, J., *Sens et système*, in: *Esprit* 5 (1967), pp. 822-824.
- Lepenies, W., éd., *Orte des wilden Denkens. Zur Anthropologie von Claude Lévi-Strauss*, Frankfurt/M. 1970.
- Littré, E., *Comment les mots changent de sens* [1881], Paris 1888.
- Littré, E., *Dictionnaire de la langue française*, Paris 1863-1869.
- Mauss, M., *Oeuvres*, tome 3, Paris 1968 et 1969.
- Mauro, T. De, *Ludwig Wittgenstein. His place in the development of semantics*, Dordrecht 1967.
- Meillet, A., *Compte rendu de: Journal de Psychologie. Numéro exceptionnel* (15 janvier - 15 avril 1933): *Psychologie du langage*, in: *BSLP* 34/3 (1933), pp. 20-26.
- Paul, H., *Prinzipien der Sprachgeschichte* (1880), Tübingen 81968.
- Ricoeur, P., *La métaphore vive*, Paris 1975.
- Rocher, G., *L'action sociale*, Paris 1968.
- Saussure, F. de, *Cours de linguistique générale. Édition critique par R. Engler [= CLG/E]*, Wiesbaden 1968-74.

- Saussure, F. de, *Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet, publiées par Emile Benveniste*, in: CFS 21 (1964), 91-125.
- Steinvorth, H., *Ludwig Wittgenstein: Sprache und Denken*, in: *Grundproblem der grossen Philosophen. Philosophie der Gegenwart*, édité par J. Specht, Göttingen 1970, pp. 98-150.
- Wittgenstein, L., *Das Blaue und das Braune Buch*, Frankfurt/M. 1980.
- Wittgenstein, L., *Le Cahier bleu et le Cahier brun*, Paris 1965.
- Wittgenstein, L., *Philosophische Untersuchungen*, Frankfurt/M. 1972.
- Wunderli, P., *Saussure et la diachronie*, ms. 1982.
- Wunderli, P., *Saussure-Studien. Exegetische und wissenschaftsgeschichtliche Untersuchungen zum Werk von F. de Saussure*, Tübingen 1981 a.
- Wunderli, P., *Saussure und die Signification*, in: *Logos Semanticos, Festschrift Coseriu*, Berlin, New York, Madrid 1981 b, pp. 267-284.
- Wunderli, P., *Der Schachspielvergleich bei Saussure*, in: *Festschrift H. Stimm*, Tübingen 1982, pp. 363-372.
- Wunderli, P., *Der Schachspielvergleich in der analytischen Sprachphilosophie*, in: CFS 35 (1981) c, pp. 87-130.

ALDO PROSDOCIMI

Sul Saussure delle leggende germaniche

*A zia Linda
ginevrina*

I. Premessa

Si considerano qui¹, nella prospettiva posta dal titolo, materiali, in buona parte inediti, che Saussure ha dedicato alle leggende germaniche. Non si avanzano pretese di esaustività o di conclusioni; si offrono alcuni risultati di una esplorazione del molto inedito e una qualche revisione del poco edito; il tutto in funzione preliminare.

Questi materiali, di cui si parla già in SM, sono stati ripresi in connessione con gli anagrammi (es.: J. Starobinski) per coincidenze cronologiche e, più, come integrazione interpretativa degli anagrammi, in quanto collocati nello stesso orizzonte speculativo. Di qui, credo, ha preso spunto A Valle che, con fine intuito, ne ha individuato l'importanza autonoma, donde autopsie dei materiali, un progetto di edizione, alcuni risultati storiografici e teorici.

L'edizione, promessa da A Valle già nel 1972, non è, per quanto ne so, ancora uscita; dallo stesso A Valle sono stati invece editi alcuni frammenti, ritenuti più significativi. La lettura di questi frammenti è veramente impres-

¹ Questo lavoro era stato scritto nel 1974-5 in seguito ad una prima esplorazione dei materiali conservati nella Bibliothèque publique et universitaire di Ginevra; è stato riscritto nel 1979 in vista della edizione degli inediti sulle leggende germaniche di cui si parla (l'edizione è stata ritardata per ragioni contingenti): ciò spiega, se non giustifica, alcuni punti in cui la bibliografia intercorsa è ignorata o utilizzata aggiuntivamente (v. anche nota 2). Nel riprendere il tema in occasione di un seminario alla Scuola normale superiore di Pisa (marzo 1983) ritengo che il testo possa essere proposto come fu scritto, salvo qualche ritocco dovuto alla comparsa di alcuni scritti saussuriani pertinenti al tema in questione.

Complementare a questo lavoro è il testo – inedito – di una mia conferenza sulla filologia saussuriana (Urbino 1982).

Per i materiali utilizzati, criteri di riproduzione degli originali, sigle di riferimento, bibliografia e altre indicazioni si veda la 'Nota' alla fine.

sionante, e non si può dare torto se da essi – pur in numero di dieci escerpiti da più di un migliaio tra pagine e fogli – Avalle ricava delle grosse conseguenze per teoria e storiografia saussuriana, e, di qui, per la teoria in assoluto. Secondo Avalle si avrebbe qui un Saussure inedito, un ‘quarto Saussure’ rispetto agli altri tre Saussure noti (rispettivamente il Saussure del *Mémoire*, il Saussure degli anagrammi, il Saussure del *Cours*).

Sempre secondo Avalle:

1) si avrebbe un Saussure che non crede al segno come dotato di esistenza e che mette in discussione la nozione di sistema (cfr. il titolo dell'intero capitolo *Dai sistemi di segni alle nebulose di elementi* (in Avalle 1973 *Ontologia*, corrispondente nella sostanza all'omonimo articolo in *Strumenti critici* 1972).

2) L'assimilazione delle figure mitiche al segno/simbolo allargherebbe i confini della semiologia oltre quelli del *Cours*; qui starebbe il quarto Saussure, di cui si è detto, con coscienza e con volontà di trovare nuove dimensioni del segno e di inserire il racconto – e quindi l'opera letteraria – nella semiologia.

3) Correlatamente si avrebbe l'affiorare di tematica saussuriana ben nota: unità/identità, tra sincronia e diacronia.

4) La prospettiva di Saussure, nettamente antistoricistica, precederebbe di una ventina d'anni Propp e Meletinski; inoltre si avrebbe a livello segnico un'analisi componenziale del tipo di quella effettuata da Jakobson a livello fonologico.

Le tesi di Avalle – specialmente per quanto concerne il Saussure negatore del segno coesistente col Saussure propugnatore del segno – sono state contraddette da Engler² mediante una rilettura contestuata dei frammenti di Avalle. Engler ribadisce l'‘ortodossia’ delle concezioni di Saussure leggendista col Saussure linguista del *Cours*.

L'interpretazione di Avalle, per quanto posta in termini brillanti e con l'appoggio di testi che sembrano decisivi, lascia perplessi più che convinti; la risposta di Engler, posta in termini pacati con l'appoggio di altri testi,

² Quando ho visto il saggio del 1975 mi ero già formato delle opinioni precise che avevo quagliato in una prima stesura, ed ho constatato coincidenze in punti fondamentali, tra i quali la dissoluzione della tematica di Avalle nella tematica ‘segno in rapporto a diacronia e sistema’. Tuttavia vi erano diversità tali, sia sul tipo di approccio, sia sulla focalizzazione di certi punti, che ho ritenuto di non considerarmi codex descriptus, e quindi di produrre, maturata e riscritta, la primitiva formulazione.

inserita in un contesto generale, lascia più convinti in quanto riporta ad un Saussure 'canonico'.

Ma gli sforzi dell'esegeta 'ortodosso' Engler, almeno per quanto mi concerne, non sono bastati a dissipare il malessere causato dalla provocazione dell'altro, l'eterodosso' Avalle.

Ho creduto di trovare una via di soluzione, almeno personale, affrontando la questione in modo diverso, cioè non accettando il presupposto che vi siano più Saussure, intesi come blocchi giustapposti. A mio avviso le direzioni di Avalle ed Engler sono opposte, ma il binario è lo stesso: è il binario incentrato sul *Cours*³, cioè su una sua dottrina ben delineata rispetto a cui tutto si deve commisurare; rispetto a questa pietra di paragone qualora si trovi qualcosa di (apparentemente) contrastante non vi è che una alternativa dicotomica: o si riporta ciò che è contrastante entro la dottrina del *Cours*, cioè lo si riporta nella ortodossia, o non lo si riporta e si crea un altro, o altri, Saussure.

Questa seconda alternativa si addice forse ad un poeta ma non ad un personaggio considerato in sede di teoria, e pertanto, a priori, è poco convincente o, almeno, non è sufficiente: anche lasciando da parte il Saussure degli anagrammi, non è soddisfacente o non è sufficiente spiegazione parlare di uno studioso che, contemporaneamente, professa in pubblico la fede nel segno che sconfessa in privato; una Penelope che disfa la notte il tessuto del giorno lascia quanto meno insoddisfatti.

I dieci excerpta editi ed utilizzati da Avalle per la sua interpretazione sono forse isolabili oggettivamente rispetto ad altro tipo di appunti, ma non sono i soli frammenti metodologici e teorici nelle leggende; inoltre il senso, l'ottica stessa di lettura, viene dal contesto immediato da cui sono occasionati nel rapporto di riflessione teorica o metodologica di Saussure rispetto a un operare, proprio o altrui: ineliminabile, come premessa interpretativa, è il contesto biografico più ampio, e cioè il senso dell'operazione sulle leggende nella biografia saussuriana e, anche oltre il biografismo (che riasumo avanti nell'approssimazione di 'coscienza'), il senso dei contenuti.

Questa contestuazione fa leggere in modo diverso i frammenti in questione, o, meglio, secondo la corretta prospettiva, non si deve parlare di questi

³ E' vero che Engler utilizza le fonti che, naturalmente, possiede in modo impareggiabile; è vero che un titolo quale 'Sémiologies' e non 'Sémiologie' deve dire qualche cosa per una non unitarietà; è anche vero però che il riferimento è la teoria del *Cours* riscontrata nelle fonti, in quanto considerata come una dottrina 'coerente', quindi con la possibilità di una conseguente ortodossia (su ciò anche appresso.)

frammenti in quanto integrati e contestuati in un corpus preesistente, ma si deve parlare di un corpus saussuriano ampliato da reinterpretare.

Detto ciò da un punto di vista teorico, il discorso avrà come punto di riferimento privilegiato la prospettiva dai frammenti, anche se deformante, in quanto la prospettiva corrente deriva da una interpretazione sostanzialmente ristretta a detti excerpta⁴. Come ho detto sopra e qui preciso, oltre la contestuazione, i materiali saussuriani, ove si utilizzino in veste di frammento⁵, dovranno essere qualificati nella loro consistenza, e cioè nella loro destinazione ed occasione: riflessione improvvisa, quasi sfogo personale? riflessione ponderata e collegata? etc. È esperienza comune che gli scritti privati – specialmente ove siano molti e in assenza di esito a stampa – contengono di tutto, di vario livello, spesso diverso e contraddittorio, non solo per evoluzione di pensiero nel tempo, ma per fluttuazione senza evoluzione vera e propria; e, comunque, ammessa la sola logica evolutiva, come si può, oggettivamente, riconoscere il rifiutato se non vi è stata occasione di eliminazione anche materiale, oltre che concettuale, come è il caso di quando vi è la costrizione e il collegamento di una stesura continua ed organica? Nel nostro caso non si è avuta stesura, né continua né organica.

In ciò ritengo specificamente rilevante l'eventuale esito a stampa, non perchè la stampa sia qualcosa di eccezionale, ma perchè la stampa è l'occasione della fissazione – quindi della decantazione – di un complesso argomentativo. In questa visuale quanto delle leggende ci si presenta non è semplice e, di conseguenza, il giudizio non può essere dicotomico, in quanto se anche tutto fosse in previsione della stampa, non tutto è immediatamente per la stampa. Il fuoco si sposta allora al *livello di elaborazione* rispetto alla stampa, sia come materiali preparatori in sé, sia come collegamenti, interni ed esterni alle leggende. Molti dei nostri materiali (che peraltro sono rappresentativi anche più in generale) non sembrano destinati *immediatamente* alla stampa. Ciò è suggerito dallo stile, dall'assenza (tranne rari casi) di collegamenti; è vero che in altri casi, che pure sono evidentemente una premessa alla stampa (v. ad nota 16), Saussure non scrive con più

⁴ Con questo non intendo che il resto del corpus non sia stato esplorato da Avalle; anzi, ciò traspare dalle notizie che sono state date, e del resto l'esplorazione è il logico preliminare dell'escerpimento: dico solo che questa esplorazione non è stata utilizzata nell'interpretazione, come si vedrà con danno.

⁵ I materiali delle leggende hanno una ragione particolare per questo memento in quanto il rapporto tra frammento escerpito e resto è di quasi uno a cento e in quanto l'esplicitazione teorica è occasione, spesso quasi una fulgurazione, che Saussure consegna allo scritto.

ordine: ma non in pari misura, né con tale stile; né con tali sequenze aggiuntive e correttorie (esemplare, a proposito, il frg. Avalle 1973a § 2.7 = 1972b = 1973b nr. VI, ritenuto, dallo stesso Avalle, come il più importante). Tuttavia Saussure pensa *sempre* alla stampa e ciò traspare dallo stile del dettato in molti passi, dai titoli previsti per il volume, da alcune dichiarazioni esplicite. Una ragione di più per valutare le distanze effettive da una ragionevole possibilità di realizzazione a stampa – intesa sempre come sanzione di una costruzione – e per valutare eventuali incoerenze o affermazioni (e last but not least, per trarre le basi di una biografia intellettuale).

Se pure queste, o altre simili, fossero valutazioni errate, lo spazio problematico permane nella sua importanza preliminare: l'eventuale nostro errore non lo cancella, ma anzi ne mostra l'esistenza e l'urgenza.

Gli stessi materiali di Avalle sono stati utilizzati da Wunderli nel 1976. Sia Engler che Wunderli (ciascuno con diverse caratteristiche) pur nel filone 'filologico' non considerano a sufficienza o ignorano – come già Starobinski e Avalle – alcuni aspetti filologici e biografici del contesto generale: cosa muove Saussure a occuparsi delle leggende germaniche? Dove arriva con questo lavoro che dura almeno sette anni? E cioè: cosa avviene in mezzo (evoluzione e sviluppi)? Quale è il valore teorico nella biografia e quale il valore teorico nella storiografia di tutta l'operazione?

Il concetto di 'ortodossia', rispetto al *Cours*, usato da Engler, impone di rivedere la consistenza del *Cours* rispetto al corpus in base a cui è stato confezionato e questo corpus, a sua volta, rispetto all'intero corpus saussuriano.

Una volta seguita la logica di attingere al documento autografo nella fonte e non nel filtro Bally-Secheyay, non vi possono essere scelte basate sull'accidente storico, che certi documenti siano (da noi) stati conosciuti prima e altri dopo, che alcuni e non altri siano stati noti a Bally e Secheyay, che di questi alcuni e non altri siano stati da Bally e Secheyay⁶ trascelti e ricuciti come portatori dell'autentico pensiero di Saussure da

⁶ Per quanto concerne i due confezionatori del *Cours*, vi è il problema delle 'fonti non scritte del *Cours*', che, mi pare, è stato trascurato. Con 'fonti non scritte' intendo quel complesso di sollecitazioni orali da parte di Saussure che possono essere arrivate a Bally e Secheyay. Dati i rapporti l'esistenza di tali fonti è probabile a priori, ed è confermata, per esempio, dal necrologio di Bally (1913) dove, pur con le concessioni all'occasione, si parla di pensiero affidato all'oralità (tipo conversazioni e non lezioni) da cui sarebbe potuto uscire un libro di linguistica. Queste fonti sono inesorabilmente perdute, ma si devono prevedere nel giudicare il rapporto '*Cours*-corpus saussuriano', in quanto è teoricamente possibile che quanto non è nelle fonti scritte, almeno come senso (con i limiti dell'entropia della comunicazione), fosse in questo corpus orale. Ciò detto, per

affidare a un libro, il *Cours*: se si va oltre queste contingenze, *tutti i documenti hanno diritto ad entrare nel corpus per delineare il pensiero di Saussure*, con l'attenzione alla qualificazione della loro significatività (nel senso che si è visto e su cui, per le leggende, si tornerà); questa è, a mio avviso, l'ortodossia e quindi, per definizione, la 'non ortodossia' non può esistere o, meglio, la non ortodossia sarebbe un altro nome per una incoerenza di pensiero di Saussure stesso, e una querelle su 'ortodossia vs non ortodossia' sarebbe come minimo l'indice di un pensiero di Saussure non fissato o di errori di valutazione dell'esegeta⁷.

quanto attiene il corpus scritto, specialmente quello che qui interessa, vi sono da fare alcune osservazioni che limitano il valore del corpus orale:

1) Saussure ha dei leit-motiv, quasi dei paradigmi (l'espressione mi è suggerita da Cristina Vallini), sia per temi generali, sia, in questi, per temi particolari, fino ad esemplificazioni topiche (qui il fatto è anche più evidente). E' pertanto verosimile che nel corpus orale non ci fosse qualcosa di sostanzialmente diverso da quanto è nello scritto.

2) Lo scritto consta del 'pubblicato' non a stampa (lezioni) e dell'inedito autografo (della cui varia tipologia si è detto sopra); la sommatoria è quindi sufficientemente ampia per riflettere il pensiero. Pertanto, una volta affrancatisi dal rapporto '*Cours*-fonti' per rivolgere l'attenzione esclusivamente alle 'fonti', quali portatrici del pensiero, il *Cours* assume una posizione di riferimento nella storia della linguistica (v. nota seguente), mentre rispetto al corpus scritto (originali di Saussure e appunti di studenti) assume la veste eventuale di portatore *anche* di fonti orali.

3) Per quanto detto, è probabile, anzi da porre a priori, che se nel *Cours* vi è qualcosa di proveniente dal solo orale questo non sia la lettera, ma il senso di discorsi che, come senso e non come lettera, è stato memorizzato con le eventuali trasformazioni del ricordo da parte dei memorizzatori (Bally e Sechehayé essenzialmente).

4) Con tutto ciò, pur lasciando aperta la questione, ritengo che almeno per il nostro tema in cui non c'è certo oralità nel senso visto sopra (v. alla fine del § 2 la testimonianza di E. Naville), questo corpus orale non abbia rilevanza neppure per quelle sezioni del corpus generale, quali la teoria del segno, che siano toccate dai nostri materiali, in quanto i temi centrali, incoerenze comprese, sono comunque sufficientemente rappresentative del corpus pervenuto.

⁷ Non sarà un caso che i tentativi di trovare il filo siano negli esegeti e non nel dettato saussuriano: il fatto che il *Cours* non sia stato scritto assume allora un senso diverso, intrinseco, e se ne dovranno trarre le conseguenze; naturalmente non sono significative – se non per posizioni apologetiche – le affermazioni di Saussure a Gautier e Riedlinger (SM pp. 29-30; cfr. 3957/5) sul libro da scrivere e sulla profondità dei problemi; o, meglio, è significativo per il fatto che ciò presuppone la presenza di idee e nuclei, ma assenza di collegamenti, e questa caratteristica di Saussure (dove giudizi che il corso 'liegt in der Luft') andrà approfondita.

Nel notevole saggio, *La costituzione del testo nel Cours de linguistique générale*, C. Vallini, in base a uno smontaggio del corso nelle fonti e a premesse teoriche sul concetto di testo, giunge alla conclusione (pag. 94):

Il risultato di ciò è che il testo del CLG risulta più spesso identico, o almeno assai vicino, ai testi-fonte soltanto se esaminato ad una distanza assai ravvicinata, quasi al microscopio. La fedeltà a Saussure è quindi piuttosto una fedeltà alla lettera della singola frase, ed all'interno di essa, al singolo sintagma o al singolo esempio. Per il resto, il disegno generale, il quadro d'insieme che può essere valutato ad una distanza progressivamente maggiore, appartiene sempre meno al Linguista ginevrino (suoi sono indubbiamente ancora i nuclei tematici, ma

Qui preme sottolineare il fatto storiografico che la confezione e la ciclazione del testo del *Cours* quale unico portatore del pensiero, prima, e poi la riscoperta dei materiali sottostanti ha prodotto storiograficamente due Saussure: quello del *Cours*, ciclato come tale, è caposaldo nella storia della linguistica; quello dei materiali è oggetto di ricostruzione biografica e anche storiografica, ma a titolo diverso da quello del *Cours* nella storia della linguistica. (Di ciò più ampiamente nella 'Filologia Saussuriana').

Il presupposto di un Saussure plurimo, nel senso di Avalle, è che nel *Cours* e/o nelle fonti alla sua base, vi sia un Saussure canonico. E qui è il vizio di base, consistente nello scambio tra l'operazione di Bally e Sechehaye che ha portato alla confezione del *Cours* (v. nota 7) e il pensiero originale di Saussure manifestato nei vari materiali, corsi, stesure in vista di stampa, appunti.

Questi materiali, a loro volta, non hanno, come detto, lo stesso stato documentale o meglio, se sono documenti – e questo è tautologico del loro essere – vanno pesati per quello di cui sono documento e non attribuendo loro un valore assoluto scontestuandoli: in ciò assume tutta la sua pregnanza che il *Cours* non solo non sia stato scritto, cioè steso definitivamente, ma che non sia stata stesa la compaginazione argomentativa.

Per quanto concerne il carattere di opera non scritta, i materiali alla base non possono essere considerati alla stregua di argomentazioni consequenziali di opera scritta (e ho dubbi sulla liceità di integrarli in quel senso con intervento esegetico che spesso *olet lucerna*); il loro status è quello di documenti di pensiero, e, stante il modo, più ancora che i tempi, in cui sono stesi, il loro grado di coerenza e consequenzialità è tutto da vedere.

Per la natura specifica del corpus dei materiali saussuriani, specialmente per quanto concerne i materiali delle leggende, vi è un secondo parametro, il grado di omogeneità: come giustapporre argomentazioni, frammenti di

non nell'ordine in cui compaiono nel CLG), e sempre più ai due Personaggi che, fin dall'inizio di queste nostre considerazioni, abbiamo sentito il bisogno di indicare come i veri Autori del CLG.

Vi è del vero, ma la questione è più ampia in quanto, in base ai soli criteri della Vallini, sarebbe come dire che Gaston Paris è (un) autore del Saint Alexis, che i copisti rifattori sono i veri autori della Chanson de Roland, etc.: la questione si allarga al senso storiografico e teorico non della confezione del libro in sé, ma della confezione del libro *Cours* nel quadro di opere di un pensatore confezionate da altri e, in ciò, non solo quanto vi sia del pensiero del personaggio cui è riferito, ma anche quanto incida la compaginazione retorica se questa proviene da altri.

I motivi di base delle conclusioni della Vallini vanno quindi rivisti in un quadro del pensiero di Saussure nei suoi termini globali in rapporto al *Cours*.

argomentazioni, affermazioni con spiegazioni ma non con argomentazioni, affermazioni e basta, confessioni personali etc.? E dove porli: nella teoria? nella storia? nella biografia?

Ciò va posto come premessa ad un corretto operare per utilizzare i materiali di base. Resta il modo di utilizzare questi materiali vs. il *Cours*. Premesso che, come detto, oltre l'ovvia connessione iniziale e poi esegetica del *Cours*, si devono distinguere ormai due storie, quella del *Cours* che appartiene alla storiografia e quella dei materiali che, includente la biografia, appartiene ad una diversa storiografia. I materiali delle leggende devono essere visti secondo diverse prospettive:

1) Il dossier nella biografia (intellettuale) di Saussure. Cioè il senso dell'operazione come genesi, come sviluppi; come consistenza; come relazione 'cosciente' al resto della sua attività e speculazione.

2) Il dossier come contenuti teorici da distinguere a loro volta:

a) in rapporto alla restante teoresi: qui interessa Saussure iuxta Saussure (indipendentemente dal fattore 'coscienza': in ciò si distingue, pur essendovi connessa, dalla prospettiva di cui al punto precedente);

b) in una prospettiva a posteriori: Saussure iuxta Propp, Jakobson, etc.

In questa sede noi ci occupiamo essenzialmente del primo punto. Il secondo punto vi entra in quanto connesso col primo punto e in quanto chiamato in causa da chi ci ha preceduti: 2b per l'aspetto storiografico, 2a per la dottrina, incentrata specialmente sul segno.

2. Genesi dell'interesse di Saussure alle leggende

Sguardo generale⁸. Genesi e sviluppo.

La genesi è una ricerca storica che Saussure intende condurre su Ginevra e dintorni. L'interesse alla storia ginevrina⁹ è alla base delle ricerche dialettali

⁸ Anticipiamo qui un inquadramento dei materiali. Omettiamo di massima citazioni specifiche perchè questo paragrafo ha la funzione di schema per orientare la lettura di un complesso enorme di materiali, disordinati almeno nel modo di presentarsi e incomprensibili o interpretabili in modo errato se avulsi dal quadro generale. La giustificazione delle affermazioni più che nei passi citati nelle parti successive è, più generalmente, nell'edizione dei materiali: si tenga presente che oltre che dalle affermazioni esplicite, il senso dell'operazione si deduce dal modo di condurla, dall'operare stesso, distribuito in oltre 1000 pagine.

⁹ L'interesse a Ginevra e aree limitrofe è facilmente motivabile nella grande tradizione familiare (anche da parte di madre: il castello di Vufflens!): comunque si manifesta in una partecipazione alla vita locale testimoniata, per esempio, da una minuta di lettera (3957/ f/26 r-v) al

e toponomastiche (su cui vi è un severo giudizio di J. Ronjat¹⁰, annotato a mano sul manoscritto di Saussure), come già si intravede nel poco edito e nel molto inedito.

Per l'edito v. *Recueil* p. 604 sgg. *Appendice* (cfr. Redard, CFS 29, 1974-5 – a correzione della bibliografia Koerner, cui si riferiscono i numeri in quadra – p. 95 nr. i 33-35, da cui cito): vi è premesso «F. de Saussure a fait trois communications à la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève. Voici le résumé de ces travaux».

Tali lavori sono [K 100 = Redard 33] 1901. *Le nom de la ville d'Oron à l'époque romaine*, nel *Journal de Genève*, 7 avril (Riassunto di una comunicazione fatta alla Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève il 28 marzo; poi pubblicata e annotata da Louis Gauchat nell'*Indicateur d'histoire suisse* 51, 1920, 286-298).

[K 101 = Redard 34] 1903. *Origine de quelques noms de lieux de la région genevoise* in *Bulletin de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève* 2, 342 (Comunicazione fatta alla stessa Société il 29 gennaio).

[K 102 = Redard 35] 1904. *Les Burgondes et la langue burgonde en pays roman* in *Bulletin de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève* 3, 1906-1913, 9 (Comunicazione fatta alla stessa Société il 15 dicembre).

Il secondo articolo del 29 gennaio 1903 ha un accenno ai Burgundi nell'area ginevrina e porta un dato cronologico (v. appresso); per il nostro tema è particolarmente significativo il terzo articolo sui Burgundi, in quanto si collega strettamente all'operazione 'leggende'. Nel riassunto (*Recueil* p. 606) sono evidenti due punti: l'interesse alla storia burgunda come preistoria di Ginevra (e territorio) e il tentativo di ritrovare storia burgunda (= ginevrina) sotto le leggende nibelungiche. Riporto il passo

Redattore (del *Journal de Genève*) in cui Saussure protesta indignato perchè nella Svizzera francofona ci sono indicazioni toponomastiche bilingui (francese – tedesco) mentre lo stesso non avviene nella Svizzera tedesca.

¹⁰ A quel che ne capisco, a ragione, oltre questo o altri giudizi di valore, quanto dice il Ronjat è significativo perchè centra e conferma un aspetto che fa parte del modus operandi, anzi della forma mentis, di Saussure: dove non è tecnico – come lo è per esempio, nell'indeuropeistica o nella germanistica Saussure parte pressochè da una tabula rasa e ignora quanto ha preceduto o, addirittura, parte in quarta come per strade inesplorate senza neppure domandarsi se qualcosa l'ha preceduto o se la strada non sia già stata aperta. Nel caso specifico pare incredibile il tipo di tecnica d'inchiesta dialettologica e di appunti correlati in questa epoca a 30 anni dai *Saggi ladini* e dall'opera di Winteler (che pure Saussure possedeva), dopo 20 e più anni di attività di Gilliéron e in data coeva all'uscita dell'ALF; dopo un proprio corso (1902-3) sulla '*Geografia Linguistica*'. Un comportamento analogo si ha per la speculazione filosofica dove è anche più significativo (v. il mio articolo sulle origini della semiologia saussuriana).

Sia chiaro che questo giudizio non è affatto limitativo riguardo la genialità di Saussure e la sua capacità, direi diabolica, di cogliere punti essenziali; il giudizio intende semplicemente contribuire a delineare un modus operandi derivato da una precisa forma mentis, come premessa a una valutazione storiografica e non agiografica.

perchè offre senza possibilità di dubbi il senso e gli scopi dell'operazione sulle leggende da parte di Saussure :

Les Burgondes et la langue burgonde en pays roman. Séance du 15 décembre 1904. *Bulletin de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève*, tome III, p. 9.

Etablis d'abord dans le bassin de l'Elbe, puis dans le Wurtemberg actuel, les Burgondes, avant de se fixer dans nos contrées, avaient formé sur le Rhin moyen, autour de Worms, un Etat éphémère, dont le souvenir, embelli par la poésie, s'est transmis de génération en génération dans les récits et les chansons épiques relatifs aux *Nibelungen*. De la langue parlée par les Burgondes il ne subsiste que de misérables vestiges, presque uniquement des noms propres et quelques termes juridiques, d'après lesquels il est bien difficile de juger si elle appartenait au groupe occidental des langues germaniques, dont font partie l'allemand et l'anglais, ou bien au groupe oriental ou gotique. Après avoir examiné les principaux arguments fournis de part et d'autre, M. de Saussure se prononce, en définitive, pour la seconde alternative. Passant ensuite à l'étude des institutions politiques de la nation, M. de Saussure expose l'opinion d'écrivains tels que Jahn et Binding. Il procède à une comparaison entre les données de l'histoire et celles du poème des *Nibelungen*, et il admet que la transmission du pouvoir s'exerçait suivant le principe de l'hérédité coexistant avec celui du partage du pouvoir entre plusieurs princes. Il étudie ensuite ceux des noms de lieux de la Suisse romande et de la Savoie auxquels on peut, avec plus ou moins de vraisemblance, attribuer une origine burgonde, notamment les très nombreux noms en *-ens*, *-ins*, et *-inges*, dérivés pour la plupart, à ce qu'il semble, au moyen d'un suffixe germanique, de noms d'anciens propriétaires barbares. Combien de temps ces barbares ont-ils conservé l'usage de leur langue germanique et sont-ils restés distincts de la population de langue romane dans laquelle ils ont fini par être absorbés? Dans ses récentes *Etudes de toponymie romane* (Fribourg 1902), M. Stadelmann, contrairement à l'opinion généralement admise par nos historiens, a cru pouvoir conclure de quelques noms de lieux vaudois que les Burgondes n'ont pas été romanisés avant le VIII^e siècle. S'il en était ainsi, dit M. de Saussure en terminant, l'on aurait à se demander quelle part l'Helvétie burgonde peut avoir eue dans la genèse et la propagation de la légende épique des *Nibelungen*.

L'interesse ai Nibelunghi nasce in questo clima e parte dal fatto che il poema è ambientato nel regno Burgundo del V sec. a.Cr.¹¹, cui apparteneva

¹¹ Tema e citazioni spesso ricorrenti; cfr., per esempio, 3958/....:

« Dans quel pays se trouve-t-on avec le *Nibelungenlied* ? »

Il y a ici une sorte d'équivoque fondamentale. D'une part le *Nibelungenlied*, rédigé au plus tôt en 1490, vit dans l'anachronisme parlant du pays burgonde; d'autre part c'est ce pays qui est sa patrie, et son sol. On peut ajouter que pas un seul autre cycle épique alle(man)d n'a ce caractère: d'être attaché à une terre, même indéterminée (Ainsi quelle est la patrie plus ou moins marqué(e) dans le *Waltharius*, quelle est-elle dans le *Wolfdietrich*, quelle est-elle dans les histoires sur *Ermenrich* ou sur []).

Ez uuohs in Burgonden... est le premier hémistiche des *Nibelungen*, — probablement athétisé par Lachmann, que je n'ai pas regardé, mais exprimant « bien », même « ou surtout s'il est »

il territorio di Ginevra. L'idea fondamentale di Saussure – certo non nuova come gli è ben presente¹² – è che sotto la leggenda vi sia la storia e che questa storia sia raggiungibile tramite operazioni di escavo condotte sulla leggenda, grazie a un apparato metodologico adeguato che permetta di ripercorrere il cammino inverso di ciò che ha portato la Storia ad essere Leggenda. Ciò che ha portato la Storia ad essere Leggenda è una 'meccanica di trasformazione' (terminologia nostra), che non è capricciosa o casuale, ma che ha precise caratteristiche per cui vi si può applicare un metodo specifico, adeguato alle caratteristiche della meccanica stessa. Di conseguenza l'operazione di Saussure parte all'insegna della formula: 'Storia = leggenda – (meno) meccanica della leggenda' – il che, ovviamente pone Saussure nel filone interpretativo di chi crede alla base storica delle leggende.

Saussure è sì in polemica con altri studiosi (Binding, Jahn, W. Müller, Simmons, etc.) ma non, come ritiene Avalle, per una opposizione di Saussure 'proppiano', funzionalista, astorico o antistorico, ma per una più profonda e articolata concezione della storicità della leggenda, sia come storia alla sua base, sia come storia (=sviluppo) della leggenda. Così le punte polemiche implicite o esplicite hanno per bersaglio:

a) chi esclude che alla base di mito e leggenda vi sia la storia; ciò si riscontra, implicito od esplicito, in tutte le affermazioni programmatiche e nelle operazioni di escavo delle leggende;

b) chi opera identificazioni senza considerare la complessità della meccanica di identificazione, e di conseguenza:

c) chi opera in ragione di b) ma opera in assenza di un adeguato apparato metodologico e senza coscienza della sua necessità preliminare, quindi con errate o avventate identificazioni storiche¹³.

postérieur, combien absolument la Burgondie était le pays fixe où se dirigeaient les regards, (aussitôt) qu'il était question de la légende de Sigfried.»

¹² Vi è per esempio, un richiamo perentorio a Schliemann in 3959/11 (123 r: citato avanti). Marcello Meli mi fa notare che la mitologia germanica ha, rispetto ad altre mitologie, un particolare rapporto con la realtà storica: sotto il mito è spesso riconoscibile un preciso avvenimento storico; di ciò, anche in connessione con lo sviluppo degli interessi di Saussure alle leggende diverse da quelle germaniche, tratta lo stesso Meli nel commento germanistico a questi materiali.

¹³ In questa prospettiva Saussure censura Simmons all'inizio di 3958/4 21r – 22r [Avalle 1972b = 1973a § 2.7 = 1973b frg. VI]. L'ironia di Saussure rilevata da AVALLE non è – se così va letto 'rêver' – quella dell'antistoricista contro lo storicista, ma dell'iperstoricista Saussure che rimprovera all'altro – e altrove ad altri come Simmons – di affrontare queste identificazioni senza avere la coscienza della complessità della realtà e quindi senza un apparato operativo e concettuale adeguato (apparato che invece Saussure possiederebbe per aver prima riconosciuto la complessità del fenomeno trasformativo).

Dagli altri studiosi Saussure intende distinguersi per avere individuato la complessità del fenomeno trasformativo e di conseguenza per avere prodotto un proprio metodo adeguato alla complessità e quindi garante di oggettività per le individuazioni storiche. Tale metodo è basato su regole esplicite per il riconoscimento delle invarianti pur nelle trasformazioni che la base storica ha subito nel passare a racconto, e, come racconto, in regole per il riconoscimento delle trasformazioni 'racconto¹ → raccontoⁿ'; il tutto con garanzia di oggettività perchè, a differenza di altri, Saussure avrebbe individuato il meccanismo e la logica delle trasformazioni.

Il metodo è esposto più volte in frammenti espliciti e implicitamente (=moduli operativi) pressoché ad ogni pagina. Tesi centrale è che la storia di base subisca un processo trasformativo ma perduri nei tratti strutturali¹⁵. Il nodo è la *trasformazione*; ma la sofisticazione dell'apparato trasformativo è sempre in funzione della storicità iniziale o, almeno, questa non viene sconfessata: nell'evolvere del racconto-leggenda lo spazio, il tempo si restringono, i fatti si sovrappongono e si innestano, i nomi cambiano etc., ma restano dei tratti, la cui individuazione – grazie all'apparato metodologico messo in atto – è garantita dalla probabilità, essendo esclusa una serie di coincidenze e di costanti, malgrado e sotto tutte le trasformazioni dovute alla meccanica propria del passaggio 'storia → leggenda' (e poi da 'leggenda¹ a leggendaⁿ').

La trasformazione, pur concepita fin dall'inizio in modo sofisticato (dove il 'metodo' distintivo rispetto ad altri leggendisti) si rivela poi ulteriormente complessa.

La complessità concerne tutto l'iter: sia l'iter che porta la base storica a un racconto storico e questo, attraverso stadi intermedi (racconto mitostorico, storia poetica etc.) alla leggenda; sia l'iter delle leggende già formate e che continuano per fisiologia a subire evoluzioni e trasformazioni.

Oltre le trasformazioni dovute a una logica lineare interna – che Saussure imputa alla modalità di trasmissione (orale; non vi è la parola ma il concetto è chiaro; v. appresso) – vi sono trasformazioni orizzontali cioè motivi e temi provenienti da altre leggende: userò per queste il termine di 'innesti'.

¹⁵ Preferisco 'tratti strutturali' all'uso eventuale delle nozioni di (fabula-intreccio) che, pur concernenti lo stesso spazio concettuale, deformerebbero, a mio avviso, il pensiero e la prospettiva di Saussure.

Una volta riconosciuto il principio dell'innesto, il numero di innesti è teoricamente illimitato. E di fatto innesti ci sono e complessi. Ciò spiega l'interesse di Saussure a leggende e storie diverse da quelle di partenza.

In particolare Saussure si è portato su Tristano a cui sono dedicati interi quaderni, alcuni certamente molto avanti nella operazione leggende (la cronologia è però delicata per quanto concerne la parte iniziale degli interessi tristaniani e per continuazioni nibelungiche: su ciò appresso). Questi quaderni riflettono un modo di considerare la leggenda ben più complesso, se non diverso, rispetto alla fase di partenza, specialmente in rapporto alle trasformazioni per 'innesti' da altre storie.

Tra queste storie ci sono i miti greci. Al riguardo di questi la posizione di Saussure è nei termini seguenti: si nega che siano la fonte (=fonte esclusiva) delle leggende, e ciò in favore della fonte storica; si ammette, anzi si richiede, che miti greci abbiano influenzato le leggende, cioè vi siano entrati come tratti narrativi. Sul senso di questo entrarvi mi pare vi siano due fasi, almeno logiche, nel pensiero di Saussure: in una prima fase Saussure vede ciò in negativo, come un sovrappiù da 'grattare' per trovare la storia, quale palinsesto o sinopia della leggenda; in una seconda fase pare accentuarsi il positivo, e cioè il meccanismo dell'innesto è visto da Saussure, (magari *malgré lui*) in positivo; ma anche in questa fase (o prospettiva) Saussure, a quanto appare, non rinuncia mai alla sua concezione iniziale sulla storicità della base di partenza.

La metodologia dell'operare sulla leggenda importa l'identificazione delle unità della leggenda, l'essere mitico che varia nel tempo in quanto formato da subcomponenti (nome, carattere, blasone etc.) i quali variano singolarmente, fornendo così insieme ragioni di continuità e discontinuità. L'identificazione dell'unità, che varia ed è composta, e varia per la precondizione di essere composta, importa un tema precedente della teoresi saussuriana: il problema dell'unità, dell'identità nel variare di un'unità e del suo essere composto.

Saussure aveva già esperito questa tematica a proposito dell'unità che più lo interessa, l'unità segno. Pertanto – in quella che credo essere una simultaneità di causa/effetto – dopo aver identificato l'unità della leggenda, l'essere mitico, che varia ed è (=perché è) composto, vi importa l'apparato teorico già elaborato per l'unità segno, che assimila all'essere mitico tramite il concetto di simbolo attribuito a quest'ultimo, e insieme riprende la problematica dell'unità semplice ~ composta, ponendola in termini di 'esistenza' dell'unità stessa che è stata (affrettatamente) presa per affermazione di

inesistenza del segno, mentre va collocata nel problema dell'unità semplice ~ composta.

Nelle leggende non c'è niente di nuovo per la semiologia, come base almeno, ma vi è l'applicazione di una teoria preesistente sollecita delle difficoltà già presenti, ma spesso occultate o lasciate a margine dallo stesso Saussure (oltre che, poi, dagli esegeti 'simpatetici'). Questi frammenti debbono entrare pertanto nel dossier della semiologia non come antitesi, ma come allargamento del corpus che deve essere riconsiderato anche grazie a questa nuova cartina di tornasole. In questa sede sarà affrontata la sezione preliminare di questa revisione, e cioè la qualificazione di questi materiali rispetto agli altri materiali e qualche saggio di spunti di riletture da questi nuovi offerto. A complemento vi sarà una qualificazione di questi materiali riguardo a un Saussure 'precursore'.

Cronologia. Allo stato attuale è possibile fissare i termini approssimati dell'inizio (come ante-quem) e della fine (come post-quem).

Questi lavori precedono il corso di letteratura tedesca che Saussure tenne nel 1904, e quindi i corsi non ne sono l'occasione.

Anche non riportando al 1901 (prima nota di toponomastica dell'area ginevrina) «une des notes est tracée sur un début de lettre datée du 7 décembre 1903 [3959/11], un des cahiers [3959/1 «Oct. 1910»] porte la date de 1910» (*SM* p. 16). In questa prospettiva è da rivedere anche *SM* p. 28 ove Godel mostra di non aver individuato lo scopo primo dei lavori sulle leggende germaniche, né la funzione (e il collegamento) degli spogli di miti nordici e classici; così (contro *SM*, pp. 25-6) la comunicazione del 1904 sui Burgundi (di cui sopra) non è eco del corso (semestre estivo 1904) sui Nibelunghi svolto da Saussure in sostituzione di E. Redard nella cattedra di lingua e letteratura tedesca, ma comunicazione e corso derivano entrambi dal più vasto quadro di interessi storici, iniziati almeno da oltre un anno secondo l'ante quem di una lettera (in 3959/11) con accenno ai Nibelunghi datata «Lausanne 24 VIII. 03». Questa data come prossima all'inizio dell'operazione Burgundi-leggende è confermata dalla relazione tenuta il 29 gennaio 1903 alla *Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève*; per quanto riassunto il passo relativo alla questione sembra indicare il passaggio da un generico interesse alla (prei)storia ginevrina come burgunda: «Quadrivium, Carouge: M. de Saussure se demande si la proclamation de Sigismond comme roi de Bourgogne en 516 datée de Quadrivium, aurait lieu à Carouge.» Quindi come data ante quem l'inizio del 1903 e come data post quem la fine del 1910.

L'evoluzione interna per ora mi è inattingibile: è possibile che una completa catalogazione tematica (che dovrebbe accompagnare l'edizione) combinata con una rete di indizi oggettivi, possa fornire una griglia cronologica, di cui intravedo ora frammenti parziali.

Un esempio: nell'inserto 3959/11 vi sono come si è visto, agganci cronologici che portano alla fase iniziale; è ragionevole pensare che tutto sia di questa fase. Lo stesso inserto porta un appunto su un foglio di Albergo; l'intestazione è «Caffè Ristorante/Concordia/Verona/Maseri Giuseppe Verona 1906» — evidentemente in occasione del viaggio all'inizio del 1906. Si avrebbe così l'estensione dell'attività riflessa nel plico 3959/11 fino all'anno iniziale degli anagrammi (primavera del 1906), in cui è verosimile una interruzione parziale o totale degli interessi nibelunghi per l'attività spasmodicamente volta agli anagrammi.

Poiché l'inserto 3959/11 è composto di fogli volanti, mentre il resto è formato da quaderni (con l'eccezione di 3959/10 che però è costituito di fogli omogenei) è possibile che questa, così caratterizzata, sia tutta la produzione fino al 1906, in questa data (primavera circa) interrotta dagli anagrammi; in questo caso il resto sarebbe allora dovuto alla ripresa dell'attività dopo il 1908 (anno di chiusura degli anagrammi). Il 3959/11 è raccolto dallo stesso Saussure ed è menzionato da Saussure come 'enveloppe': «En parlant quelque part (sur une feuille volante, voir enveloppe) des *runes*, G et S chez les rois burgondes, j'ai oublié pour S Sedelemba». Questa annotazione è in 3958/4, 64 v, immediatamente precedente la pagina col frammento Avalle VIII (*Tableau des équivalences nominales*) citato avanti. Oltre a porre una cronologia relativa, conferma l'antichità di 3959/11 e, insieme, che quanto scritto in precedenza era tenuto presente e quindi ancora valevole, ma non compulsato direttamente (ciò è significativo per il *modus operandi* e i criteri eventuali di revisione).

L'antichità di 3959/11 è comunque confermata dal confronto di tre redazioni di uno stesso tema 'manque de mémoire' nella trasmissione del racconto (v. sotto ad nota 17). L'inserto 3959/11 contiene però dei fogli in cui compare Tristano, tema al cui proposito, in altri quaderni, è evidente la maturazione nell'analisi della leggenda in senso di apparente autonomia, cioè in fase di evoluzione avanzata dell'operazione stessa.

Si potrebbe combinare il tutto ponendo un precoce interesse a Tristano come leggenda germanica parallela ai Nibelunghi, nello spirito dell'estensione al *genus* della trovata per la species Nibelunghi, con un ritorno posteriore e incremento della leggendologia in sé incentrata dalle caratteristiche (presunte o vere non importa) che Tristano ha preso dai miti greci. Si potrebbe allora porre una isomorfia: la sequenza 'Nibelunghi — Tristano' equivale alla focalizzazione dell'interesse sulla storia di base (Nibelunghi) che passa alla leggenda in sé (Tristano). Ma l'ultimo quaderno datato (3959/1, ottobre 1910) è ancora 'nibelungico'. Di converso operazioni sulla base storica dei Nibelunghi mostrano già il tipo di incrocio-innesto del mito greco e precisamente, via Dietleib-Sigurd, con Tesco. Tesco, come ciclo, pare a sua volta il ricordo centrale tra il mito greco e Tristano. La successione cronologica 'Nibelunghi — Tristano', nel grosso, può restare, ma le anticipazioni di quanto, dal punto di vista della leggenda 'per sé', esplose in Tristano pongono un termine anticipato. (Il tutto fa pensare che, insieme con sviluppi, vi siano anche ritorni ciclici di temi topici).

Vi è forse una ulteriore inferenza cronologica; il citato quaderno 3959/1 (datato ottobre 1910) è ancora nibelungico, ma ha un prevalere di leggende sia pur con permanente ancoraggio alla base storica; questo quaderno è seguito da quaderni su Tristano (3959/2-3): è possibile che la disposizione attuale sia, limitatamente a questa sezione, anche cronologica.

Una indicazione in questo senso può venire dal fatto che i quaderni 3959/1, 2, 3, 4, 5 siano gli unici ad avere un titolo su un'etichetta incollata alla copertina:

3959/1 «Nibelungen./ oct 1910./ Aussi q(uel)ques

Normannica.»

3959/2 «Tristan. Texte Procris. Oenone»

3959/3 «Tristan II»

3959/4 su«[[Rosengarten]]» cancellato «Varia/(Vufflens I)»

3959/5 «Varia / (Vufflens II) / puis Creux defeu(i)ll[?]».

3959/6 «Συμπτώσεις»

4 e 5 sono collegati anche da rimandi interni; in 4 vi è a p. 36 v, riquadrato, in matita blu, il seguente richiamo: «Cf. cahier (Varia, Vufflens II, sixième page)»; se il richiamo del primo quaderno rimanda al secondo, è presupposta un'opera di rilettura, confermata da un richiamo in 3959/5 p. 1 v «X Renvoi à page précédente», fatto a matita blu (altri segni a matita blu alle pp. 3 r, 6 r di questo quaderno). Dato lo stato non si può parlare di una vera revisione, ma di un progetto di essa dopo una rilettura (cfr. l'aggiunta in 3959/5), limitata ai due quaderni 4 e 5 e, presumibilmente ai due quaderni 2-3 (premessa alla numerazione I-II), ma il collegamento non si estende oltre questi gruppetti se non per il collegamento di essere stati etichettati da Saussure. Poiché in questo dossier il plico 11, sicuramente iniziale, è posto alla fine, non si può fare gran conto della disposizione attuale, anche perché la corrispondenza di 2-3 e 4-5 rispettivamente con Tristan I-II e Vufflens I-II può essere un riordinamento recente. Tuttavia resta un indizio che Saussure ha continuato a lavorare dopo il quaderno dell'ottobre 1910. Se è così Saussure avrebbe lavorato alle leggende oltre il 1910, e in questa fase il fenomeno leggenda avrebbe ormai fatto obliterare il punto di partenza, la storia.

Importante come documento è una lettera dattiloscritta di Edouard Naville conservata con altre testimonianze biografiche in Ms.Fr.3957/7,20. La lettera non ha indicazioni dirette per la cronologia, ma è importante per mostrare, tra l'altro, come la motivazione fosse la storia sotto la poesia, e, essendo la lettera scritta dopo la morte di Saussure da un collega e parente, che fino alla fine la storia di base restava l'obiettivo dell'operazione:

Malagny, le 8 juin 1916

Monsieur et cher collègue,

je en [sic] possède rien de Saussure au sujet d'Ithaque*. S'il avait commencé quelque chose [sic] à mon intention, suivant son habitude il ne l'aurait pas achevé. J'ai fait sur Ithaque deux conférences, l'une à la société d'histoire, l'autre à la société de géographie. Il a parlé à l'une d'elles, autant que je me rappelle pour appuyer le point de vue de Doerpfeld, qui lui souriait*; et qui n'est pas sans analogie avec ses idées sur les Nibelungen.

C'est sur ce dernier sujet qu'il me semble très-désirable de recueillir ce qui peut rester. Pendant un hiver, il en était tout plein, il disait qu'il était arrivé à des résultats très-intéressants, mais il ne disait pas en quoi consistaient ces résultats. Je crois qu'il

s'agissait de faits historiques qu'il retrouvait dans la poésie; aussi, j'espère vivement qu'il sera resté quelque trace de ses travaux sur les Nibelungen.

Croyez moi [sic], mon cher collègue
votre dévoué
Edouard Naville

*In realtà Saussure aveva scritto degli appunti su Itaca in favore di Doerpfeld e contro Wilamowitz, e sono al seguito di queste lettere, 3957/7 pp. 21-25. Tali appunti sono in forma epistolare, in quanto cominciano: «En vous remerciant de m'avoir communiqué les documents que M. Doerpfeld a jusqu'à présent publié [sic] sur Ithaque... etc.», ma per le correzioni questa è la minuta di una lettera che Saussure non ha più scritto e la riunione con la lettera di Naville sarà da attribuire agli ordinatori di questi materiali.

Due riflessioni, per una conclusione. Biografia: dall'ottobre del 1910 (quaderno 3959/1 citato) all'inizio del primo 1913 (morte di Saussure) vi sono due anni, e pertanto si può anche pensare che Saussure abbia lavorato alle leggende sino alla fine della vita, e che quindi la morte, o il decadimento che l'ha preceduta, e non altro, abbia interrotto questo lavoro previsto per la stampa.

Avalle fa un passo in avanti e pensa che l'interruzione per morte sia la sola causa del fatto che Saussure non abbia considerato il segno letterario nella sua semiologia. È una interpretazione che va decisamente respinta, e che è indipendente dal fatto se Saussure abbia o no lavorato ai materiali fino alla morte: si vedrà sotto che il segno entra nelle leggende per coprire, tramite l'assimilazione al simbolo, l'essere mitico, unità della leggenda, e non la leggenda; questo entrarvi serve per rendere conto dell'unità-simbolo in sé e non della leggenda e, comunque, non vi è alcun cenno che si vada oltre o, meglio, che si ritorni di qui a riconsiderare la dottrina del segno né tantomeno a inserirvi la leggenda, il che equivarrebbe a farne un precursore 'cosciente' della semiologia letteraria. Una riprova fattuale esclude anche la possibilità di un processo alle intenzioni: Saussure nel semestre estivo del 1911 tratta di semiologia, ma senza alcun cenno al simbolo delle leggende, il che è anche più significativo del riscontro alle novità che vi sono in queste lezioni rispetto alla teoria precedente (cfr. Godel 1975).

Il problema biografico resta come preliminare per qualificare questi materiali concepiti, almeno in partenza, per una operazione specifica e non a fini teorici, operazione nel corso della quale emergono però sprazzi teorici e il 'metodo' viene applicato oltre gli orizzonti previsti all'inizio, e cioè alle leggende in quanto pura meccanica della loro trasformazione. È un fatto che

per l'operazione se è prevista la stampa¹⁶, in moduli retorici e richiami interni, non vi è nessun accenno di inizio di revisione per la stampa; meglio ancora: salvo gli accenni di rilettura in 3959/4-5 (e forse 3959/2-3) non vi è nessun accenno di riconsiderazione e ordinamento di materiali e di principi (cfr. anche nota 17).

3a. La trasformazione della storia in leggenda: il fondo storico della leggenda.

La storia (cfr. la comunicazione del 15 dicembre 1904 già citata) sarebbe conservata nella leggenda con processi di sovrapposizione di sequenze, condensazione di spazi e tempi, sostituzione di qualche terminale di rapporto, cioè di personaggi (3958/8, 42 v):

La Mort des Nibelungen (aventures a) renferme, mêlés, mais reconnaissables, concentrés pour ainsi dire, dans l'unité de temps de 2 ou 3 journées ces quatre grands événements historiques s'espaçant sur une période de 39 ans (de 15 ans seulement pour les trois derniers)

1^{re} guerre de Bourgondie et mort de Godegisèle

2^e guerre de Bourgondie «et» mort de Clodomir
de Sigismond etc.

Mort des «petits» enfants de Clotilde

3^e guerre de Bourgondie, mort de Godomar et fin du royaume.

(Al lato un'indicazione, verosimilmente per la stampa: «Pas de dates ni de numéros»).

E a proposito dell'identificazione di Kriemhilt nella burgunda Clotilde (tema su cui ritornerà con meccanismi sempre più complicati) sotto la dicitura «Substitution B» in pagine martoriate si ha (3959/11):

Kriemhilt venge la mort d'un époux. Dans l'histoire elle vengerait le meurtre d'un père. Je prends toujours histoire au sens d'historiographie, et Kriemhilt au sens de la Clotilde des historiographes...

Come appare, Crimilde è Clotilde, ma ha cambiato l'oggetto dell'assassino. In altri passi in Crimilde sono riconosciuti i tratti di tre Clotildi storiche; etc.

¹⁶ Saussure scrive 'appunti' ma parte sono veri appunti mentre parte sono scritti col pensiero alla stampa come si evince dalle correzioni. Per quanto concerne la storia burgunda come scopo dell'operazione Nibelunghi anche qui le citazioni esplicite potrebbero essere decine; spec. 3959/4, 21v; 2958/6 15v; 3958/6, 35v; 3958/8 («v»; 3959/11: più volte etc. Vedi anche l'accenno implicito alla fine dell'intervista a Gautier (SM pag. 30) cit.

Malgrado questi cambiamenti – e altri ancora – la storia di base è comunque riconoscibile (3959/4, 65) :

Je ne crois pas avoir jamais cédé à un puéril et vain désir de retrouver (régulière-(men)t) la coïncidence de la légende avec un fait réel. Je puis dire que, dans les meilleurs cas, je me suis vu la main forcée par la légende, je n'attendais pas autant d'elle, je ne croyais pas qu'il fût de bonne méthode de lui demander ce qu'elle m'a plus d'une fois semblé offrir d'elle-même.

Au reste je me suis efforcé de remplacer toute conclusion par les éléments sur lesquels chacun peut conclure, et je me suis vu seulement forcé de donner une forme consistante à (mes affirm(ations)) parce que les choses s'enchaînent, et que l'on tomberait dans la plus (fatigante) obscurité pour le lecteur si l'on passait d'un (anneau) à l'autre sans considérer quoi que ce soit comme acquis (et cohérent) dans la trame précédente. L'analyse (pure) est un bon procédé pour chaque point pris en particulier : elle est absolument inapplicable pour un ensemble de grande étendue où chaque supposition positive ou négative entraîne(r) (mathématiq(uemen)t) 1 [= un] nombre indéfini de sous-suppositions connexes dans tous les sens. Ainsi il faut s'en tenir à une sorte de doctrine, (com(m)e) malgré soi, et comme étant peut-être encore la meilleure manière d'exposer les doutes eux-mêmes.

3959/II (123r)

Quelle singulière méthode que d'exclure ainsi, d'emblée, la possibilité qu'un récit épique ait pu reproduire des péripéties réelles *jusque dans le détail!* ... (Souvenons-nous d'Homère et Schliemann).

E ancora la confessione: 3959/II

Ici j'avoue que je suis un peu ému, non de la confirmation de mon hypothèse sur Gunther, Gernot et Giselher, mais du fait si précieux et si rare qu'on puisse voir ainsi que la légende germanique a vraiment conservé des noms historiques qu'elle connaissait elle seule (quoique ce) qui [] n'appartient à aucune historiographie.

Quindi 3958/4, p. 27v :

Quelle singulière méthodologie ! Un événement historique n'aurait pas pu se refléter à l'origine, avec toutes ses péripéties, dans le récit épique ? Et pourquoi pas ? N'est-ce pas la supposition la plus simple ? Sans doute, avant même que le récit épique naisse, cent forces [[psychologiques]] sont en jeu pour empêcher que [[le poète]] l'imagination populaire prenne une connaissance des faits vraiment conforme aux faits. Mais que la suite des épisodes capitaux soit à l'origine [] .

3958/2 p. 4 :

La conception qui est celle de la critique courante, et où tout [[se rapporterait effectivement]] reposerait sur le royaume de Worms, aboutit, si l'on veut bien y prendre garde, [à] des connexions historiques deux fois plus hardies que les nôtres sous prétexte de rester fidèles aux textes. Quel extraordinaire trésor pour l'histoire n'aurions-nous pas alors dans la Nibelungenlied ?

Toute la vie du petit royaume burgonde de 435, autrement à peine certifié dans son existence par deux mentions de chroniques, serait là sous nos yeux, et avec une profusion de détails incomparable! Un trou de l'histoire serait remplacé par une abondante source, voilà qui éveille quelque défiance, et qui amène au moins à se dire ceci: ou bien toute cette copieuse légende est un produit d'invention, ce qui est improbable, ou bien si elle court sur [[un]] fond historique toutes les chances sont pour qu'elle coure sur le fond historique absolument connu et recueilli par des chroniqueurs parallèlement à ce qu'elle offre elle-même.

Ainsi le regard est dirigé vers le seul royaume de Bourgondie qui offre un corpus pour l'historien, [] royaume de Lyon qui offre un corps pour l'histoire, mais aussitôt que nous admettons que le fond du récit n'est pas factice.

Altrettanto significativi alcuni titoli per il futuro lavoro (3958/4, 1): oltre a due cancellati si hanno due corretti:

Le 1^{er} royaume de Bourgogne et la légende [[des Nibelungen]] épique allemande. Contribution à l'histoire [[Nouvel essai sur les origines historiques]] de l'épopée des Nibelungen.

La légende de Sigfrid et l'histoire du 1^{er} royaume de Bourgogne. Nouvel essai [[d'explication]] interprétati[on] historique de la légende.

e (3958/7, 119 r)

Titre? Histoire et Légende. Étude sur l'origine des traditions germaniques connues sous le nom de Heldensage. [[Première partie: I. Le royaume dynastique [?] de Bourgogne et la légende des Nibelungen]]. I. La Dynastie de Gondebaud de Bourgogne et la légende des Nibelungen.

Ancora più significativo il senso attribuito al titolo in un altro frammento (3958/6, 1; associato a 3958/6, 1v^o della copertina iniziale = Avalle 1973 a § 2.4 = 1973 b III. Il passo è cancellato ma con l'indicazione (per l'opera a stampa) «À maintenir, mais pas comme début»:

[[Le titre de ce volume indique que nous supposons un lien historique entre les événements qui se sont déroulés de 443 à 534 dans 1^{er} royaume fondé en Savoie par les Burgondes, et connu sous le nom de 1^{er} Royaume de Burgondie. Tel est en effet notre idée et notre conviction.]]

Un altro titolo è in 3959/11, 14r-v (probabilmente della prima fase):

Etudes sur *la légende* héroïque allemande

I

La légende des Nibelungen

et

le 1^{er} Royaume de Burgondie

PAR

Titolo e sottotitolo spiegano il trapasso dai Nibelunghi a Tristano (e ad altre leggende): il rapporto 'Nibelunghi – storia burgunda' è stato riportato al tema più generale 'leggenda – base storica' e quindi Saussure – giusta una sua caratteristica di portare una 'trovata' alle sue conseguenze, specialmente nel passaggio da species a genus – ha portato l'operazione alle leggende germaniche come genus della species Nibelunghi: della sequenza biografica 'Nibelunghi → Leggende germaniche', è rimasto il riflesso nelle variazioni dei titoli, che sottendono problemi.

La possibilità di ritrovare la base storica nella leggenda è nella premessa che la storia resti inalterata, in alcuni tratti, nella leggenda; meglio: nella storia starebbe la sola possibilità di razionalità della trama della leggenda. Ciò mi pare esplicito in 3958/7, 35v.:

Si la poésie épique avait existé chez les vainqueurs ou chez les vaincus, au moment (du règne) de Napoléon I^{er}, croit-on sérieusement que les grands événements, guerriers ou romanesques, seraient foncière(me)nt méconnaissable(s) dans leur suite, presque exactement historique? (comme les mariages, ou les malheurs ou les triomphes du souverain).

C'(est)-à-d(ire) y aurait-il une vague donnée, [] ou bien le récit épiq(ue) essaierait-il de suivre pas à pas ce qu'on avait vu? Il essaierait *pas à pas*, et cela quand même cela ne donnerait pas la (moindre) *unité dramatique*.

Un des éléments de destruction semés d'avance pour l'histoire dans (le terrain particulier qu'est) la légende, c'est que les détails, avec le temps, s'arrangeront presque tout seuls en une unité dramatique à laquelle seront subordonnés beaucoup de choses, et sacrifiées beauc(ou)p d'autres mais que tel soit depuis le commencement, depuis le premier jet, l'arrangement épique des événements, c'est ce que je ne croirai jamais. Au début le récit épiq(ue) est une chronique rimée, simplement exaltatrice de certains épisodes, mais ne cherchant qu'à reproduire (naïve(me)nt) *des souvenirs*. C'est plus tard qu'elle prend forme d'œuvre littéraire dans le plus rudimentaire sens en []

Questo passo permette di capire meglio uno già pubblicato (3959/11; Avalle 1973a, § 2.11; 1973b frg.X), in sé oscuro e potenzialmente gravido di importanti anticipazioni per una teoria del racconto (e in questo senso è stato ciclato da Avalle, da cui riporto la trascrizione):

1. Dans une légende donnée, et sans autre moyen de contrôle, il est faux de croire qu'il soit *plus ou moins* possible de savoir quels sont les traits essentiels, quels sont les traits qui relient la légende présente et visible à la légende inconnue antérieure. Cela est une chose impossible.

2. Dans une légende donnée, et *avec des moyens de comparaison provenant* de versions différentes, il est encore à affirmer que nous ne pouvons nullement juger de la valeur comparative des éléments, des incidents communs, des *mots* placés dans tel ou tel contexte qui en change le sens.

Je n'ai aucune foi non-seulement dans le résultat concret qu'on prétend tirer de la comparaison de deux ou trois légendes, mais même dans le résultat de la comparaison des versions d'une seule légende, lorsqu'on est abandonné à la combinaison interne.

Dilemme.

Légende non en rapport avec fait historique, en ce cas efforts inutiles, méthode condamnable en elle-même, par impossibilité de savoir quel détail prévaut.

Ou bien en rapport avec un fait historique. Dans ce cas, — que nous ne posons point comme attendu, mais comme inattendu —, il y aurait en effet une possibilité, *non prévue*, de suivre la légende.

Il y aurait un crochet extérieur où pendre la légende.

DE LA COMPARAISON DES
LÉGENDES EN ELLES-MÊMES

Collegato al precedente risulta che qui si è ancora nella polemica contro coloro che negano la base storica (cfr. anche il frg. nella pagina successiva 3958/4, 65): la sola condizione per poter seguire le leggende, è il filo conduttore oggettivo della base storica che non esiste per le leggende in quanto leggende, né in sé, né comparate con altre leggende. Di qui il finale aggiunto: la base storica è l'aggancio esterno, cioè storico, dove 'sospendere', ancorare la leggenda per poterne dipanare le sequenze. Quindi il titolo in capitale dice il contrario di quanto può apparire ad una lettura superficiale e scontestuata, infatti non può essere interpretato in altro modo che in rapporto a quanto precede e pertanto non può assolutamente significare la fondazione di una comparazione delle leggende in sé stesse ma significa solo che la storia di base offre dei mezzi per questa comparazione e che Saussure si ripropone di ritornare sull'argomento per dimostrare l'inanità di questa comparazione senza quella base storica che è il filo di Arianna. È evidente che qui si è in un momento iniziale dell'operazione: qui si fonda il rapporto storia-leggenda, in vista di applicarvi un metodo adeguato di approccio; questa cronologia relativa è una verisimiglianza interna indipendentemente dalla probabile collocazione di 3959/11 nella fase iniziale, (l'appartenenza ad una fase iniziale si desume anche dal contenuto e dal dettato meno esplicito e, a quanto appare, meno maturato rispetto a 3958/7, 35v, citato in precedenza).

La meccanica di evoluzione dalla storia alla leggenda (e poi da leggenda a leggenda) cioè l'evoluzione del racconto, è vista nella meccanica di trasmissione della storia, del raccontarla. Riporto alcuni frammenti che danno l'idea del pensiero di Saussure in proposito, di alcune potenzialità e di un aggancio con le forme linguistiche (3959/11):

C'est une des particularités [?]

Les historiens arabes disent: Ceci a été vu par un tel, qui l'a dit à un tel [?] de sorte que l'histoire arabe, quand on la vérifie par des témoignages certains, se trouve exacte (au moyen de la chronique).

Il n'est pas propre aux chroniques humaines d'être tout le temps dans un domaine moitié imaginaire, cela est [.

Questo modulo porta a trasformazioni per perdita, ad aggiunte compensative, a ristrutturazioni, a ristrutturazioni per fraintendimenti. 3959/11; su carta intestata «Hotel du Faucon / Fribourg / Suisse. Fribourg, le ... 190...».

Vi è una prima stesura cancellata; nella seconda molti ripensamenti, correzioni e inserzioni più che d'usuale (ma non eccezionali); notare la sottolineatura per il fattore trasformatore ('oubli').

I^a redazione cancellata.

Le manque de mémoire [[]] de la part des détenteurs attirés de la légende est un élément (psychol(o)g(i)q(ue)) négatif, qui, en telle matière est forcé [[]] de produire un résultat (considérabl(ement)) positif: l'invention de *quelque* [[]] chose pour remplacer qui ne revient pas à la mémoire au moment voulu.

Il n'y a pas une grand-maman racontant une histoire à ses petits-enfants, qui, lorsque []

II^a redazione [a]

Manque de mémoire. L'invention [b] de *quelque* chose pour remplacer (une autre chose [[c]]) ne revient pas suffisamment à la mémoire (du conteur) au moment voulu, est [[d]] pour le conteur une petite humiliation passagère [[]] qu'il essaie de dissimuler (à son public), pour la destinée générale de la légende un des plus énormes (et des plus réguliers) facteurs de transformation [[]]

On peut dire que l'*oubli agit ici comme un facteur* [[e]] positif parce qu'il faut à tout prix réparer l'oubli et (il faut) ajouter que nous assistons exactement au même phénomène dans le domaine infiniment plus [[]] délicat des formes linguistiques.

- a Stesura tormentata spec. nelle prime tre linee;
- b [[consciente]]: aggiunto e cancellato;
- c [[ce qui]] seguito da due aggiunte a loro volta cancellate;
[[un des (?) points qui]]
[[un nom?]];
- d [[un des facteurs les plus]];
- e [[psychologique]].

La meccanica è ripresa in un altro passo (3959/3, 2 v)¹⁷:

– A chaque instant, par défaut de mémoire (des prédécess(eurs?)) ou autrement, le poète qui ramasse la légende ne recueille pour telle ou telle scène que les *accessoires*

¹⁷ Questo passo è evidentemente un ampliamento dei due precedenti ove la cancellatura del primo mostra l'inizio dell'idea che poi si amplia e matura nel secondo scritto subito al seguito,

au sens le plus propre théâtral; quand les acteurs ont quitté la scène il reste tel et tel *objet*, une fleur sur le plancher, un [] qui reste d(an)s la mémoire, et qui dit plus ou moins ce qui s'est passé. Mais qui, n'étant que partiel, laisse marge à – []
 – Il ne faut surtout jamais se défier, sauf cas particulier, de l'intention de «(l'auteur)» (ou du narrateur) de suivre ce qui était dit avant lui, tant qu'il le peut, et c'est de ce côté qu'une tendance conservatrice profonde règne à travers t(ou)t (le monde de) la légende.

«(Mais) Imagination *sur lacune* (de mémoire) est le principal facteur de changem(en)t avec volonté de rester autrem(en)t d(an)s la tradition.

* On voit fleurir, exactement de même, toute un []

D(an)s le domaine linguistique []

Catégorie de formations ingénieuses provoquées par le «*défaut*» de mémoire. Il s'agit des domaines lexicographiques com(m)e ceux des noms de plantes, (noms de minéraux, nom de petites bêtes, n'étant qu'à moitié appris de la masse des sujets parlants): connus seulement [] et alors, sans que le nom cesse d'être transmis, il est soumis à une loi de transformation totalement différente de celui du mot ordinaire ... et qui aboutit à des séries d'étymologies populaires *compactes*

3b. In margine: implicazioni per comunicazione e tradizione orale.

Nei frammenti precedenti vi sono le premesse logiche perché – nella prospettiva di Saussure – l'essere mitico derivato da un essere storico sia simbolo-segno (cioè fornito di arbitrarietà); ciò è prodotto dal distacco progressivo, secondo la meccanica di trasformazione individuata nei frammenti citati (v. avanti a proposito del simbolo).

Vi è però anche altro che va rilevato; qui affiorano spunti che potrebbero essere letti a posteriori, come intuizioni di sviluppi che avrà la scienza futura.

Non è mia intenzione di trovare un precursore o di alimentare il culto di Saussure, né di fare il contrario; non mi sento neppure, in questo caso, di fare un bilancio biografico e teorico; e pertanto non mi sento neppure di riscontrare se Saussure prenda spunto da letture (penso, per esempio, a

e, quindi, con stacco, nel terzo che porta l'idea ulteriormente sviluppata: si pone qui un dato di cronologia relativa e un altro dato per l'antichità assoluta di 3959/11.

Sarebbe interessante sapere – per il *modus operandi* – se l'ultimo è uno sviluppo col precedente davanti agli occhi, o se è la ripetizione indipendente della stessa tematica ulteriormente maturata; la non cancellatura del secondo frammento di 3029/11 fa preferire questa seconda ipotesi. Se, come sembra è così, viene offerto un dato sul modo di operare di Saussure nella utilizzazione dei materiali precedenti nella progressione del lavoro nonché della assenza di revisione finale in vista di una stesura, il che accredita l'ipotesi che la morte, o il declino che l'ha preceduta, abbia interrotto il lavoro ancora aperto.

Max Müller) nel cui contesto le affermazioni sarebbero banalizzate. Ritengo però di dover sottoporre con qualche chiosa la potenziale tematica vista con occhi a posteriori.

1) Il tipo di trasmissione orale fa pensare a quello che sarà il Parrysmo (Parry, Bowra, Lord, Havelock, etc.). Se pure la formulazione di Saussure è angolata da una prospettiva funzionalizzata allo spiegare come si ritrovino dei tratti (invarianti nella varietà) e, in altri frammenti, come si arrivi all'essere mitico = simbolo, è anche vero che la meccanica di trasmissione con cambiamenti, fisiologici nell'oralità, è consonante con le concezioni recenti degli autori citati sopra.

2) L'«oubli» che agisce come un fattore positivo (e in ciò sarebbe comunque agli antipodi rispetto a Max Müller) mi pare una intuizione profonda oltre che per la trasformazione del racconto orale, per la teoria della comunicazione, e del cambio in quanto vi si fonda.

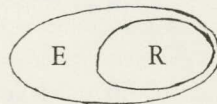
La teoria della comunicazione ha sostanzialmente, alla base, un modello costituito da emittente e ricevente (e ciò è ben presente nel *Cours*, anche nella reciprocità evidenziata dai disegni, già nelle fonti).

La moderna teoria della comunicazione, in quanto originata da problemi di trasmissione unidirezionale di un messaggio (telefonico, telegrafico, etc.) ha sviluppato un modello unidirezionale, per cui il messaggio che parte da un E(mittente) con contenuto informativo pieno (= 1) è decodificato dal R(icevente) con contenuto informativo = '1 - x', in cui x è una quantità di informazione perduta, e non più recuperabile (il tutto può essere assimilato al concetto fisico di entropia).

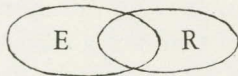
Non viene di norma considerato che R integra il messaggio con interpretazioni, alcune erronee; o meglio, che queste integrazioni erronee vengono computate come incremento di entropia, perché ciò che solo importa è il messaggio = il testo della fonte. In realtà, le interpretazioni o ristrutturazioni formano un nuovo testo, potenzialmente un nuovo messaggio. Cioè non si ha

$E \rightarrow R$

come



in cui R ha solo E meno qualcosa, bensì



in cui R ha una parte di E ma ha anche una parte propria, dovuta alla propria non passività: è il modello sottostante il discorso di Saussure, e su questo non ci sono dubbi.

3) L'individuazione del meccanismo della trasmissione come è data nel secondo frammento se riportato alle lingue potrebbe essere presa come l'incunabolo della teoria del cambio per la imperfetta trasmissione secondo classi di età. L'esplicitazione del terzo frammento toglie molto a questa possibile interpretazione, ma non toglie tutto. Saussure porta il suo modello su una sezione del paradigma (lessico), ma il modello potrebbe valere se ripreso direttamente nel rapporto comunicativo: la ricezione incompleta di messaggi e la loro integrazione morfologica, fonetica, sintattica può portare micromodificazioni all'interno del sistema.

3c. In margine: sul metodo storiografico.

A parte il tema 'leggende' che ha polarizzato l'attenzione, vi è il problema storiografico: quale storia? Saussure, giusta la sua forma mentis, non pare rifarsi a modelli storiografici espliciti, ma ha un'idea generica di storia, rispetto a cui individua dei mezzi euristici nell'escavo delle leggende; è sostanzialmente un raffinamento – tramite il 'proprio' metodo di escavo – del metodo di Schliemann (citato esplicitamente: v. sopra): sotto le leggende vi è storia; in termini attuali, storia avvenimentale. La sostanza di questo metodo è la proiezione di una storia senza tempo o con tempo proprio (mitico-legendario) in un tempo reale, di avvenimenti. Schliemann aveva solo un estremo, i poemi omerici; la partenza storica era un postulato basato sui poemi; sia detto *en passant*: come i poemi riflettono storia più strutturale che avvenimentale (cfr. ad nota 46), così Schliemann nelle sue identificazioni ha confuso strutture con avvenimenti.

Saussure conosce entrambi gli estremi: la storia (burgunda), i suoi esiti in leggenda. Il senso dell'operazione storica consiste nel trovare 'più storia', portata dalla leggenda ed ignorata dalle cronache; per questa preconsocenza, che è base di partenza e insieme riprova (in termini analoghi alla riprova costituita dal latino classico per la ricostruzione del latino volgare), ne può risultare, come indotto, un modello euristico generale per la leggenda in rapporto alla storia, quindi per la leggenda in sé; storiograficamente resta però il modello Schliemann, meglio distinto tra avvenimenti e strutture: il metodo di Saussure consiste precisamente nel ritrovare gli avvenimenti – per Saussure la storia è avvenimenti – sotto le permanenze che sono sostan-

zialmente strutturali, cioè sono non le cose (avvenimenti) ma piuttosto il 'senso' delle cose; quello che le accomuna e che permette l'operazione dando garanzia di oggettività, è la permanenza delle trame, intese come schemi di rapporti spazio-temporali. Se si toglie la sezione di storia cognita per altra via (cronache), il modello consiste nella proiezione nella storia avvenimentale di un quadro desunto dalla leggenda, con il principio euristico di attribuzione di massima significatività di quello che non quadra con la logica del racconto; il non quadrare può essere effetto dell'essere stato importato da altre leggende o dell'essere il residuo di una realtà storica obliterata, e pertanto significativa per restituirlo come storia e come funzione avvenimentale. Da un punto di vista teorico corrisponde al principio di fondare la ricostruzione remota sull'anomalo, sia che risulti tale per comparazione, sia che lo risulti per costituzione interna.

Come modulo storiografico – integrato di altri dati di storia come l'archeologia o la linguistica come etimologia e *Wörter und Sachen* – è tuttora praticato da chi parte dalle leggende, come è il caso di E. Peruzzi per la remota preistoria laziale (v. *Origini di Roma I-II*, Firenze 1970, 1973; *Problemi culturali del Lazio primitivo*, Firenze 1978; *Mycenaeans in Early Latium*, Roma 1980). È interessante notare come lo stesso rapporto attribuito a storia di base rispetto alla leggenda, malgrado diversità di epoca e strumenti, importi lo stesso modello di proiezione e lo stesso rapporto tra storia avvenimentale e storia strutturale.

Un ultimo punto. Come mi fa notare M. Meli (v. note), è possibile che il rapporto storia-leggenda sia, nel mondo germanico, diverso rispetto ad altre tradizioni; Saussure non ha nessuna indicazione al proposito, come, mi pare, non ce l'ha chi opera con miti o leggende in funzione di per se stesse o in funzione storica. Mi sembra che in entrambi i casi la qualificazione dei rapporti 'storia-leggenda' – specificando 'quale storia' – sarebbe non inutile (cfr. anche § 5, alla fine).

4. Trasmissione della leggenda e variazione dell'essere mitico: l'affiorare delle tematiche unità/identità, simbolo/segno.

Si è visto sopra che le esigenze dell'escavo della leggenda per la storia si basano, nel variare della leggenda, sulla permanenza di certi tratti. Ciò comporta la necessità di individuare questi tratti, con la motivazione del perché dell'individualità. Questa esigenza si manifesta in un frammento

(3599/II = Avalue 1973a § 2.8 = Avalue 1973b nr. VII) che, per appartenenza all'inserto 3959/II e, più, per stile e contenuto (livello di elaborazione) mostra di essere di una prima, forse primissima, fase (trascrizione Avalue):

Entre un état de langue et celui qui lui succédera à trois ou quatre cents ans de distance, il y a à côté d'éléments incalculables en leurs modifications, une chose fixe du moins qui est la forme matérielle des signes VOCAUX, n'admettant transformation que suivant un schème fixe à travers les siècles (*phonétique*).

Entre un état de légende et celui qui prend sa place à trois ou quatre cents ans de distance, il n'y a au contraire *aucun* élément fixe, ou destiné à être fixe.

Ni les actes d'une personne:

Ni son

Ni

Les choses les plus tenaces — mais ce n'est qu'une remarque d'expérience, non une chose exigeant en principe le respect comme la continuité phonétique dans la langue —, sont

1. Le titre de *roi* par opposition à vice-roi, gouverneur, comte, etc. Ceci est très rarement changé dans l'ensemble de la légende, et peut-être *jamais* quelqu'un n'est présenté comme souverain sans que cela corresponde à une souveraineté réelle, ou réciproquement jamais quelqu'un n'est rabaissé au rang de grâce margrève, ou même herzoge, fürste s'il a eu le titre de roi dans l'histoire.

2. Le caractère des individus est peut-être le second point relativement invariable à travers le temps. — Mais encore ceci peut-il être discuté. — On peut ou on doit distinguer du caractère: l'attitude, plus ou moins sympathique, qui dépend de la combinaison des circonstances. — Il reste, en effet, que le fond d'une nature est

[] TSVP

[*verso*]

L'*humeur* du moins, est assez bien conservée régulièrement.

Et encore:

de sorte que rien de fixe dans la légende

Questo frammento espone una constatazione che suggerisce un metodo, ma di metodo non si parla ancora. Di metodo si parla, in connessione col problema dell'identità (= continuità di elementi col variare di altri) in un altro frammento (3959/II = Avalue 1973a § 2.10 = Avalue 1973b nr. IX):

L'exercice qui consiste à rechercher une « identité » entre un personnage de la légende et un personnage de l'histoire ne saurait avoir, d'avance, qu'une portée très limitée. C'est une chose qui demanderait en tout cas une méthodologie spéciale, rien que pour savoir en quoi consistera l'identité, à quel signe nous devons la reconnaître et la proclamer. Le nom à lui seul ne signifie rien, c'est certain. Sont-ce donc les actes du

personnage, ou son caractère, ou son entourage, ou [un espace blanc dans le texte], ou quoi encore qui constituent le critère de l'identité? C'est un peu tout cela et rien de tout cela parce que tout peut avoir été à la fois transformé et transporté de A à B. Plus on étudiera la chose, plus on verra que la question n'est même pas de savoir où réside, plutôt qu'ailleurs, l'identité, mais s'il y a un sens quelconque à en parler.

(A questa trascrizione di Avalle sono da aggiungere alcune linee, di cui lo stesso Avalle segnala l'omissione):

Et qu'on ne croie pas que cela soit une chose spéciale de la légende prenons une chose qui n'a pas, à première apparence un rapport spécial avec les []. Au premier abord rien de plus simple que de fixer l'identité d'un caractère alphabétique comme [].

La conseguenza sono principi espliciti di metodo del tipo seguente (3959/10 f. 17)¹⁸:

«Après négation absolue d'un trait quelconque qui doit subsister plus que les autres ;
y compris le nom»

Généralités

« ? » Offrent le maximum de ténacité:

1. Le «souvenir» des déplacements. Quelquefois un déplacement de cent lieues est naturelle(m)ent réduit à 2 [= deux] pas
2. Le titre royal par opposition à un autre titre quelconque. Les descentes sont possibles. Presque impossible d(an)s la tradition une montée.

¹⁸ Il brano dato qui in testo precede nel grande foglio un frammento su Tristano, che è qui riportato quale esempio di contestuazione per esplicitare il senso di quanto precede, in quanto identifica un criterio nel déplacement corroborato dal criterio supplementare dei tratti o episodi del racconto non giustificati dalla logica compositiva:

«... Lorsqu'on voit les histoires qui ont soi-disant un sens profond, dramatique, moral, se dévider co(m)me *Trista(n)* pendant d'interminables chapitres initials dans des péripéties aussi monotones qu'inutiles, et «?» on n'aperçoit pas de sens, «d'» à propos, pour la fable centrale qui est l'invention «superpesée», quelquefois «splendide», toujours postérieure, et que ce sont ces chapitres ennuyeux qui contiennent la substance vraie de t(ou)te l'hist(oire). Pourquoi seraient-ils là autrement? «On peut faire main basse sur n'importe quelle introduction de poème épique qui ne paraît pas en accord avec la suite avec la certitude que c'est là un fond ancien du fait qu'il est poétiquement absurde.» A quoi sert pour «peindre» Tristan et son amour fatal qu'il naisse [] qu'il ait une aventure avec des pirates, qu'il [] que son père adoptif passe [] ans à sa recherche, qu'il venge son père sur Morgan. Ce sont là des choses tellement inutiles (et peu intéress(an)t(e)s) qu'elles portent nécessairement la marque d'être les vraies choses «racontées d'abord» sur Tristan, parce qu'il faudrait plaindre le poète qui les aurait inventées pour orner ou préparer son récit. Il les avait reçues et n'osait pas les taire, quitte à prendre sa revanche sur le point qui lui plaisait, et où il fausse «au contrai(re)» la légende à un «endroit» déterminé pour un propos déterminé.

La base de tous les récits merveilleux, du moins reposant sur la légende «reprise» de Thésée est une suite d'épisodes ne portant ni moralité ni [] ni même d'autre cohésion que celui de la suite chronologique du conte.»

3. Le caractère des individus, au sens de «leur composition» morale
 4. Un être extra-humain com(m)e dragon ne devient pas un être com(m)e t(ou)t le monde)

Ténacité moyenne :

Le nom des individus

La différence du père et du fils.

Avec qui chacun s'est battu. L'erreur est ici presque nulle tout le temps.

(3958/7 34v/35r)

(Peut-être à diviser en *faits don(n)és com(m)e des objecti(ons) et faits c(on)sidérés com(m)e argu(me)nts solides*)

Methodica

1. Pas de motif pour limiter systématiquement l'investigation à la coïncidence des traits *généraux* de la légende avec un épisode historique, «ou à dire que si l'ensemble est en désaccord cela suffit»

Car : a) Si la base est historiq(ue), aucune raison psychologi(ue), ou autre pour que la tradition ne s'attache pas à un *détail*, même abs(olument) insignifiant en soi.

b) On peut dire que précisément la donnée d'ensemble est sujette à se modifier par le simple travail d'où sort la véritable épopée et qui introduit un sens et une unité d(an)s les évé(neme)nt(s).

c) Deux données générales peuvent bien + [= plus] facile(me)nt se ressembler par hasard qu'une anecdote ou un [

2. Nécessité de tenir compte de t(ou)tes les coïncidences, ce qui ne signifie *pas qu'on en considère plus d'une ou deux* comme sérieuses. Car [

3. Importance subordonnée des noms propres. [

Développement de 3 :

a) Cas de transport du nom du père «ou g(tran)d-père) ou fils, ou de réduction de 2 person(n)ages à un, ou de réduction partielle de [

b) Cas de redoublement d'un person(n)age

c) Cas de défiguration et d'étymologie

d) Usage germanique des composés

Ici note sur les éléments constitutifs d'un être légendaire. Le nom n'a ni + [= plus] ni - [= moins] d'importance que t(ou)t autre côté. *Il n'est pas com(m)e chez un individu vivant* une étiquette sur la personne, mais au même rang que les autres choses, et à ce p(oin)t de vue *plus* important ; seulement ce qui compense, c'est que tandis que les autres caractères de l'individu sont inséparables de lui, «et restent la base ferme de son identité» «même s'il change de nom», tout trait de l'être légendaire peut se dissiper au premier souffle avec *autant* de facilité que le nom, et par là [

De même que t(ou)te la linguistiq(ue) souffre de l'idée que le mot est un être et non une association de deux ou 3 [= trois] choses par notre esprit, de même les uns [] devraient depuis l(on)gtemps être [] com(m)e associations sujettes à dissociation perpétuelle.

Questi due frammenti, soprattutto il secondo, sono più interessanti, in particolare per il nome proprio e il passaggio dal metodo alla teoria. Per

quanto concerne il nome proprio nel rapporto 'storia-leggenda', rinvio al frammento che segue (3959/11, 22 r: secondo la mia numerazione provvisoria):

On pourra dire que nous faisons de la légende des Nibelunge un roman à clef, où il suffit de remplacer un nom par un autre pour avoir le sens des actions accomplies par chacun. J'espère indiquer suffisamment les nuances [[pour que nécessaires]] qui rénovaient un tel système ridicule d(an)s le détail, pour qu'on ne m'accuse pas au-delà de ce que j'entends prendre à ma charge en effet. Mais sur l'ensemble, je l'avoue, franchement, c'est bien ainsi que s'offre pour moi le poème des Nibelunge, et cela sans qu'il soit même exact de dire qu'il faut changer les noms dans tous les cas.

È nel contesto di questa prospettiva che si situa il frammento 3958/4, 65 v (= Avalle 1973a § 2.9 = 1973b nr. VIII):

Tableau des équivalences nominales

Il serait plus juste de l'appeler tableau des *limitations d'équivalences nominales*, car on doit s'attendre

Ou il serait encore plus juste de faire remarquer que l'idée de prendre en général les *noms propres*, plutôt par exemple que les *rôles* des personnages, ou bien tel ou tel caractère, est absolument arbitraire dans la critique de la légende. C'est une [un espace blanc dans le texte] qui dépend de notre incapacité de sortir où que ce soit du *mot* ou *nom* pour nous *exprimer*; mais la transmission légendifère [?] accorde au *nom* juste autant de fixité ou d'absence de fixité et juste autant d'importance ou d'insignifiance qu'à n'importe quelle autre composante d'un personnage.

C'est ainsi que

[Gudrun et Kriemhild]

Nul ne conteste, et il y a là un défaut évident de la méthode, en ce que nul même n'épilogue, comme si cela ne contenait pas

Combien faux de croire simplement pratiquement que c'est bon, et de ne pas voir que *donc* dans ce cas, *fût-ce le seul*, on a basé l'identité sur des choses entièrement indépendantes du NOM.

Même le sexe peut changer pour figures accessoires.

— Et ces choses à leur tour, on n'a pas le droit de compter dessus.

Et puis, ensuite, après tout cela, — on verrait peut-être que *tout de même une importance à séparer Gudrun et Kriemhild*.

C'est ici que la méthode se revenge.

Nel frammento (qui nella trascrizione di Avalle), *équivalences* è sostituito tre volte a *identités*; questo frammento è preceduto immediatamente da annotazioni su nomi che lo contestuano:

«Légende» [[Noms légendaires]]
Svanhilde

«Histoire»

[[Noms historiques

- | | |
|---|---|
| } | 1. (?) Guntiencha |
| | 2. Svavegotta |
| | 3. Theudechilde,]] |
| | 1. Svavegotta, sœur de Sigéric,
seconde femme de Thierry |
| | 2. Theudechide, fille de
Svavegotta et Thierry |
| | 3. (?) Gu [] |

Ce tableau devra être en 4 [= quatre] colonnes

a. *Légende/Histoire.* b. *Hist(oire)/Légende*

Et divisé par exemple en :

Princesses burgondes

Hommes de X etc...

Il cambiamento dei nomi¹⁹ è stato catalogato da Saussure in una graduatoria (3959/II, 31 r) :

Six genres de transmission normale ou anormale des noms «de personne» (et *Germaniq(ue)*)

1. Régulière «et plein(e)» équivalence. *Dietrich.*

2. On garde le 1^{er} membre. Causes.

3. On garde le 2^d membre. Cause + [= plus] suspecte
Cepend(an)t «Kosenam(en)»

4. On prend un nom ressemblant plus ou moins – (le com(m)encement du mot étant le + [= plus] observé)

«Le gouverneur de l'enfant royal» *Bert-ber* dans *Roi Rother* «cause de mémoire» clairement même histoire: *Berthung* (ou même *Bethung*)

5. Déformation pour étymologie: *Milchzan* pour *Ilsan*.

6. Déformation pure: *Ornît* = *Otnît*

7. Quand il n'y a plus aucune relation [de] ressemblance, souvent on voit [] persister la 1^e lettre du nom, ce qui s'explique fort bien par les vers *allittérants*. – Il ne faut pas dédaigner coïncidence sur 1^e lettre seule à l'occasion.

– Il faut ajouter enfin com(m)e cert(ai)nes familles se plaisaient à allitérer d(an)s leurs noms *Gund- Gisel-*, cela a rendre d'autant plus flottants les noms. (Très important) TSVP²⁰

¹⁹ Noto en passant che, nella prospettiva di un Saussure visto come precursore, questo modo di concepire il nome proprio in rapporto ai contenuti – che altrove Saussure chiama 'funzioni', che non sono quelle di Propp ma i 'valori' (carattere, blasone etc.) dei personaggi sotto il nome che può variare – pone delle prospettive interessanti per certa narratologia e certa mitologia comparata (v. anche § 6).

²⁰ M. P. Marchese, *Nota sul sistema onomastico germanico*, in «Quaderni Patavini di Linguistica» I, 1979, pp. 1-8.

Il frammento 3958/7, 34 v/35 r è importante e rivelatore, nelle leggende, della connessione e sequenza 'metodo → oggetti risultanti → teoria'.

La continuità nella diversità è riconosciuta grazie ad un'analisi componenziale di unità scomponibili, quindi composte. Queste unità sono di vario livello, dalla leggenda come complesso corrispondente ad una base storica, ai personaggi della leggenda corrispondenti a dei personaggi storici. Saussure non è interessato a rivendicare che una leggenda è composta, perchè ciò è scontato nell'articolazione delle leggende in personaggi e azioni, così come è articolata la storia di base, mentre appunta il componenzialismo sull'unità minima, cioè sull'essere mitico.

Ciò non vale solo nella variazione da storia a leggenda, ma da leggenda a leggenda, specialmente per quanto concerne gli 'innesti' in cui, anzi, nel tratto componente comune, consiste l'innesto stesso. Paradigmatico a proposito è il seguente frammento (3959/8, 63 r) che si riferisce, alla lunga, a Tristano, ma che ha un valore autonomo. Lo riporto nella disposizione originale, altamente significativa:

	<i>Thésée</i>	<i>Hippolyte</i>	<i>Céphale</i>	<i>Paris</i>
Chasseur	—	Chasseur	Chasseur	—
Fem(m)e guériss.	—	—	Procris	Oenone
Chasseresse	—	(Phèdre)	Procris	—
Amour fatal		Phèdre	Procris	Oenone
par issue	—	Hippolyte	—	Paris
Jalousie		—	Procris	Oenone
Amour tendre				
malgré jalousie		(Phèdre)	Procris	Oenone
Amour incest		Phèdre à Hipp.	—	Hélène-Corythus
Beau Fils aimé de		Thésée		Paris
sa belle-mère				
Exil		Hippolyte	Céphale	
			(exilé)	

Ritornando al frammento da cui abbiamo tratto spunto (3958/7, 35 r), si parla alla fine, quasi en passant della parola come 'associazione di due o tre cose nel nostro spirito'.

Se il *mot*, come pare dai frammenti che si daranno, è il segno, le 'due o tre cose' del *mot* come composto dovrebbero essere significante-significato (due) più il referente (? terza cosa); ma questa specificazione non interessa qui, in quanto è data esplicitamente in un passo ('Unde exoriar'), riportato sotto. Quello che qui importa è la centralità del concetto di UNITÀ.

'Unità' è il legame che nel passo citato collega a quanto precede la frase finale sulla parola composta, altrimenti inspiegabile. Unità/identità è un punto fisso nella speculazione saussuriana, come è ben noto agli esegeti (v. per es. De Mauro, Prieto), come viene confermato dai materiali di queste leggende: nel successivo frammento (già edito, 3959/4, p. 1 = A valle 1973a § 2.2 = A valle 1973b nr. I: di qui la trascrizione) il tema IDENTITÀ, di cui è altra faccia il componenzialismo, si affaccia associato ad altri temi centrali: simbolo, semiologia, esistenza dell'identità (non ancora esistenza tout court come nel frammento su Wolf/Hugdietrich che riporteremo avanti):

- La légende se compose d'une série de symboles dans un sens à préciser.
- Ces symboles, sans qu'ils s'en doutent, sont soumis aux mêmes vicissitudes et aux mêmes lois que toutes les autres séries de symboles, par exemple les symboles qui sont les mots de la langue.
- Ils font tous partie de la *sémiologie*.
- Il n'y a aucune méthode à supposer que le symbole doit rester fixe, ni qu'il doive varier indéfiniment, il doit probablement varier dans de certaines limites.
- L'identité d'un symbole ne peut jamais être fixée depuis l'instant où il est symbole, c'est-à-dire versé dans la masse sociale qui en fixe à chaque instant la valeur.

Ainsi la rune Y est un «symbole».

Son IDENTITÉ – semble une chose tellement tangible, et presque ridicule pour mieux l'assurer – consiste en ceci: qu'elle a la forme Y; qu'elle se lit Z; qu'elle est la lettre numérotée huitième de l'alphabet; qu'elle est appelée mystiquement zann, enfin quelquefois qu'elle est citée comme première du mot.

Au bout de quelque temps: ...elle est la dixième de l'alphabet... mais ici déjà ELLE commence à supposer une unité: que

Où est maintenant l'identité? On répond en général par un sourire, comme si c'était une chose en effet curieuse de remarquer la portée philosophique de la chose, qui ne va à rien moins que de dire que *tout symbole*, une fois lancé dans la circulation – or aucun symbole n'existe que *parce qu'il est* lancé dans la circulation – est à l'instant même dans l'incapacité absolue de dire en quoi consistera son identité à l'instant suivant.

Non-seulement nous nous apercevons qu'il aurait fallu trouver [?] l'identité.

Où est *réellement* l'identité? Je pourrais fort bien dire que ce qui est c'est [verso de la couverture] chose bien plus incalculable qu'il aurait été vain si nous l'avions [*sic*] essayé de vouloir la fonder [p. 1] sur quelque chose [?] – mais du même coup [verso de la couverture] sur quoi que ce soit – même sur une combinaison [...] de caractères

–

[verso de la couverture] C'est dans cet esprit général que nous abordons une question de légende quelconque, parce que chacun des personnages est un symbole dont on peut varier, – exactement comme pour la rune – a. le nom, b. la position vis-à-vis des autres, c. le caractère, d. la fonction, les actes. Si un *nom* est transposé, il peut

s'ensuire qu'un partie des actes sont transposés, et réciproquement, ou que le drame tout entier change par un accident de ce genre.

Donc en principe, on devrait purement renoncer à suivre, vu que la somme des modifications n'est pas calculable. En fait, nous voyons qu'on peut relativement espérer suivre, même à de grands intervalles de temps et de distance.

Stessa tematica (ma senza usare termini di unità e identità) della dissoluzione dell'unità in subunità, angolata dal problema – per Saussure aporia – della continuità del discontinuo nella sequenzialità temporale, si ha in un altro frammento (3959/10, p. 18 = Avalle 1973a § 2.3 = 1973b m. II):

Généralités

Ce qui fait la noblesse de la légende comme de la langue, c'est que condamnées l'une et l'autre à ne se servir que d'éléments apportés devant elles et d'un sens quelconque, elles les réunissent et en tirent continuellement un sens nouveau. Une loi grave précise, qu'on ferait bien de méditer avant de conclure à la fausseté de cette conception de la légende: nous ne voyons nulle part fleurir une chose qui ne soit la combinaison d'éléments inertes, et nous ne voyons nulle part que la matière soit autre chose que l'aliment *continuel* que la pensée digère, ordonne, commande, mais sans pouvoir s'en passer.

Imaginer qu'une légende commence par un sens a eu depuis sa première origine le *sens* qu'elle a, ou plutôt imaginer qu'elle n'a pas pu avoir un sens absolument quelconque, est une opération qui me dépasse. Elle semble réellement supposer qu'il ne s'est jamais transmis d'éléments matériels sur cette légende à travers les siècles; car étant donné cinq ou six éléments matériels, le sens changera dans l'espace de quelques minutes si je les donne à combiner à cinq ou six personnes travaillant séparément.

Fin qui arriva la trascrizione di Avalle, ma nel foglio vi è una appendice separata da una linea che esemplifica e contestua queste 'Generalités':

Un épisode comme d'avoir à lutter contre Androgée avant la lutte contre Minotaure ne nous frappe pas, nous paraît facilement une de ces choses accessoires qui devaient être négligées surtout dans une conception naïve. Indiquerait une vue complètement fautive de la légende du Moyen-Age. Celle-ci porte au contraire à *toute rencontre armée* un intérêt et une importance dont nous ne n(ou)s faisons aucune idée. S'il y a des livres entiers de récits de batailles dénuées pour l'action centrale de toute signification, c'est simple conservation de péripéties bataillardes qui avaient même rang que le reste, et ne pouvaient être supprimées. Ou plutôt c'est ordinairement après coup qu'un épisode a été détaché et consacré comme péripétie () centrale, de sorte que les autres restent maintenant là, dépourvues de sons, autour de lui.

Questa tematica non è esclusiva delle leggende, e si ritrova in un frammento 'teorico' (3952/4b, 4 r-5 r) passato, a quanto mi consta, inosservato, malgrado la sua importanza teorica e biografica:

Unde exoriar? – C'est la question, peu prétentieuse, et même terriblement positive et modeste que l'on peut se poser avant d'essayer par aucun point d'aborder la substance

glissante de la langue. Si ce que je veux en dire est vrai, il n'y a pas un seul point qui soit l'évident point de départ.

– [Item] En tout domaine, avant qu'il puisse être question d'un phénomène, il faut savoir sur quels objets, ou entre quels objets, se produit ce phénomène. Comme la langue est le théâtre d'éclatants phénomènes, ce sont ceux-ci qui ont semblé suffisants à étudier, et on ne s'est que très peu demandé quels étaient les termes, ou même la nature des termes qui donnent lieu au phénomène. L'ardeur avec laquelle on s'attache au mouvement *a-b* n'a d'égale que l'absence de réflexion sur ce qu'est, préalablement, *a* ou *b*, et même sur la possibilité immédiate de définir *a* ou *b*, et ce phénomène semble clair. Mais, préalablement, où existe [], quelle espèce de corps, quelle espèce d'entité dans l'ensemble des choses de ce globe cela représente-t-il? On se tromperait, de l'aveu de t(ou)t le monde, en supposant [4 v] que c'est 1 [= une] suite de lettres. Est-ce donc une suite de sons? Pas davantage, car []. Est-ce donc []? Nous commençons à entrer dans la réalité, mais que la [] termination à droite et à g(auche) []. (En outre faux de dire : ce mot ; il faut dire : habitude des sujets parlants de faire correspon(d)re cette suite de sons à une idée déterminée). Eh bien n'est-il pas admirable que l'unité *cantare* semble être quelque chose de tout aussi défini que la colonne Trajane et n'appellant aucune espèce d'explication (préalable) sur son genre de réalité, sur sa valeur d'unité! L'unité! il ne doit même pas y songer, puisqu'il n'y aura jamais un mot qui réalise son unité ou son «existence» autrement que par la combinaison de faits buccaux avec une opération mentale, d'un [ou : donc] ordre entièr(ement) défini. C'est maintenant que l'on commence à entrevoir que *a* et *b* sont plus difficiles à saisir que le phénomène *a-b*.

– On pourrait croire que, du moment que ...

on pourrait faire une fois pour toutes l'opération algébrique de considérer les mots comme des unités existant dans une sphère algébrique (étant bien entendu que l'on a reconnu que chaque mot ...

mais que cette situation étant égale pour tous on peut faire abstraction de cette opération phonatorio-mentale et [] /5r – Toutes les choses dont nous admettons l'existence reposent sur une substance, matérielle ou immatérielle, mais SIMPLE. Il n'y a que la langue (plus généralement le SIGNE) qui se trouve dans (la) position singulière de reposer sur une combinaison, à moins que l'on ne renonce à dire qu'il existe.

Ex. un drapeau rouge et bleu hissé pour indiquer telle chose. Je peux tant que je veux nier que cela «existe» (en tant que) signe, et ce sera (une pensée) un morceau de drap rouge et bleu. Mais si je commence à parler de son existence comme il sera t(ou)t à fait impossible de ne pas le faire il y aura de milliers de []

C'est la position où on se trouve avant de s'en douter avec le mot, la langue. Libre de dire que la langue n'existe pas, c'est-à-dire qu'il n'y a que A, des articulations et B, des pensées, mais il ne faut pas alors parler par ex. du «mot» *cheval* ou [] en se figurant que *cheval* consiste dans l'articulation de š. Dès ce moment où l'on parle du mot *cheval*, on en est au même point que celui qui admet que

drapeau bleu + pensée corresp.

fait un tout

qui est «le signe»

Est-ce juste, est-ce philosophiq(uemen)t vrai de voir ici une unité? Je n'en sais rien,

—
Mais plutôt savons que oui, pourvu qu'au lieu de drapeau bleu sur la colline +

Il dettato di questo passo pare capitale per teoria e biografia saussuriana. Questo frammento dovrebbe essere collegato al 'libro' di teoria linguistica progettato da Saussure; se, come pare, è così, è posto esplicitamente il prius assoluto nel problema della base di partenza della costruzione teorica, e quindi questo frammento va posto nella fase iniziale del progetto, verosimilmente prima del 1900. Nello stesso quaderno segue una citazione di Kretschmer, della *Einleitung* del 1896, in un contesto di linguistica greca; la citazione è un post quem ma, dato il tipo di riferimento come ad opera recente, può essere un circa quem, per cui si può porre una data tra il 1896 e il 1900. La fissazione a questa data e il nessun accenno alle leggende mostra che la speculazione su identità-unità e composizione dell'unità come aporia per l'esistenza del segno in quanto unità composta precede le leggende e, come si sa anche da altre fonti, fa parte della teoria saussuriana sul segno da sempre²¹. La tematica 'unità-identità' è ben nota e focalizzata come difficoltà intrinseca (v. Engler 1960 sgg., 1974 passim), tuttavia qui si sottolineano aspetti altrove in ombra, quali il tema dell'esistenza in rapporto alla semplicità. Un esempio: nel *Lexique* di Engler *simple*, che è qui (e altrove) scritto in maiuscola — ovviamente in rispondenza dell'essere (nella concezione di Saussure) parametro capitale per la definizione dell'Unità e per il suo variare/non variare — non compare, mentre *composé* e *combinaison* vi sono registrati, ma vi sono trattati in tutt'altra direzione. Per questo conviene identificare nei nostri materiali, oltre all'ortodossia, la non-ortodossia, cioè quei lati che quadrano meno con i nuclei centrali della teoria e che esplicitano difficoltà centrali lasciate retoricamente come marginali (da Saussure stesso e/o dai confezionatori del *Cours* e/o esegeti).

²¹ Questo punto è sviluppato da Maria Pia Marchese nel commento all'edizione del frammento 'unde exoriar' nei termini in cui quel frammento apporta qualcosa di nuovo. Il 'nuovo' è nella ulteriore focalizzazione di 'composizione ~ semplicità' in rapporto all'essere/esistere, il che, come si vedrà, è ulteriormente puntualizzato dalle leggende; ma, e questo è specifico del frammento secondo la Marchese, anche dal fatto che viene posta esplicitamente la pietra angolare dell'edificio teorico, l'in nuce del 'libro' preventivato e mai scritto: l'identificazione dell'unità di base è, come oggetto della speculazione, la condicio sine qua non per la fondazione di una scienza, qui la linguistica; e l'unità di base della lingua (qui restrittivamente; poi anche per altre unità: v. il simbolo della leggenda) è difficile o impossibile da porre perchè nella lingua l'unità non è data (miraggio positivista che nelle altre scienze l'unità sia data e non costruita) e, correlatamente, perchè ha caratteristiche speciali, come identità, rispetto all'essere unità composta vs. semplice, al variare vs. non-variare, al permanere vs. non-permanere.

Riassumendo e rimettendo in ordine logico :

1) Saussure opera sulle leggende allo scopo di estrarre da esse il fondo storico.

2) Nella leggenda questa operazione concerne essenzialmente genesi e sviluppi, il tutto inteso come passaggio da storia a leggenda, da leggenda a leggenda ; la prospettiva è intrinsecamente diacronica.

3) Nel passaggio 'storia → leggenda¹ → leggendaⁿ' vi sono dei cambiamenti altrimenti vi sarebbe sempre e solo la storia iniziale. La leggenda sarebbe una sola leggenda che corrisponderebbe alla storia iniziale.

4) In considerazione di ciò (trasformazione nei passaggi cioè in diacronia) e in rapporto all'operazione si hanno i seguenti problemi :

a) trovare i tratti strutturali che permangono sotto i mutamenti ai vari livelli ;

b) la varietà a livello di leggenda, in quanto composita, è data per scontata, mentre la varietà a livello di figura mitica, che è una UNITÀ, per Saussure è varietà a diverso titolo rispetto alla leggenda ; e se è una unità composta, nella logica di Saussure, per cui l'unità è concepita solo come SIMPLE, è una unità speciale, tanto speciale che potrebbe o dovrebbe (oscillazioni su ciò) essere considerata non-unità, quindi :

c) o si accetta che esistano unità speciali composte o dette unità non esistono *come unità* : è evidente in questo punto la necessità di leggere oltre la terminologia e la lettera, oppure ove ci si attenga alla lettera come fatto sostanziale, se ne devono trarre conseguenze non sull'inesistenza del segno (Avalle), ma sul senso dell'inferenza dell'esistenza del segno rispetto alle premesse.

A questo punto si può riprendere il frammento principale addotto da Avalle sulla inesistenza del segno (3958/8, 21 r sgg. = Avalle 1972b = Avalle 1973a § 2.7 = Avalle 1973b, nr. VI ; trascrizione Avalle) :

– «Que Wolf-Hugdietrich soit le Théodéric fils de Clovis est incontesté et incontestable»... Symons.

Cette phrase a de quoi rendre rêveur, d'abord en dehors de tout fait, parce qu'on ne sait pas, à un point de vue méthodologique, ce qu'elle peut signifier dans le domaine des études mythiques. Il est vrai qu'en allant au fond des choses, on s'aperçoit dans ce domaine, comme dans le domaine parent de la linguistique, que toutes les incongruités de la pensée proviennent d'une insuffisante réflexion sur ce qu'est l'*identité* ou les caractères de l'identité, lorsqu'il s'agit d'un être inexistant, comme le *mot*, ou la *personne mythique*, ou une lettre de l'alphabet, qui ne sont que différentes formes du SIGNE, au sens philosophique*. Peut-être à mettre dans l'Avant-Propos. Une lettre de l'alphabet, par exemple une lettre de l'alphabet runique germanique, ne possède

par évidence, dès le commencement, aucune autre *identité* que celle qui résulte de l'association

- a. d'une certaine valeur phonétique
- b. d'une certaine forme graphique
- c. par le [Saussure n'a pas remplacé *par le et les* par : *du et des*] nom *ou les surnoms* qui peuvent lui être donnés
- d. par [Saussure n'a pas remplacé *par par* : *dē*] sa place (son numéro) dans l'alphabet.

* Mal aperçu il est vrai de la philosophie elle-même. [Le passage qui va des mots « Il est vrai qu'en allant... » jusqu'à cette note, a déjà été publié par R. Godel, 1957, p. 136.]

TSVP

Si deux ou trois de ces éléments changent, comme cela se produit à tout moment et d'autant plus rapidement que souvent un changement entraîne l'autre, on ne sait plus *littéralement et matériellement* ce qui est entendu au bout de très peu de temps, ou plutôt

L'individu graphique et de même en général l'individu sémiologique n'aura pas comme l'individu organique un moyen de prouver qu'il est resté le même parce qu'il repose depuis la base sur une association libre.

[p. 42] V. Recto

Comme on le voit, au fond l'incapacité à maintenir une identité certaine ne doit pas être mise sur le compte des effets du *Temps* – c'est là l'erreur remarquable de ceux qui s'occupent des signes – mais [à la hauteur de cette ligne se trouve un astérisque* renvoyant à une phrase ajoutée au bas de la page] est déposée d'avance dans la constitution même de l'être que l'on choye et observe comme un organisme, alors qu'il n'est que le fantôme obtenu par la combinaison *fuyante* de deux ou trois idées. Tout [...] est une affaire de *définition*. Loin de partir de cette unité qui n'existe à nul moment, on devrait se rendre compte qu'elle est la formule que nous donnons d'un état momentané d'assemblage, – les éléments seuls existant. Ainsi, Dietrich pris dans son essence vraie n'est pas un personnage historique ou anhistorique ; il est purement la combinaison de trois ou quatre traits qui peuvent se dissocier à tout moment, entraînant la dissolution de l'unité tout entière.

* Pas une création plus ou moins fragile : mais une création radicalement dénuée de principe d'unité ; c'est seule la durée relative de certains traits qui donnent illusion là-dessus, et c'est la leçon de tous les jours pour qui étudie, de voir que l'association – que nous chérissons parfois – n'est qu'une bulle de savon, n'est pas même une bulle de savon, laquelle possède du moins [p. 43, en bas] son unité physique et mathématique et non accidentelle et indigne de [...] d'une façon méthodique et non accidentelle [p. 43]

Si on faisait subir...

Note. Les personnalités créées par le romancier, le poète, ne peuvent être comparées pour une double raison ; – au fond deux fois la même. – Elles ne sont pas un objet lancé dans la circulation avec abandon de l'origine : la lecture de Don Quichotte [?] rectifie continuellement ce qui arriverait à Don Quichotte dès qu'on le laisserait courir sans recours à Cervantes ce qui revient à dire que ces créations ne passent ni par l'épreuve du *temps*, ni par l'épreuve de la socialisation, restent individuelles, hors d'état d'être assimilées à nos

Important : Ce n'est pas comme un *mot*. Il n'y a pas lieu de comparer.

Dit là [avec un signe de renvoi ← à un passage précédent] : *caractères*.

Il est certain que je ne devrais pas dire *caractères*, ce qui suppose de nommer [?] par concession un être existant à travers la légende par lui-même. Il n'y a que des éléments d'être.

[ajouté à la page précédente avec signe de renvoi à ce lieu]

– Surtout voir que le *nom* n'est qu'un de éléments a. b. c. d. placés exactement sur le même rang ; car c'est là sans doute ce qui voile le plus la vérité de ce que nous essayons d'affirmer ; On ne fera jamais admettre à certaines personnes que dans « Dietrich », le nom est indifférent ; qu'il n'a d'importance [?] que s'il ne s'y ajoute une somme déterminée de traits qui, venant à manquer, nous laisseraient devant le vide absolu ou dans l'incertitude sur trois ou quatre [...]. Ce sont les mêmes qui ne croiraient pas nécessaire de dire qu'ils font une même chose de Gudrun l'épouse navrée de Sigurd et Kriemhild s'appuyant ici juste à l'inverse sans en rendre expressément compte à leurs lecteurs ou à eux-mêmes sur les caractères *indépendants du nom*. Aussitôt qu'on voudrait réduire cette conduite contradictoire à une méthode, il faudrait bien en venir à voir, de proche en proche, quelle est la nature fondamentale des êtres sur lesquelles [sic] raisonne en général la mythographie. A reconnaître que le *nom* a juste autant ou juste aussi peu de valeur.

[P. 44]

Voir recto

Éléments d'un personnage mythographique allemand

a.

Principe de l'équi-indifférence des traits constitutifs d'une figure mythique.

d. Détails. Surtout les détails insignifiants

Le blason devient, à partir d'une certaine époque

Observation de fait

Il n'est *pas exact* de dire que la légende ait des types, contrairement à l'idée reçue.

Attila dans les Nibelungen et dans la légende norroise. S'imaginer que le caractère moral serait plus à l'abri que le reste des variations infligées par le Temps est une illusion.

Le mot « *type* » et la comparaison avec le théâtre sont nécessaires dans toute cette discussion, mais pour insister ensuite sur la nature de la création.

Pour la discussion générale :

A partir d'une certaine époque l'emblème, le blason fait partie de –

Essayer de changer entre trois individus :

a. *blason*. b. *caractère moral*. c. *nom*

Évidemment Défi de retrouver « *qui est qui* », et on touche du doigt ici toute la relativité des éléments qui forment une figure mythique, le caractère moral au même rang que la bête peinte sur l'écu, – car l'une [*sic*] et l'autre n'est que monnaie de la représentation

[P. 45]

– Suite

Dans le *temps*, illusion encore plus forte.

On dira toujours qu'un personnage « a changé » – et pratiquement on est obligé de s'exprimer ainsi – alors qu'il

En somme erreur est de croire que les gens répondent à un nom. On dira *non*, mais c'est vrai tout de même, parce qu'on se figure invinciblement qu'il y a des individus.

Exemple de la nullité

Version a. — Le roi X. a trois fils : Gunther, Gêrnôt, et Gîselher. Ces fils ont un cousin Hagen.

Version b. — Le roi X. a trois fils : Gunther, Gêrnôt et Hagen.

Sur quoi on voit écrire : Hagen a pris la place de Gîselher. Ou bien Gîselher est inconnu à

Il y a tout un monde dans cette simple façon (en pratique presque inévitable) de procéder.

Rien ne prouve par avant que le rôle de Hagen ne soit pas celui qu'a dans l'autre version Gunther [Gîselher?], ou même qu'il n'y ait un imbroglio tel qu'on ne pourrait pas dire d'une version à l'autre qui répond à un nom.

Au fait et au prendre : à comparer

Individu a.	{	qualité de frère de X.
		Nom : Hagen

Si la légende prend le casque de Dietrich Achille pour le mettre sur la tête de Sigfrid, la femme de Sigfrid pour la donner en mariage à Dietrich, le nom de Sigfrid pour le donner à Gunther, il n'y aura plus ni Dietrich ni Sigfrid. Or c'est ce qui arrive dans une mesure plus ou moins grande, *et dans une mesure qu'il n'est permis à personne.*

La question n'est pas de savoir s'il est probable que la légende le fasse. Elle est uniquement de constater que si elle le faisait, ou si elle le fait, nous sommes dans l'incapacité même pour un casque de dire qu'il « s'agit » de la même personne, mais plus généralement que cette personne est en partie constituée par son casque ».

L'iniziale identificazione storica (v. ad nota 13) di un personaggio della leggenda, variato²², dà l'occasione, per il sottostante problema di riconoscimento che porta al tema unità-identità e all'exkursus teorico a ciò correlato che porta a sua volta all'unità come fantasma quale conseguenza — qui più esasperata — delle premesse sintetizzate sopra : essere inesistente equivale ad

²² La varietà è implicata nella superposizione di Wolf- e Hug- ; la superposizione indica possibilità di sostituzione ed equivalenza (una analoga superposizione si ha in un frammento di 3959/11 : Wolfdietrich/ ou fils d'Hugdietrich) ; ciò si pone nell'ottica del variare di tratti dei personaggi della leggenda come è concepito da Saussure ed è un caso di componenzialismo applicato ai nomi propri che possono variare ; qui, più precisamente, è applicato ai composti — espressamente citati come tali da Saussure nelle 'Methodica' viste sopra — che si permettono, tramite un componenzialismo particolare, di segnalare la diversità e il collegamento, facendo variare un membro e tenendo fisso l'altro, il che Saussure aveva notato altrove (a proposito dei nomi Burgundi) e che corrisponde a una caratteristica dell'onomastica germanica per cui i nomi di tradizioni familiari o aventi comunque ragioni di collegamenti, fanno variare un membro tenendo fisso l'altro in funzione collegante : su ciò v. M. P. Marchese, *Note sul sistema onomastico germanico* in «Quaderni Patavini di Linguistica» I, 1979, pp. 1-8 (cit. qui a nota 20).

'essere inesistente come unità (SIMPLE)' in quanto il segno è composto: questa interpretazione già preparata da una rilettura di precedenti e indipendenti frammenti teorici, è accertata dal contesto immediato perchè è logica conseguenza dell'essere composto dell'unità 'personaggio' e la considerazione sull'essere composto parte dalla variazione onomastica *Wolf/Hug*.

Il tema della 'semplicità' come caratterizzante le unità di base delle istituzioni, ad eccezione del segno linguistico, è testimoniato da un altro frammento, sempre precedente alla speculazione nei Nibelunghi, che è una nota sulla naturalità (v. ad nota 35) che distingue le altre istituzioni dall'istituzione lingua (Godel N 10 = Engler 1263)

¹²⁶³ (1°) Les autres institutions (ÉTAT) demeurent *simples* dans leurs complications; au contraire il est fondamentalement impossible qu'une seule «entité de langage (signe [*biffé*])» soit *simple*, puisqu'il suppose la combinaison de deux choses *privées de rapport*, une idée et un «objet» symbol(ique) dépourvu de tout lien interne avec cette idée.

(1°) D'autre part, les *transitions* sont motivées par les *mêmes facteurs* qui s'affirment dans les [] [suite 404]

Riprendendo i frammenti²³ su 'unità – composizione – identità – segno' secondo la rilettura proposta si ha un quadro internamente collegato (il che non significa valido o coerente con altri aspetti) ma si ha pure una diversa gradualità – corrispondente a una sequenzialità logica e probabilmente cronologica – sia nell'assimilazione dell'unità mitica al simbolo segno, sia nelle conseguenze dell'essere entità composta:

1. 3958/7 34 v-35r 'Methodica': composizione dell'essere leggendario; comparazione con il 'mot' (unità segno), composto, onde la *dissociazione* (premessa alla dissoluzione)

2. a) 3958-4, 1: immissione esplicita nella semiologia dell'essere mitico tramite il concetto di simbolo. Accentuazione del problema dell'identità fino alla possibilità dell'identità, con dizione equivoca tra possibilità in re e possibilità di riconoscerla all'euresi. (V. anche il frg. 3959/10, 18).

2b) 3952/4b, 4r-5r 'Unde exoriar': unità di appartenenza; problema del segno quale unità: se il segno è composto, sarebbe la sola unità non semplice, a meno di non rinunciare a dire che esista come unità, cioè che sia l'unità di base.

²³ I frammenti riportati insieme con altri noti ripropongono il concetto di semiologia per unità linguistiche diverse dalla parola, in particolare per unità come il fonema/lettera. Cristina Vallini, anticipando un suo lavoro, mi ha fatto rilevare che per queste si presenta la questione dell'essere composte sia in rapporto all'«esistere» come unità, sia all'«essere unità 'semiologiche'».

3) 3958/8, 21 r sgg.: il fatto di essere composto porta ad affermare l'inesistenza del segno, non solamente nell'asse del tempo, ma nella semplice varietà di cui è affermata l'indipendenza dell'asse tempo (ma non viene detto in che termini) (il che non consente – come Engler e come io stesso in un primo momento – di imputare il fatto alla diacronia, in quanto ciò è qui attribuito esplicitamente anche al suo correlato, precedente logico della diacronia, il variare).

Non si ha dunque un 'quarto' Saussure, ma, com'era ovvio, lo 'stesso' Saussure che considera il segno linguistico composto di significante e significato (più, eventualmente, il referente: v. sopra ad frg. 3958/7, 3); Saussure, secondo la propria concezione di unità che deve essere 'SIMPLE', non può considerare esistente il segno se il segno (= unità) risulta composto. Questo modo di argomentare pare rientrare nella aberrante logica di Don Ferrante²⁴, e vi si dovrà tornare.

Resta però il valore esplicito dell'affermazione in tutta la sua perentorietà, sottolineata dalla annotazione relativa alla destinazione a stampa, pertanto in posizione di assoluto rilievo.

Se è vero che questa problematica preesiste al Saussure delle leggende e si radica nella non risolta questione di 'unità-identità' di cui si è parlato, è anche vero che qui nel frammento 3958/8, 21 sgg. la problematica stessa attinge un'esplicitazione di cui vi era forse la premessa, ma che altrove non è stata trattata (da Saussure e/o confezionatori del *Cours* e/o esegeti), e che invece qui è trattata: se anche altrove – intendo non solo in note di cui non è fissabile la cronologia rispetto alle leggende, ma in corsi (di cui il 3° certamente successivo al frammento di 3959/111) la prospettiva è abbandonata o sottaciuta. Il problema posto da questa 'confessione' resta come fatto teorico implicato nella dottrina saussuriana e come fatto biografico della 'confessione' poi disattesa. Ancora una volta qui ci atteniamo alla prospettiva dei materiali leggendisti, ma è evidente che l'inesistenza del segno, posto in questi termini, concerne tutta la semiologia saussuriana e, più, quanto vi è a monte – la sua ontologia dell'unità e del composto, e dell'esistere dell'unità in rapporto ad una presunta antinomia nell'esistenza del composto. Per quanto concerne l'inesistenza del segno come composto, scartata la prospettiva dei vari Saussure, o del Saussure-Penelope, non resta che una via: qualificare il valore di 'inesistenza', prima nei contesti in cui

²⁴ Secondo cui, esistendo solo sostanza ed accidente, ed avendo dimostrato che la peste non è né sostanza né accidente, ne trae la deduzione che la peste non esiste; ma come dice il Manzoni, «di peste morì».

compare, poi in correlazione col più ampio contesto leggende, infine in correlazione col contesto dell'intero corpus. È un'operazione complessa, comprendente aspetti filologici, biografici, storiografici e teorici. Qui solo un cenno, relativo all'inesistenza nei passi in questione.

Prima di parlare del termine negativo, 'inesistenza' si dovrà parlare del positivo, 'esistenza'²⁵. Il senso di esistere in Saussure pare qui connesso con l'essere unità elementare, immutabile e *riconoscibile* come tale; l'inesistenza è una combinazione di questa premessa e di un procedimento logico consistente nel prendere in considerazione un determinato fenomeno come unità – che, come tale, dovrebbe avere le caratteristiche proprie dell'unità di cui si è detto – e scoprire poi che detta unità non ha le predette caratteristiche, e che, quindi, non esiste come unità e, di qui, non esiste e basta: è un evidente paralogismo in cui Saussure è vittima di se stesso (per un uso errato della strumentazione logica su 'semplice ~ composto'), ma in cui non può essere seguito né preso sul serio, o, se è preso sul serio, come già detto se ne devono trarre le conseguenze: non per l'inesistenza di quello che Saussure aveva chiamato (e che continuerà a chiamare) segno – e quindi per lo status della semiologia saussuriana – ma per il livello della connessa teoresi.

Riprendiamo la questione a proposito dell'identità nella variazione: resta il fatto che Saussure ha, sia pure per via scorretta e in un quadro errato, individuato una struttura componenziale, cioè la riduzione di unità di un certo tipo ad unità di rango inferiore.

²⁵ Con l'attenzione e il ricordo della vecchia trappola logica connessa col predicato di esistenza (da S. Anselmo al Wolffismo, a Michaelis fino a Kant) e con l'attenzione al senso del livello di 'esistere' rispetto alla realtà, in una concezione positivista che permea il pensiero di Saussure. Dal *Lexique* di Engler 'exister' ha una sola definizione a proposito di sincronia (*Cours* ad 152 Engler, spec. Riedlinger; cfr. Bally) «dans le champ synchronique il ne peut exister que des choses significatives: ce qui existe, c'est ce qui est ressenti. Ce qui n'est pas ressenti n'est qu'une invention du grammarien». Qui evidentemente si ha una reazione alle spiegazioni mediante grammatica storica, cioè alle spiegazioni genetiche; tuttavia vi è anche il riflesso di una concezione radicata: il costruito concettuale – id est di una teoria – non esiste o ha una esistenza diversa rispetto a (pretese) constatazioni fenomenologiche, 'dati' oggettivi. È il parallelo, anzi una faccia dello stesso prisma, di quello che Saussure pensa delle unità della lingua che, a differenza di quelle di altre realtà (e rispettive scienze) non sono 'date' (v. ad nota 21). Pertanto un composto non esiste o non esiste allo stesso titolo del semplice, e ciò nel miraggio che vi siano entità semplici, cioè 'primitive', gli atomi di Democrito: a Saussure manca completamente il concetto di gerarchia per cui una entità può insieme essere semplice e composta (l'assenza del concetto di gerarchia di livelli si ritrova in altri casi, come per esempio nella paradigmatica/sintagmatica, dove il composto invece di essere nel paradigma dei composti è posto nella sintagmatica; ma altre famose dicotomie nascono da una analogia impostazione logica; cfr. nota 28).

È un componenzialismo sui generis, perché, malgrado le equiparazioni dello stesso Saussure sulla analogia della composizione tra essere mitico e la parola o il segno (linguistico)²⁶, non mi pare vi sia identità con il componenzialismo della posteriore linguistica, rispetto a cui l'analogia non supera il fatto di essere unità (o false unità) composte: Saussure non va, del resto, oltre l'omologazione del fatto di essere (pseudo)unità composte, e ciò solo nel passo sull'essere mitico, e in termini vaghi. L'imbarazzo di Engler (1980, p. 72) nel proporre, a titolo personale, l'identificazione del nome dell'essere mitico col significante e rispettivamente del carattere morale col significato, si spiega col fatto che l'identificazione non va fatta o, se va fatta, se ne devono trarre le conseguenze per la teoresi saussuriana. Non va fatta perché Saussure stesso non la fa, pur accennando o centrando più volte il tema: l'assenza della precisazione del rapporto tra le componenti delle unità di tipo diverso non può essere casuale, e le affermazioni generali sono in realtà generiche, perché Saussure non ha, a questo proposito, le idee chiare oltre le affermazioni di principio. Non va fatta perché, oltre le intenzioni e il pensiero di Saussure, non si tratta della stessa struttura componenziale: il rapporto significante-significato del segno linguistico come è dato dal Cours e dalle fonti che lo sostengono²⁷ non pare, malgrado il richiamo esplicito dello stesso Saussure, della medesima natura delle componenti del segno/simbolo mitico. Ciò tenendo l'accezione canonica del segno come composto di significante-significato. Se si forza nella identificazione del tipo di composizione 'significante-significato' della dottrina del segno con quella dell'essere mitico, la stessa dottrina del segno ne risulta diversa e, a mio avviso, banalizzata; oppure si deve rivedere il senso di composizione dell'essere mitico o, meglio ancora, si deve rivedere se il termine 'composizione', che per Saussure significa sempre la stessa cosa, non significhi cose diverse in rapporto agli oggetti cui si applica, cioè al modo di essere composti. Per l'essere mitico non si parla di due componenti (omologabili a significante-significato), ma di più di due, fino a sei-sette, giustapposti: evidentemente non stanno nel rapporto di significante-significato; la loro gerarchia non è

²⁶ Non vi è chiarezza, a mio avviso, tra segno e segno linguistico in molta speculazione sul segno, malgrado che affermazioni programmatiche, come quella riflessa in Naville (1901), isolino un *genus* segno rispetto alla *species* segno linguistico, e malgrado sforzi esegetici (esempio: Simone) per fondare la distinzione: proprio la necessità di esegesi rivela lo status di partenza come poco chiaro.

²⁷ Per la distinzione v. il paragrafo iniziale. Qui importa che vi sia sostegno per l'interpretazione corrente e che si possa considerare centrale, il che implica però, anche, che vi sono ombre che vanno riviste.

differenza di natura ma di grado di 'tenacità' nel permanere nell'evoluzione del racconto. Per il segno linguistico vi è però in 'Methodica' un accenno a un terzo possibile componente ('due o tre'): come visto, al confronto del frammento 'unde exoriar', questo non può essere che il referente, la 'cosa' extralinguistica. C'è motivo di meditare sul significato per la dottrina del segno linguistico o per la tendenza di Saussure a reificare e rendere omogenei, quindi opponibili, fenomeni o concetti di diverso status, diversi ma non omogenei, né quindi opponibili, ma dialettici e/o complementari²⁸.

L'assimilazione del segno linguistico al simbolo mitico – nella composizione e difficoltà connesse per quanto riguarda continuità e identità – è dunque una faccia del solito Saussure che, giusta la propria concezione di sistema, non sa dare conto del variare in diacronia e in sincronia (quando nella sincronia sia contemplata anche la varietà).

Qui però si ha un indizio del punto cruciale – che poi riaffiorerà in vari filoni semantici rifacentesi a Saussure – e cioè che la difficoltà consiste nella non isomorfia di variazione (genus di cui è species l'evoluzione) tra significante e significato. Questo punto è stato più volte affrontato dagli esegeti tra cui gli esegeti 'simpatetici'²⁹ hanno escogitato sofisticati apparati per una o l'altra soluzione entro la dottrina. Non sono le soluzioni che importano qui, ma il fatto che il problema vi sia, sia connesso con l'essere composto, e che la composizione sia condizione di possibilità ontologica ed effetto di necessità euristica della variazione; importa anche il fatto che il problema 'varietà' sia avvertito e centralizzato ma anche che, all'interno della teoria, non vi sia, per Saussure, nessuno strumento per risolverlo, oltre la constatazione dell'esistenza del problema e dell'aporia risultante.

²⁸ Così interpreto le famose dicotomie, ulteriormente enfatizzate da Benveniste (1963); non vi vedo tutta quella positività che vi si annette (se non in senso didattico): paradigmatico non è opponibile a sintagmatico ma è un modo diverso di descrivere o categorizzare la sintagmatica; lo stesso dicasi della *langue* rispetto alla *parole*; la sincronia non è opposta alla diacronia, ma entrambe sono prospettive di categorizzare il reale (Coseriu SDH); etc.

²⁹ Il nucleo della questione consiste nella varietà di realizzazioni sia del significante che del significato, e lo status di queste varianti (cui viene applicata la logica della 'classe di classi') rispetto all'unità *emica* e, di converso dal punto di vista euristico (che non è sempre distinto dall'altro, per un prevalere di proceduralismo) viene considerato se partendo dalla fenomenologia che sono le varianti, sia possibile porre (riconoscere? restituire? costruire? ricostruire?) una (= la?) unità *emica*.

Ma niente di queste o simili sofisticazioni – valide o no, convincenti o no – è in Saussure; a mio avviso, non per incompiutezza, ma perché il suo paradigma mentale è antipodico rispetto a questo tipo di concettualizzazioni.

5.a. Segno, Simbolo, Leggenda e Arbitrarietà.

Saussure, a proposito dell'essere = unità della leggenda non usa normalmente il termine 'segno'.

Il fatto è significativo, perché altrove Saussure assegna alla coppia 'segno ~ simbolo' una distinzione ben precisa, basata su una differenza di quidditas³⁰. La riconsiderazione ci porta a constatare che l'assimilazione al segno è affidata al solo frammento su Wolf/Hugdietrich citato sopra, frammento già in odore di eccezionalità: di qui un'ulteriore revisione nelle connessioni logiche di che cosa Saussure dice veramente.

Sullo sfondo – logicamente precedente ma con epilegomena possibili sulla teoria del segno in sé, e potenzialmente leggibile in chiave di semiologia letteraria (in senso moderno: Avalue) – si devono identificare ratio e limiti del rapporto 'leggenda-segno', cioè in quali termini vi entri il segno e, di converso, in quali termini la legendologia entri (o non entri) nella dottrina del segno. La cronologia pone la speculazione di Saussure nel segno antecedente alla operazione leggende: si può fissare come termine di riferimento il 1894³¹ quindi, come già detto, certamente prima dell'operazione

³⁰ Per es. (*Cours* =) Engler 1135-1138:

¹¹³⁵ A propos du mot de symbole: ¹¹³⁶ Nous avons grand scrupule à employer ce terme.

¹¹³⁷ Le symbole a pour caractère de n'être jamais complètement arbitraire; le symbole n'est pas vide. Il y a un rudiment de lien entre idée et signe, dans symbole: ¹¹³⁸ Balance symbole de la justice.

Dégallier, cui si deve il passo, tralascia un'aggiunta significativa (per la naturalità del simbolo) che è invece riportata dalla signora Sechehayé e da Joseph (quindi è dello stesso Saussure) «Le symbole de la justice est la balance et ne pourrait point être impunément remplacé par une voiture». La terminologia è qui particolarmente pregnante come espressione del pensiero saussuriano, perché è collegata alla questione dell'arbitrarietà e della posizione dell'arbitrarietà nella quidditas del segno: su ciò altrove.

³¹ Ritengo anche che l'occasione sia stata il necrologio – mai fatto ma su cui Saussure molto lavorò come risulta dagli appunti – su Whitney (su ciò v. anche l'introduzione di Jakobson (1971) alla raccolta degli scritti di Whitney). Nessun accenno alla semiologia è databile sicuramente prima di quella data. La cronologia di Engler (1973, 'European structuralism' p. 838 sgg.) che assegna il primo frammento sul segno agli 'Early nineties (1891-1894)' è ingannevole se presa come oggettiva: è una congettura basata sull'assumere 1894 come ante quem, mentre il 1894 è un semplice circa quem. Se si riprendono i frammenti nel relativo commento dello stesso Engler (1973: sono dati da Engler secondo la classificazione di SM N 1-24, rapportati alla numerazione della propria edizione):

N 6 (3299). Fragment of a comprehensive view on nature and character of language. First explicit mention of language as a social fact. Implicit reference to semiologic notions. Near to N 1.1-3 for the insistence on language continuity and history. Elaboration corresponding to editorial notes as N 9-12. Early nineties (1891-1894). [suite p. 82]

leggende. Pertanto Saussure applica a queste una teoria precedente: perché e come? Cioè Saussure applica alla leggenda la dottrina del segno e mediante questa identifica un'unità segnica, l'essere mitico? oppure identifica prima l'essere mitico che, una volta riconosciutegli determinate caratteristiche può o deve entrare, a causa di queste, nella semiologia? La questione non è oziosa o solo biografica, perché è la precondizione della significatività del dossier leggende per la semiologia e per il segno. Ritengo che l'applicazione della dottrina del segno segua all'identificazione dell'essere mitico come unità, e che l'assimilazione avvenga tramite il concetto di *unità*. Se l'unità 'essere mitico' fosse già stata identificata come composita (con le correlate difficoltà) o no, non ha rilievo, e, comunque, i materiali non permettono di appurare: invece quello che pare di poter appurare è che l'assimilazione dell'essere mitico al segno-simbolo è abbastanza precoce³², e

N 9.1-3 (3295-3296). Three fragments on linguistic epistemology, the first two having been combined by Sechehaye in one unique extract. Distinction of physiological, historical, and cosystematic identities, social and individual facts, semiological conditions. Preparation for a projected book on general linguistics mentioned to Meillet in 1894? Degree of elaboration unequal, with various returns.

N 10 (3297). Preparations for a Whitney memorial article. Some observations on Whitney; language and theory of signs, double object of linguistics: state of language and language evolution; double nature of language; the idea of language only complete if embracing state and evolution, but impossibility of a generalization; hints towards a necessary formalization of linguistics and first explicit mention of semiology. November 1894. Most unequal elaboration; full of hesitations, returns, ruptures and blanks; texts often succeeding one another without any relation.

N 11-12 (3298-3299). Notes for a book on general linguistics. Later than N 9-10 (cf. SM: 37 and note 26) but before 1897. Language state and language evolution. Elaboration unequal, partly fragmentary and aphoristic. First occurrence, besides some proper terms (STATUS und MOTUS) of typical CLG-terminology (DIACHRONIQUE, IDIOSYNCHRONIQUE; SIGNE, FAIT, PHÉNOMÈNE, etc.).

risulta evidente il collegamento Whitney – segno – volume di linguistica e, come data, il 1894. Per il frammento 6 la data 1891-4 è una non-data, mentre il collegamento, operato da Engler, porta al 1894 e la 'First explicit mention of language as social fact' porta direttamente a Whitney, per cui è tanto più significativo che in questa mention vi sia una « Implicit reference to semiological notions ». Sulla dipendenza da Whitney v. anche Prosdocimi 1984 'genesis' in stampa.

³² Nell'inserto 3959/11, che tutto fa attribuire ad una prima fase, vi sono affermazioni sulla natura composta dell'essere mitico – carattere, nome, etc. – e vi è l'affiorare di problematica afferente, ma vi è solo un accenno che porta al simbolo e precisamente nel passo (cancellato) da un frammento (3959/11) in cui a proposito del rapporto 'storia → leggenda' si dice « [[... Tantôt chose encore plus mythique, Sigfrid n'est plus directe(me)nt *Baldr* ou je ne sais qui mais s'épanouit comme figure symbolique]] ».

E in questa prospettiva va letto anche un frammento (in 3958/4, immediatamente precedente il frg. Avale 1973 § 2.2 = 1973 b II, di cui, nell'ottica qui posta è allora, pretermessa ma importante chiave di lettura).

che poi vi è una intersezione tematica colla dottrina del segno, che affiora solo in pochi frammenti espliciti, quasi che Saussure malgrado l'assimilazione effettuata sia forzato a integrare la dottrina del segno; questo *malgré lui* spiega la rapsodicità, nelle leggende, delle escursioni nella dottrina del segno come pure spiega il connesso tono occasionale e privo di preoccupazioni di 'chiudere' e raccordare le affermazioni con altri aspetti della dottrina semiologica; ciò pone, di conseguenza, una premessa negativa per una presunta semiologia letteraria saussuriana.

Comprova questo atteggiamento, nelle leggende, verso la semiologia, lo status segnico dell'essere mitico visto nella sua genesi, che per Saussure coincide con l'*acquisto di arbitrarietà*³³. Il meccanismo di arbitrarizzazione è nel distacco dalla base storica, mediante la meccanica di trasmissione del racconto e il correlato 'oublì' positivo, cioè con la ricreazione di nessi del racconto di cui si è detto sopra. Ciò è evidente in frammenti editi (3958/4, 64v = Avalle 1973a § 2.6 = 1973b m. V; 3958/6, verso della prima pagina di copertina = Avalle 1973a § 2.3 = 1973b § m. III; 3958/6, p. 7 = Avalle 1973a § 2.3 = 1973b n. IV; riprendo la trascrizione di Avalle):

[3958/4, 64 v³⁴] – Les symboles ne sont jamais, comme tout [sic] espèce de signe, que le résultat d'une évolution qui a créé un rapport involontaire des choses: ils ne s'inventent, ni ne s'imposent sur le coup. Est admissible un symbole qui s'explique comme n'ayant pas été d'abord un symbole. Par exemple, et en restant sur le genre de sol naturel aux légendes, si [p. 127] dans une bataille

«(Le) 'geste'. – 'être mythologique, être légendaire'

hypostase – introductions *arbitraires* – *libres* (de personnes, d'épisodes incorporé – profil de Rüdiger

arrivé au terme de sa destinée – unité/unités (épique etc.)

l'histoire accréditée – Dietlieb personnage humoristique»

Pare qui di cogliere la fase iniziale dell'assimilazione dell'essere mitico alla meccanica che fa di una figura storica (= non arbitraria) un simbolo, cioè un segno con un coefficiente di non arbitrarietà.

³³ Uso arbitrario secondo la concezione 'causalista' di Saussure e della vulgata, invece di quella 'finalista' di Coseriu. Pur ritenendo che quella di Coseriu sia l'impostazione corretta, in quanto risolve, meglio dissolve, certi nodi come pseudo-problemi, in questa sede ritengo utile non discostarmi dalla vulgata in quanto ci muoviamo in prospettiva saussuriana, entro la quale non si può dissolvere lo spazio 'arbitrarietà'. Per gli stessi motivi accetto la concezione del segno di Saussure come polarizzata sull'essere costituito' e sul 'segno = unità (di fatto) lessicale' (o suo corrispondente in altri sistemi segnici: su ciò, in chiave critica, v. Prodocimi 1981 'Testo e segno' in stampa).

³⁴ Nell'utilizzare il passo segnalo che deve essere letto non scontestuato da quanto precede, che concerne la *Natursymbolik* di W. Müller e la posizione di Saussure al riguardo. I passi connessi sono dati più avanti, a proposito della «*Natursymbolik*» di W. Müller.

puis que... puis que

alors en effet la geste pourra passer pour symbolique à la fin, — et encore sera-t-il faux de l'appeler symbolique, vu que l'interprétation symbolique n'est que chez le critique qui voit la succession des versions et des expressions de l'événement.

Pour celui qui écoute ce qu'on lui récite immédiatement, comme pour le rhapsode qui l'a recueilli tel quel de son prédécesseur, c'est la pure vérité que Hagen ait jeté le trésor dans le Rhin

et il n'y a là *par conséquent* aucun symbole à la fin, comme il n'y en avait aucun au commencement *non plus*.

On peut parler de réduction de proportion ou d'amplification des événements à la suite d'un *temps écoulé*, c'est-à-dire d'un nombre indéfini de récitations transformées, mais non de symbolisation à un moment quelconque.

— Forme soi-disant indéniable de symbolique: *le trésor*. Purement vu tel quel aux temps mérovingiens. Pas la moindre symbolique.

[3958/6] Comment se forme dans la légende un *symbole* en fait d'événements historiques? Toujours d'une manière très simple, mais supposant il est vrai transmission par intermédiaires.

Voici la Forme la plus simple: Un auteur épique ou même historique raconte la bataille de deux armées, et entre autres le combat des chefs. Bientôt il n'est plus question que des chefs. Alors le duel du chef A et du chef B devient (inévitavelmente) symbolique puisque ce combat singulier représente tout le résultat de la bataille, peut-être la conquête de vastes terres, et un bouleversement politique et géographique, mais une *intention de symbole* n'a existé pendant ce temps à aucun moment. La réduction de la bataille à un duel est un fait naturel de transmission sémiologique, produit par une durée de temps entre les récits, et le symbole n'existe par conséquent que dans l'imagination du critique qui vient après coup et juge mal.

C'est ainsi que nous retrouvons l'idée du symbole.

Per il contesto di questo passo immediato nella pagina v. avanti; vi si riallaccia il seguente frammento dello stesso quaderno in altra pagina:

[3958/6, p. 7] — Suite des créations symboliques

— voir couverture —

Dans les créations symboliques qui sont toujours involontaires on doit donner une part *au mot pur*. Ainsi des expressions comme: c'est *ouv(r)ir la porte* à l'ennemi, — *L'homme malade* de Constantinople, — ce fut un conflit où Louis XV perdit *un bras* et Frédéric *une jambe* — etc., etc., sont tellement naturelles qu'on ne les remarque pas; et si ces choses, la porte ouverte, l'homme malade, le bras coupé, passaient ensuite dans la légende, on retrouverait leur sens à l'aide de l'histoire et on croirait qu'il y a SYMBOLE, alors que c'est simple erreur de transmission, sur des mots qui avaient leur sens tout direct au commencement.

Les créations symboliques existent, mais sont le produit de naturelles erreurs de transmission.

Cas spécial, plus ou moins, *Atli* et *Dietrich*. Au fond également explicables historiquement sans supposer volonté d'un symbole.

Questi passi mettono in evidenza caratteristiche dell'arbitrarietà: il personaggio di un racconto è arbitrario in quanto è lontano dalla base storica. L'arbitrarietà appare fondata su una concezione positivisticamente naturalista e fattualistica specialmente nell'uso di NATUREL e della sua negazione, l'arbitrarietà³³: N. 10 = Engler 3297 = 1261 -1964):

[1261-1964] ¹²⁶¹ Les autres institutions, en effet, (sont toutes) fondées (à des degrés divers) sur les rapports NATURELS, (sur une convenance entre) des choses comme principe final. Par exemple, le *droit* d'une nation, ou le système politique ou même la mode de son costume, (même la capricieuse mode qui fixe notre costume, qui ne peut pas s'écarter un instant de la donnée des [proportions] du corps humain). Il en résulte que tous les changements, toutes les innovations ... continuent de dépendre du premier principe (agissant dans cette même sphère, qui n'est) situé (nulle part ailleurs qu') au fond de l'âme humaine. ¹²⁶⁴ Mais le langage et l'écriture ne sont PAS FONDÉS (sur un rapport naturel des choses).

Vi si deve affiancare o inserire:

[Engler 1262] Il n'y a jamais une rupture []. Qu'il s'agisse du costume ou de [], toujours c'est le rapport naturel des choses (qui reprend le dessus après une extravagance et qui reste à travers les âges l'unité directrice), qui demeure à travers tous les changements la règle. Tandis que le langage, pour accomplir (la fonction qui lui revient entre les) institutions humaines, est déstitué d'une limite quelconque (dans ses procédés (au moins d'une limite que quelqu'un nous aurait fait voir). L'absence (d'affinité) depuis le principe entre [] étant une chose RADICALE, non une chose comportant le moins du monde une nuance, c'est par là qu'il arrive subséquemment que le langage n'est pas contenu dans une règle humaine, constamment corrigée ou dirigée, (corrigeable ou dirigeable) par la raison humaine. / [25].

³³ Nella questione della non naturalità mi pare di riconoscere una trappola argomentativa tipica di Saussure, consistente nel definire un concetto essenziale su un altro che sembra dato, mentre dato non è. Quindi il nodo è: che cosa intende Saussure per 'naturalità'? Ne ha un'idea filosofica precisa oltre il senso comune della cultura in cui vive? E poi – nel passare dalla lettera di Saussure alla critica su Saussure ma svincolata da Saussure e non simpatetica – quale senso è da attribuire a 'naturalità'?

La questione, mi sembra, è stata individuata da Coseriu, sia pure da altra prospettiva (cfr. nota 33), e precisamente nel nesso causale sottostante all'arbitrarietà di Saussure, in cui 'causale' va riportato alla concezione sulla 'natura' di un certo clima positivistico. Credo che questo sia un substrato epistemologico che – ben oltre dalla separazione dell'arbitrarietà del segno linguistico da quello di altre istituzioni (su cui sopra a nota 30 e qui appresso a proposito del frammento N. 10) – informa tutto il modo di argomentare e teorizzare di Saussure, dalle reificazioni di concetti (v. ad nota 28) alla impostazione dell'arbitrarietà (v. ad nota 33), alla dissoluzione del segno in quanto non è una entità SIMPLE (v. sopra passim) e ad altro ancora. Non approfondisco in questa sede, dedicata alle leggende, ma questo aspetto dovrà essere ripreso, per essere confermato, corretto o 'falsificato' all'interno di quel desideratum che è la biografia intellettuale di Saussure.

L'arbitrarietà per Saussure non è graduale, ma rigorosamente totale per il segno linguistico, anche nell'asse genetico.³⁶

Si ha così da una parte un segno (linguistico) *assolutamente, da sempre, totalmente arbitrario*, da un'altra parte si ha una unità semiologica, cioè facente parte del segno (quale genus), parzialmente arbitraria e con progressione di arbitrarietà quale è l'essere mitico (= simbolo). Tale questione è latente nella speculazione indipendentemente dalle leggende, tanto è vero che i poli sono il simbolo (bilancia della giustizia) da una parte, con *arbitrarietà parziale e/o acquisita*, e il segno linguistico dall'altra, con *arbitrarietà totale* cioè con *arbitrarietà metastorica*: è almeno da domandarsi come stiano le cose per quanto concerne l'arbitrarietà nella gamma dei segni, se vi sia gradualità vs. non gradualità, dicotomia o no, insomma se anche l'assoluta arbitrarietà non sia un grado di relativa arbitrarietà e di acquisita arbitrarietà. Anche lasciando l'asse genetico implicato da 'acquisizione di arbitrarietà' resta il nocciolo di una tassonomia dei segni in base al coefficiente di arbitra-

³⁶ Cfr. Engler 1277-1280.

[D 213 = SM III 126]:

1187 (A) Immutabilité: Premières considérations: Si haut que nous remontions, à n'importe quel moment, langue est héritage du précédent.

1188 L'acte idéal par lequel, à un instant donné, les noms seraient distribués aux choses, par lequel un contrat serait passé entre les idées et les signes, le signifié et le signifiant, cet acte reste dans domaine de l'idée.

1189 Cette idée nous vient de notre sentiment de l'arbitraire du signe.

[D 213 = SM III 126]:

1190 Jamais une société jusqu'à aujourd'hui n'a eu langue autrement que comme produit existant précédemment et à prendre tel quel.

[II R 20 [suite de 1230] = SM II 55]:

1191 [= 148] Le moment où l'on s'accorde sur les signes n'existe pas réellement, n'est qu'idéal. Et existerait-il qu'il n'entre pas en considération à côté de la vie régulière de la langue. La question de l'origine des langues n'a pas l'importance qu'on lui donne. « Cette question n'existe même pas ».

(Question de la source du Rhône: puérile!). Le moment de la genèse n'est lui-même pas saisissable: on ne le voit pas. Le contrat primitif se confond avec ce qui (se) passe tous les jours dans la langue, (avec les conditions permanentes de la langue:)/[21] si vous augmentez d'un signe la langue, vous diminuez d'autant la signification des autres. (Réciproquement, si par impossible on n'avait choisi au début que deux signes, toutes les significations se seraient réparties sur ces deux signes. L'un aurait désigné une moitié des objets et l'autre, l'autre moitié.) [suite 1182]

[D 213 [suite de 1190] = SM III 126]:

1192 Nous distinguons à l'origine de tout état de langue un *fait historique*./[214] Nous rencontrons dès début un facteur historique quand essayons de chercher pourquoi signe apparaît comme immuable.

Questo con altri frammenti su genesi ed evoluzione dell'arbitrarietà deve essere ripreso. Cfr. intanto per l'asse filogenetico Prosdocimi 1979 'Lingua e preistoria'.

rietà. Ne ha coscienza lo stesso Saussure nei corsi (Engler 1228-9, da Degallier:)

(Quand la sémiologie sera organisée elle aura à voir si les systèmes autres qu'arbitraires seront aussi de son ressort. En tout cas elle s'occupera des systèmes arbitraires).

L'esegesi giustificativa o constatativa non è sufficiente; a mio avviso occorre una revisione del pensiero, fissato o no, di Saussure su questo punto e, per suo tramite, sul segno *genus* rispetto ai segni *species*, tra cui è privilegiata la *species* 'segno linguistico'.

Quali, oltre l'affermazione apodittica, sono le ragioni del privilegio, rispetto ad altri sistemi segnici? E se non c'è ragione di privilegio, perché separare il segno linguistico da altri sistemi di segni intanto che istituzioni? Le giustificazioni o affermazioni che spiegano col 'fondo dell'animo umano' (v. sopra in Engler 1261 e sgg.) vanno per lo meno approfondite. Qui basta aver segnalato il nodo problematico dall'angolazione delle leggende.

Il meccanismo mediante cui l'essere storico ha acquistato arbitrarietà divenendo essere mitico (il divenire essere mitico è tautologico di questo acquisto di arbitrarietà) si evince associando i passi visti sopra in cui si parla di questo procedimento a quelli in cui Saussure precisa, per contrasto con altri autori, specificamente con W. Müller, il senso del 'suo' essere mitico in quanto simbolo. W. Müller è preso a campione della *Natursymbolik*, per cui l'essere mitico è il simbolo di un fenomeno naturale. Contro W. Müller Saussure rivendica:

1) la storicità di base e simbolizzazione tramite la meccanica di distacco dalla base storica di partenza; cfr. l'affermazione (3958/3,1)

A côté de la *Natursymbolique* l'histoire symbolisée: Ainsi Walther a fait rôtir un sanglier dans la forêt. Il est attaqué par Hagen, saisit un os de Jambon, et en porte un coup qui crève l'œil de son ennemi. On ne devinerait pas ce que cela représente pour W. Müller. C'est la campagne de [.

2) L'arbitrarietà è basata su questo distacco, e non vi è motivazione in un fenomeno reale. In 3858/4,23v alla fine della pagina dedicata alle *Heldensagen* di W. Müller, si ha l'appunto vagante «Terme de 'Natursymbolik'» che è poi ripreso nello stesso quaderno (3958/4, : il frammento precede immediatamente il frg. Avalle 1973a § 2.6 = 1973b m. che riporta l'intero contesto – foglio di copertina e ultimo foglio verso del quaderno (usato a rovescio) – come esempio di contestuazione di frammenti passibili di lettura fuorviante):

W. Müller est le représentant de la symbolique de l'Histoire donnée comme explication aux gestes épiques. Par exemple une des 1 idées favorites <de cet auteur> est que la femme d'un prince est le symbole 2 du pouvoir royal qu'exerce son mari, 3 allégorie dont je ne suis jamais parvenu à comprendre la nécessité, ou la probabilité, ou le projet. Si [] met à mort le Goth [], c'est un symbole montrant que [] quand Hagen 4 (dans le Waltharius) attaque Walter, qui a fait rôtir un sanglier dans la forêt, et que ce dernier, s'emparant d'un os de jambon, lui <en> assène un coup 5 dont il reste borgne, cette scène signifie que les Visigoths furent vainqueurs à []

Un secondo frammento segue alcune pagine dopo (3958/4, p.70 r)

– Suivant sa manière W. Müller mention(n)e bien la guerre où les Visigoths eurent à combattre contre <des> Francs et des Burgondes alliés, mais 1 c'est pour dire (note à p(age) 14): "auf die *einzelnen* Kriege der Westgoten gegen Burgunden u(nd) Franken hat die Untersuchung *nicht einzugeben* «"»

Pourrait servir d'exemple pour la discussion de principes. Il admet le symbole historiq(ue) juste de la manière dont il est le moins admissible, non com(m)e la suite d'accidents normaux à un récit concret, mais comme une synthèse voulue, une sorte d'extrait prémédité des événem(en)ts, une 2 allégorie <allégorie voulue>.

Un terzo frammento esplicito si ha in 3958 (49r e interno di copertina: qui il quaderno è rovesciato; la successione di stesura non è però sicura se non per quanto concerne W. Müller). Il frammento³⁷ offre il contesto immediato di Avalle 1973a § 2.4 = Avalle 1973b nr.III; per omogeneità il frammento Avalle è qui dato secondo la nostra trascrizione semplificata che riporta solo le erasioni di qualche possibile significatività:

³⁷ Una parte è citata da Engler 1975 p. 60 n. 35 per contestuare un frammento di Avalle, ma i riferimenti ivi dati sono imprecisi: non è Avalle 1973b nr. V bensì III; la pagina è 46v. (in questa sezione il quaderno è stato scritto rovesciandolo anche partendo dalla fine). Ritengo utile di riproporre qui le due pagine complete, con passi già riportati, per dare un'idea del senso e del valore del contesto. A proposito di questo frammento Engler (1975 pp. 60-61 e nota 35 cit.) ha visto ciò, ma mi pare in termini non corretti. Se ho ben capito, secondo Engler il riferimento sarebbe al simbolo di W. Müller e pertanto separato dalle ricerche 'semiologiche': questa concezione è dovuta a prospettiva apologetica del Saussure coerente e completo. Il fatto che nelle leggende non appaiono termini specifici comproverebbe la separazione delle due ricerche. Invece i due aspetti coesistono: Saussure ha il termine 'simbolo' che rientra nella sua semiologia, ma nome e, in parte, spazio concettuale sono già occupati dalla 'Naturesymbolik' di W. Müller, donde la polemica e la presa di distanza. La preoccupazione di distinzione da W. Müller sarebbe superflua se simbolo non fosse qui nella sua gravidanza e non fosse collegato all'uso fatto altrove dallo stesso Saussure (già dal 1894 fino alle lezioni coeve alle leggende): quindi non vi può essere separazione tra le leggende e il tema dell'arbitrarietà in generale (e se ciò rivela una teoresi incompleta, va messo nel dossier e non separato ad arte; e ne vanno tratte le conseguenze: su ciò v. sopra passim e Prosdocimi 'Filologia Saussuriana'). Saussure prende le distanze dal simbolo 'storico' o 'naturale' che hanno in comune la motivazione – nella natura o nella storia-cultura – in quanto il simbolo della leggenda è, nella sua concezione, un simbolo che acquista arbitrarietà per distacco dalla base storica.

Comment se forme ⟨d(an)s la légende⟩ un *symbole* ⟨en fait d'évén(emen)ts⟩ histori- que(s)? Toujours d'une manière ⟨très⟩ simple, mais supposant ⟨il est vrai⟩ transmis- sion par intermédiaires.

⟨Voici⟩ la forme la plus simple: Un auteur épique ⟨ou mê(me) histori(ue)⟩ raconte la bataille de deux armées, et entre autres le combat des chefs. Bientôt il n'est plus question que des chefs. Alors ⟨le duel⟩ du chef A ⟨et du⟩ chef B devient (inévitabile- (me)ent) symbolique puisque ⟨ce combat singulier⟩ représente tout le résultat de la bataille, peut être la conquête de vastes terres, ⟨et un bouleversement politique et géographique⟩ mais une *intention de symbole* ⟨n'a⟩ existé ⟨pend(an)t ce temps⟩ ⟨à aucun moment⟩. La réduction de la bataille à un duel est un fait ⟨naturel⟩ de ⟨transmission⟩ sémiologique, produit par une durée de temps entre les récits, et le symbole n'existe ⟨par c(on)s(é)q(ue)n(t)⟩ que d(an)s l'imagination du critiq(ue) qui vient après ⟨coup⟩ et juge mal.

C'est ainsi que n(ou)s retrouvons l'idée du symbole.

Inventeur du «mythe historique», il veut que l'histoire reste toujours mythique dans l'épopée même, ⟨ou que l'épopée ne soit jamais histori(ue) que d(an)s la mesure où peut l'être un ⟨vague⟩ *symbole*. ⟨Les choses⟩ qui se sont passé(es) sur la terre sont bien la substance mais n'auraient pas le dessus. Ce seraient bien des événements historiques qui y auraient donné lieu — de sorte qu'il part en guerre contre les interprètes mythologisants sur la *mythologie pure* —, mais les événements historiques seraient à l'instant même transformés en une chose qui revient à la mythologie pure, à la symbolique pure, d'après lui-même.

A maintenir,
mais pas
com(m)é
début

[[Le titre de ce volume indique que nous supposons un lien historique entre les événements qui se sont déroulés de 443 à 534 dans le royaume fondé en Savoie par les Burgondes, et con(n)u sous le nom de 1^{er} Royaume de Bourgondie. Tel est en effet notre idée et notre conviction]]

Ce n'est pas ⟨le⟩ *Gundacharius* mort en 434, mais le *Gundobadus* mort en 516 qui sera pour nous le Gun- ther central, expliquant l'épopée burgonde.

Une des idées favorites de W. Müller est que le mariage — ou la conquête d'une princesse — p(o)ur le héros représente l'acquisition ⟨symbolique⟩ d'un territoire ⟨par une nation⟩. Chaque exemple illustre ⟨bien exact(ement)⟩, montre que les alliances restent chose parfaitement histori(ue) et *personnelle* dans la légende, ⟨laquelle⟩ tient un compte extrême de la généalogie de chaque individu, non pas seulement des rois, mais de leurs derniers vassaux, et n'est null(em)ent tentée de confondre un mariage avec *l'annexion* d'un royaume ou d'un territoire. Le plus historique est ⟨bien⟩ W. Müller, mais il est très insuffisam(m)ent historique, et même *en principe opposé*, à ce qu'on cherche une explication d(an)s l'histoire. — Inventeur du «mythe hist(ori- que)» il veut que l'histoire reste mythique.

Ritornando al come e perchè dell'assimilazione dell'essere mitico al segno via simbolo, si è, credo, risposto in chiave di cronologia o almeno di

sequenza logica. Resta ora da riprendere le fila in relazione a quello che si è individuato come nesso connettivo, cioè l' 'unità composita'. La tematica preesiste ed è comunque indipendente dalle leggende (v. sopra il frg. 'Unde exoriar' e Engler 1263 su 'SIMPLE').

Nelle leggende Saussure isola i personaggi come unità portatrici di valore; l'operare diacronicamente, cioè il seguire i personaggi nell'evoluzione delle leggende che importa trasformazione dei personaggi conduce a scomporre queste unità in componenti, in modo non banale, ma con l'esaltazione di questo aspetto componenziale in rapporto ai componenti che cambiano, e che, perché cambiano, sono meglio individuabili quali componenti: ci sono, a questo punto, tutte le caratteristiche per applicare la precedente speculazione sul 'simbolo/segno', 'unità (e identità)—composizione', fino all'assimilazione al segno del simbolo = essere mitico.

A una corretta lettura Saussure non parla del personaggio delle leggende come 'segno', bensì come simbolo, come paritetico con altre manifestazioni segniche (mot, lettre de l'alphabet), come 'individu sémiologique', cioè come potenziale oggetto di speculazione semiologica, ma *mai* come segno. La ragione è radicata nella precedente speculazione e scelta terminologica correlata: simbolo è riservato a quei segni che non sono assolutamente arbitrari, e l'essere leggendario non è arbitrario, almeno come genesi (fondamento storico), ma acquista arbitrarietà staccandosene. È una concezione che pone problemi alla teoria dell'arbitrarietà, se data come dicotomica, (sì ~ no) e, insieme, alla teoria dei segni e alla loro classificazione. Su ciò tornerò altrove: qui basti che l'essere leggendario entra fra gli esseri semiologici come 'simbolo' cioè è un segno diverso da quelli completamente arbitrari come è il segno linguistico, di cui tuttavia condivide l'aporia di essere composto.

5.b. Saussure, 'precursore' di Propp?

La leggenda rientra nella semiologia perchè l'essere mitico, unità di base della leggenda, è un simbolo. Ciò importa, secondo Avalle, un Saussure precursore di Propp, e per suo tramite di certa semiologia recente così come è intesa in ambiti prevalentemente letterari. Ancora più esplicitamente, Avalle (1973 a p. 26 § 2.1) pensa che «L'absence dans le CLG de toute allusion aux systèmes de signes littéraires est probablement casuelle (à moins de penser que Saussure les ait assimilés tacitement aux signes linguis-

tiques) ». Non so se abbia senso porre la questione in questi termini e perciò se una qualsiasi conseguente risposta abbia senso (non mi è neppure chiaro, qui e altrove, il senso da attribuire alla qualifica di 'precursore'). Si potrebbe comunque mostrare che molto nella estrapolazione di un Saussure 'precursore' nel senso predetto è dovuto a letture scontestuate o forzanti. Ma anche accettando le premesse su 'precursore' e lettura per excerpta, non credo ne derivino le conseguenze tratte.

Attenendoci ai fatti constatiamo che la semiologia preesisteva alla speculazione sulle leggende e alla identificazione dell'essere mitico-simbolo; che l'identificazione dell'essere mitico come simbolo ne comportava l'inserimento nella semiologia, sia pure non nella sezione dell'arbitrario; che l'inserimento nella semiologia ha importato occasionali riflessioni che la natura di detta unità, o il suo modo di essere in diacronia, la evidenziava come composta e pertanto comportava un principio di analisi componenziale; che la centralità, nell'operazione leggende, del fatto di essere composta ha importato ed esaltato il tema dell'identità, tipico della speculazione saussuriana fino al dubbio dell'esistenza ('esistenza' da leggere in senso saussuriano) dell'unità stessa; infine che tutto ciò preesiste e continua a sussistere nella dottrina saussuriana del segno, senza che si parli mai di unità della leggenda ove si parli di segno e semiologia. Come si è già detto (§ 2. 'Cronologia'), Saussure non ha scritto il Cours, ma ha tenuto lezioni sulla semiologia fin nell'ultimo corso del 1910-11, data certamente posteriore a buona parte, se non a tutti i materiali della leggenda.

Non so se in questo torno di tempo (1903-1910 et ultra) vi siano note sulla semiologia indipendenti dalle leggende fissabili con certezza, so però che, a quanto appare, della semiologia per l'essere mitico (= simbolo = unità della leggenda) si parla solo nei materiali sulle leggende. Basta comunque il terzo e ultimo corso (1910-11): se è vero che qualcosa pare muoversi (Godel in «Lingua e stile» 1975,X) rispetto alla precedente speculazione sull'arbitrario, questo si muove in direzione della motivazione (arbitrarietà relativa). Se pure l'arbitrarietà relativa è da situare in un altro orizzonte rispetto all'arbitrarietà che distingue segno da simbolo entro il problema della dicotomia vs. gradualità dell'arbitrarietà, è possibile che le leggende, — in quanto composte di unità-simboli, cioè con arbitrarietà parziale — siano all'origine biografica di una rifocalizzazione del tema 'arbitrario'; ma proprio se ciò fosse vero, sarebbe ancora più significativa la direzione presa nel corso (motivazione) e la non menzione dei (segni)/simboli della leggenda. Dobbiamo supporre che lo statuto dei simboli della leg-

genda in una semiologia saussuriana sarebbe stato lo stesso della bilancia della giustizia: una fonte di esempi in contrasto con segni più interessanti o 'più segni', perchè radicalmente arbitrari. Se ciò basta per farne un precursore, Saussure lo è stato. Ma, a mio avviso, mancano tutti gli estremi per vedervi un nuovo paradigma, anche se in nuce, per una teoria del racconto. La consapevolezza delle leggende iuxta propria principia è una latenza che, neppure nel maximum delle riflessioni autonome, neppure per cenni, ha trovato esplicitazione teorica, e data la quantità dei materiali e il numero delle riflessioni metodologico-teoriche che Saussure semina ad altro proposito, ciò non può essere casuale. Altro indizio indiretto della non individuazione di uno spazio teorico autonomo è il correlato tema 'racconto' che Saussure non ha focalizzato oltre una ricezione di idee correnti, che superano, forse, in acume spicciolo, ma, mi sembra, non nel livello di teoresi, le posizioni del suo tempo.

6a. Sistema, varietà, diacronia.

Nella critica ad A Valle Engler (p.65 sgg., passim) ha riportato le affermazioni di Saussure sull'inesistenza del segno e sull'identità alla prospettiva diacronica e alla immissione in questa prospettiva del suo sistemismo. La critica coglie nel segno, ma l'inesistenza va prima rapportata al segno come composto rispetto all'unità che come tale non dovrebbe essere composta. Questa è la prospettiva pertinente nel quadro teorico che pone esplicitamente Saussure a proposito dell'inesistenza; ciò non toglie il diritto di andare oltre il quadro posto esplicitamente e di rapportare l'inesistenza anche al quadro generale, anche se non tirato in campo da Saussure. (Premetto che vi è una accentuazione, e quindi un taglio retorico in questo senso, residuale da una primitiva redazione in cui avevo sottovalutato il tema 'unità SIMPLE').

L'introduzione di segno come strumento concettuale porta con sé quanto in Saussure vi è correlato come quadro teorico³⁸: il *valore*, concepito

³⁸ Intendo 'correlato' come intrinsecità teoretica anche oltre il dettato e le interpretazioni di tale dettato, del tipo di quella (Godel) che distingue il sistema cui porterebbero i 'termini' ma non il segno: questa interpretazione, se pure esegeticamente fondata pare, quanto meno, più nominalistica che sostanziale (cfr. anche il frg. N 23,6 citato appresso in testo), come si evince anche dal fatto che altrove Saussure si pone il problema (ma non la soluzione) della diacronia dei segni, in quanto inseriti in un sistema (Degallier 222-223 = Engler 1227-1280):

[D 222 [suite de 1273] = SM III 128]

bile solo in un sistema (relazionale e oppositivo); il sistema, a sua volta, è concepibile, per Saussure, solo sincronicamente e staticamente, come afferma esplicitamente, tra gli altri, l'appunto autografo (N.23.6 = Engler 1324 = Wunderli nr. 42 p. 61):

Quand on arrive 3^e aux sciences qui s'occupent de la valeur *arbitrairement fixable* (sémiologie), «non plus de la valeur ayant une racine dans les choses,» = signe arbitrairement «fixable» (linguistique), alors la nécessité de distinguer les deux axes atteint le dernier maximum, vu que, même par simple évidence *a priori*, ne vaut que ce qui est instantanément valable.

Non vorrei essere frainteso. Non nego che Saussure concepisca la lingua anche dinamicamente (su ciò v. Wunderli in «Vox Rom.» 33, 1974, pp. 1-31 e in *In Memoriam Fr. Diez*, Akten des Kolloquiums zur Wissenschaftsgeschichte der Romanistik 1975, Amsterdam 1976); affermo solo che il suo sistema (o modello di sistema) esclude la dinamicità in quanto non è fatto per la diacronia e la varietà. Il problema è presente a Saussure (cfr. *status motus*, SM p.47 sgg. N.12 = Engler 3298), ma è risolto in senso statico: nel *déplacement* la unità sono isolate, il risultato (sistema) è *global* (cfr. SM s.v. *déplacement* e Degallier 223 in Engler 1277 sgg., cit. a nota 40); si afferma la continuità in diacronia (SM s.v. *diachronie*), ma in diacronia Saussure, non solo biograficamente, ma come intrinsecità del suo modello, non sa dare la continuità sistemica.

La leggenda/racconto mitico è per sua natura varietà; per la prospettiva di Saussure questa varietà è rigorosamente diacronica nel senso di trafila, dalla storia di base ai terminali: donde il problema della continuità di quello che è continuo (derivazione genetica) ma non lo è; che, anzi, per Saussure, *in quanto sistema*, non può esserlo. Variando i termini, varia il sistema: secondo la concezione saussuriana di sistema, i termini stessi del sistema, meglio dei sistemi, risultano inconfondibili se si tratta di termini di sistemi diversi per

¹²⁷⁷ «Ce sera» un fait de sémiologie générale, continuité dans temps liée à altération dans temps. On peut le voir dans les systèmes d'écriture. (Il doit y avoir aussi des altérations dans langage des sourds-muets.).

[D 222 = SM III 128]

¹²⁷⁸ Maintenant, on pourrait poser question sur la nécessité de l'altération comme pas suffisamment mise en lumière comparativement au temps accordé à envisager nécessité de continuité. En effet, nous nous sommes bornés à dire que altération n'était qu'une des formes de la continuité. Cette lacune est voulue (provisoirement), pour cette simple raison que nous avons laissé les facteurs d'altération indistincts. Puisque n'avons pas recherché les causes de l'altération dans / [223] variété, nous ne pouvons pas rechercher si elles agissent nécessairement.

la definizione stessa di sistema, in quanto essi termini non sono entità positive ma negative, ed esistono solo per le relazioni entro il sistema.

È pur vero che Saussure parla di differenze e non di relazioni, e che certe sue affermazioni mostrano come i rapporti equivalgono a *posizioni* tra 'cose' preesistenti, piuttosto che a *relazioni*, determinanti le 'cose', come è invece nella logica (post)russelliana delle relazioni, che è la logica che sottostà – anche se cronologicamente *avant lettre* e, ovviamente, indipendente da Russell – alla dottrina saussuriana dei valori (cfr. sopra; è da aggiungere Derossi, in *St. Godel* 1974 p. 72 sgg. passim e Torricelli in *Studi e Saggi Ling.* XIX, 1979).

L'esplicitazione del sistemismo saussuriano in senso relazionale si è avuta, da Hjelmlev (grazie anche all'adeguato apparato logico postrusselliano, sostanzialmente carnapiano, via J. Jørgensen) che prendo ad esempio di saussurismo teoretico; e da Buysens (in «CFS» 18, 1961, pp. 18-32, spec. 28) che prendo come esempio di saussurismo *anche* filologico. Nel caso di Buysens però la acuta identificazione dell'importanza epistemologica di differenze e somiglianze (v. 22 sgg.) in generale, e per Saussure in particolare, non va considerata antinomica, né dialettica, ma va vista come la medesima realtà, *la relazione*, come tale in valore assoluto e non in funzione della diacronia (p.22). Le osservazioni di Buysens sulla diacronia sono tra le più acute in proposito; solo le vedrei in una diversa visuale argomentativa e, soprattutto, in funzione non rivendicativa nei riguardi della sincronia. Così l'affermazione (p.28) 'L'état de langue est donc un fait imaginaire' sarà da rileggere nella prospettiva epistemologica di Coseriu (1958 SDH) per cui moto e stato hanno valori diversi qualora siano applicati alla realtà o alla speculazione sulla realtà (livello, questo, cui pertiene 'sincronia ~ diacronia'). Di 'stato e moto' resta di eccezionale importanza – quasi anticipo parallelo del principio di indeterminazione della fisica – il passo di Schuchardt (spesso rammentato da Coseriu) nella formidabile recensione del *Cours* (1922, poi nel *Brevier*, p. 330) «Ruhe und Bewegung...bilden wie überhaupt so bei der Sprache keinen Gegensatz; nur die Bewegung ist wirklich, nur die Ruhe ist wahrnehmbar».

Questa concezione di sistema perdura nella linguistica³⁹; qui interessa che sia intrinsecamente saussuriana e che Saussure (come il saussurismo in

³⁹ Per esempio Allen (TPHS 1953 p. 52 sgg.) e più esplicitamente Katičić (1970), in quanto usano la definizione saussuriana di sistema (cfr. 1403-1410 Engler e sopra nota 28) devono rinunciare a parlare in termini 'linguistici' della continuità per cui da una lingua deriva altra o

genere) non sappia dar ragione di una diacronia sistemica: il cambio, donde la diacronia, è un'assenza di sistema (e ciò è esplicito nel *Cours*, nelle sue fonti⁴⁰ e altrove), e il nuovo sistema è altra cosa rispetto al precedente, per la definizione stessa di sistema: ma, in Saussure e saussurismo, *tutto* è altra cosa: quindi sono altra cosa le unità del sistema. Per la leggenda l'omologazione col segno ha trascinato un apparato epistemologico connesso a 'sistema', che non può dare ragione della caratteristica intrinseca della leggenda che è la varietà e, nella varietà⁴¹, della caratteristica pertinente per l'operazione di Saussure 'leggendista', che è la identificazione della *sequenzialità diacronica* e, in questa sequenzialità, l'identificazione di identità di certi tratti *invarianti*; in una concezione di sistema come quella di Saussure non vi possono essere invarianti transistemiche perché i termini sono determinati dal sistema e dalle sue relazioni interne. Quindi l'identità diacronica *in sistema* è pura contraddizione con la concezione saussuriana di sistema anche se la continuità di tale sistema in diacronia sarebbe necessaria e intrinseca per operare sulle leggende, ove di queste sia vista come pertinente – e così è per

altre lingue, come è il caso, per esempio, del rapporto 'latino → lingue romanze', il che è manifestamente assurdo (cfr. Prosdocimi 1978 'Diacronia' e 1980 'Fondamenti teorici').

⁴⁰ Engler nr. 1302 sgg., specialmente esemplificato nel come è proposto il cambio non sistematico vs. (ri)assetto sistematico (qui a livello morfologico) nel sistema dell'Umlaut (Engler nr. 1387 sgg. cfr. anche 1403 sgg., 1418 sgg. etc.).

⁴¹ Ricordo che difficoltà analoghe si verificano ove il sistema di Saussure o da Saussure derivato si applica alla varietà, non solo diacronica. Più in generale è da rivedere il rapporto tra varietà e diacronia: se è vero che la diacronia è un modo di variare, è anche vero che, almeno per fenomeni come le leggende, la varietà è comunque un prodotto della diacronia, intendendo con diacronia le trafile genetiche che hanno importato variazioni.

È pur vero che altrove Saussure enfatizza la varietà cronologica e spaziale della lingua. Un esempio (3952/b, 5 r), a proposito di appunti per un corso sul greco, posteriori al 1896 per la citazione di Kretschmer – evidentemente della *Einleitung* –; il passo segue il frammento 'Unde exoriar' riportato sopra (all'apparenza senza connessione).

Pas besoin d'insister, mais comme je le disais il y a un autre intérêt encore: comme phéno(mène) (?), comme manifestation naturelle [[d'une]] de la vie de la langue, hors de laquelle on n'a pas un tableau complet de cette langue et de sa vie. C'est qu'en effet il faut se placer une fois (p(ou)r t(ou)t(e)s en dehors et au dessus de la vieille conception selon laquelle l'immobilité et l'unité semblait [[la]] la destinée normale de chaque l(an)gue [[]], du moins [[]] plus normale que le changement, le mouvement et la diversité. Etudes romanes et germaniques. Ce changement est condition naturelle [[du langage]] d'une l(an)gue quelconque. Chang(emen)t ± [= plus ou moins] rapide mais individuel. Changement pouvait se faire, à partir d'un certain moment (?), d(an)s des directives tr(è)s div(erses) impossibles à prévoir, mais fatal(emen)t aura lieu d(an)s une dir(ect)ion quelconque. Chang(emen)t phon(ologique) et morpholog(ique) mais chang(ement). Voilà pour la langue considérée [sic] dans le temps. Mais à l'infl(ue)nce du temps se combine celle de l'espace. Une l(an)gue n'est pas ramenée sur un seul point. Et c'est ici que n(ou)s arrivons au phéno(mène) du fractionnement dialectal.

[Suite p. 96]

Saussure – la sequenzialità in diacronia. Integrando questa prospettiva sistemica con l'aporia dell'unità composta, si capisce ancora meglio perché Saussure arrivi a dire, nel passo su Wolf/Hugdietrich, che il segno non esiste: non esiste, oltre al fatto di essere composto, perché Saussure, giusta la propria concezione di sincronia e sistema, non sa fornirgli una diacronia sistemica. Si capisce allora perché vi siano o appaiano 'nebulose' di elementi (*Avale*) che *sembrano* coagularsi in sistemi: non per un'esistenza iperurania degli elementi poi andati a formare il sistema, ma perché in una concezione di sistema internamente relato come quello saussuriano *ogni sistema è nebulosa vista da un altro sistema*, in quanto i termini del sistema sono definibili solo nelle relazioni interne. Ciò avviene anche nella sequenza diacronica di trafele linguistiche ininterrotte.

Però se è vero che di fatto nelle trafele di lingua si riconoscono i termini – *padre* continua *patre(m)* – ciò avviene, nella coerenza saussuriana, *fuori del sistema* (e infatti Saussure, esemplando nella fonetica, non concepisce sistematicità nel processo di cambio). Secondo tale concezione segni di continuità assicurata, tipo *cantare* > *chanter*, non sono, per la definizione saussuriana di sistemi di valori⁴² gli stessi; anzi non si dovrebbero neppure omolo-

[] Du moment qu'on admet comme prémisses chang(emen)t d(an)s le temps,... A sera devenue A' A'' A'''. L'exemple d'une l(an)gue romane a ceci de lumineux que n(ou)s avons là à la fois p(ar)t de début staté «??» et p(ar)t de départ uniforme.

La data del passo – posteriore al 1896 e quindi posteriore o coevo alla speculazione su lingua, sistema, sincronia: cfr. Engler 1973 pp. 838-839 – mostra lo stacco, la non giunzione speculativa o, se vi è giunzione, l'idea di A', A'', A''' rapportata alle lingue romanze come spazio di 100 anni ribadisce quella che sarà l'incapacità del *Cours* di dare conto della diacronia come continuità e insieme come sistema, cioè della diacronia sistemica: l'artificio di A', A'', A''', cioè della discontinuità, non maschera la difficoltà intrinseca, anche se rappresenta una soluzione, che si ripropone in altre anche recenti teorie (ed è dovuta alla razionalità e operatività tramite un modello discontinuo sul reale che è continuo).

[Appunto di lettura. Le pagine sul greco che precedono e seguono potrebbero far rivedere un Saussure arealista, dialettologo e culturalista; è così, ma non per originalità, almeno credo: il tutto, mi sembra, deriva dalla *Einleitung* di P. Kretschmer che è ancora da riscoprire nelle premesse teoriche e metodologiche.]

⁴² Per valori segno-sistema v. sopra. E' vero che Saussure parla altrove di unità indipendentemente dai sistemi (dove le deduzioni di Godel, cit.) ma questo artificio 'retorico' non annulla l'incongruenza intrinseca, in quanto le unità non dovrebbero preesistere a ciò che le fa esistere, cioè non dovrebbero preesistere alle relazioni (ciò, e non altro, significa 'differenze e somiglianze' in un sistema -di valori); così, correttamente da un punto di vista saussuriano, deriva Hjelmslev. Che questa sia la corretta e corrente prospettiva anche saussuriana si deduce portando alle estreme conseguenze il segno $\frac{S.tc}{s.te}$ come sistema di segni collegati, dato dagli editori nella graficizzazione

$\frac{S.tc}{S.to}$	$\frac{S.tc}{S.to}$	$\frac{S.tc}{S.to}$	$\frac{S.tc^n}{S.to^n}$
---------------------	---------------------	---------------------	-------------------------

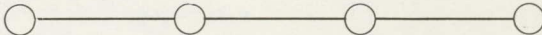
gare perché inseriti in un diverso sistema, quindi, per conseguenza definitoria, entità diverse.

Eppure, malgrado la teoria, nella evidenza fattuale praticamente accettata dallo stesso Saussure, si riconosce qualcosa – oltre la trafila storica – che accomuna *cantare* a *chanter*, tuttavia *chanter* nel *proprio sistema* (lingua francese) non è *cantare* nel *proprio sistema* (lingua latina). Nella concezione di Saussure un sistema è per l'altro sistema asistemático e quindi gli elementi suoi, visti da un altro sistema, non possono essere che una nebulosa perché non ne possono essere colte le relazioni che costituiscono, che *sono* il sistema.

Anche dal punto di vista del sistema, le leggende sono dunque nella stretta 'ortodossia' (per il senso limitativo che attribuisco ad 'ortodossia' v. sopra); di più: l'ortodossia evidenzia qui le difficoltà intrinseche del sistemismo saussuriano, non solo per la diacronia del sistema 'lingua' ma per la diacronia di tutti i sistemi possibili in diacronia. Di qui ravviso la necessità di una revisione della nozione di sistema in Saussure e di quanto vi è correlato: valori, relazioni *in* diacronia, etc.

La revisione del sistema-segno in Saussure, esula dai fini di questo scritto, che pur vi appone una premessa; lo stesso Saussure va di fatto oltre la propria concezione di sistema, nello scontrarsi con esso e le sue restrizioni, per dar conto della diacronia: la scomposizione dell'essere mitico (= simbolo), per individuarne una permanenza (invarianza) è un compromesso del relazionalismo assoluto, implicato nella sua concezione di sistema, col sostanzialismo ('cose' indipendenti dalle

ma da Saussure (Engler 1864) dato come



La differenza tra la graficizzazione di Saussure e quella degli editori è altamente significativa perché Saussure graficizza, nel collegarli, i segni come fossero *monadi* e non costituiti di significante-significato, il che è prioritario in Saussure. La considerazione di significante e significato come relati in un proprio piano è implicata da chi ha sviluppato il tema 'unità-identità' nella classe di varianti. La scelta degli editori di porre il segno come composto, scelta che è giustificata dalla coerenza della teoria di Saussure anche se non dal dettato di quella lezione o da un dettato a Engler (o a noi) noto – impone un ulteriore passo, la non chiusura dei segni e quindi, oltre la relazione fondamentale 'S.te – S.to' istitutiva del segno (linguistico), anche le relazioni tra significanti e significanti, significati e significati, e quindi, anche tra significante A e significante B e cioè

<u>S.te</u>	<u>S.te</u>	<u>S.te</u>
S.to	S.to	S.to

Questa relazione multipla è del resto l'esegesi implicita di studiosi saussuriani come, se non erro, T. De Mauro, ed è, a mio avviso, la ragione teorica che porta lo Hjelmslev dei *Prolegomena* a quello della *Stratification du langage*. E' comunque un nodo da rivedere oltre la lettura saussuriana in favore delle implicazioni teoriche. [Voglio richiamare che la necessità di unità, precedenti le relazioni, *costituenti* il sistema (e con esso le unità stesse come *non costituite* dal sistema) ritorna nelle leggende.]

relazioni e quindi permanenti oltre le relazioni); la scomposizione del (segno-) simbolo è un riconoscimento di esso (segno-) simbolo come terminale di relazioni (nome; blason; carattere, etc.), ma è sostanzialismo in quanto Saussure le relazioni in entità (non importa se sub-entità che sono poi sempre entità di diversa prospettiva) che *permano* oltre il sistema; in una ortodossia⁴³ del sistemismo saussuriano le entità dovrebbero essere invece determinate dal sistema in cui solo hanno senso i valori che sono la pertinenza di essere delle entità stesse del sistema. Allora il compromesso diviene inversione: in questo senso ha ragione A Valle nel riconoscere un diverso Saussure, ma solo in quanto Saussure *qui opera* con un sistemismo diverso, un sistemismo con unità discrete e fissate, in cui le relazioni sono successive e sono prodotte dal combinarsi delle (sub)unità. Quindi, in rapporto alle unità (segni) di cui quelle sono subunità si può porre la sequenza

subunità → combinazione (= relazioni) → unità

o meglio, dando la priorità al fatto che le subunità sono tali solo perché sono considerate in funzione del segno, o di altra unità superiore, si può parlare di unità di livello zero e di unità di livello 1, 2 ... n, e quindi si può riformulare

unità o → combinazione = relazioni = sistema → unità 1 ... n.

Non sfuggirà che questo è un sistemismo di tipo implicito nel componenzialismo di Jakobson e di molta linguistica attuale che lavora col discreto e con componenti preesistenti, quanto ad individuazione, ai sistemi in cui si inverano (di opposto tipo, e coerente col sistemismo di tipo saussuriano, interno e relazionale, è invece il componenzialismo di Hjelmslev e Coseriu). Ma Saussure non è arrivato, nelle leggende, all'esplicitazione teorica perché, come detto più volte, l'operazione leggenda non era in funzione teorica (almeno di questa teoria: segno, etc.) ma è la teoria importatavi in funzione operativa che ha trovato una cartina di tornasole, credo non voluta né preventivata. Perciò Saussure non ha potuto o avuto, motivo di tirare le implicazioni logiche che vanno contro od oltre la stessa sua concezione del sistema⁴⁴.

6b. In margine: sistema, diacronia, narratologia e mitologia

Quanto si è visto nel precedente paragrafo è stato proposto quale qualificazione storiografica e 'teorica' solo quale riferimento ad una sezione della teoria saussuriana canonica concernente il sistema, proprio perché l'operazione leggenda è svincolata, almeno psicologicamente, dalla speculazione esplicita; su questo punto, oltre la riprova in negativo per la predetta teoria in quanto basata su un modello essenzialmente statico, ne vanno messi in risalto eventuali lati positivi o precursori (naturalmente col limite e l'aleatorietà della 'precursione'), spunti validi in assoluto e tuttora fecondi.

⁴³ Come ho già detto e ripeto, non ci si può limitare a tutto e solo quello che Saussure ha detto, ma il discorso critico deve allargarsi anche a quello che Saussure non ha detto ma è logicamente implicato dalle tesi centrali. Inoltre poiché Saussure non è sempre coerente neppure nelle concezioni centrali, 'ortodossia' è relativa ad ad una determinata tesi e alle sue implicazioni logiche.

⁴⁴ Resta da vedere se Saussure, oltre le affermazioni, abbia altrove (corsi e appunti) affrontato la questione del proprio concetto di sistema in rapporto alle unità (segno): sarà da approfondire, ma ho l'impressione che lo stacco retorico delle due tematiche nel *Cours* (e, prima, nei corsi) e la frammentarietà degli appunti (frammentarietà reale, eccettuati alcuni nuclei organici; l'ediz. Engler, salvo nel fasc. 4, contribuisce a questa frammentazione) abbia permesso che la contraddizione restasse fino in certa moderna esegesi della lettera e, anche, dei contenuti.

Per quanto concerne il sistema, viene posta in negativo la necessità di un sistema dinamico per dar conto della diacronia e, più in generale, della varietà e – questo in positivo – vengono identificati dei nodi problematici che, oltre che valere per il sistema e la diacronia, valgono più in generale per la narratologia e la mitologia comparata⁴⁵. Centrale è, mi pare, l'individuazione della permanenza o non covariazione dei tratti – nome, blasone, carattere, etc. – il che si può riportare al problema della non covariazione tra forme e contenuti; della varietà in generale, cioè delle varianti. È tema noto nella mitologia come problema della variante da scegliere, in cui è altrettanto nota la drastica soluzione di Lévi-Strauss (1955, poi in *Anthr. Struct.* I) in favore della classe di varianti, il che implica una acronia o un rifiuto di riconoscere che i miti si trasformano. Vi è anche l'altro tema, se si possa datare la nascita di un mito partendo da un preciso tratto storico da cui ha tratto origine⁴⁶.

Vi è poi un tema correlato, anche se meno focalizzato, quale la morte di un mito (non la morte del mito o dissoluzione del mito in altra manifestazione culturale, come l'intende Lévi-Strauss 1971, poi anche in *Anthr. Struct.* II), che è poi una variante della trasformazione del mito, cioè della diacronia del racconto mitico. Saussure offre spunti per queste prospettive: il mito è essenzialmente diacronia e quindi una sua considerazione acronica è intrinsecamente deformata e insufficiente; nel caso che l'acronia sia una necessità del modello di approccio, Saussure individua un modello alternativo che non sacrifichi, anzi che consideri essenzialmente la diacronia. Nel caso che un mito possa nascere da un fatto o fatti = storie avvenimentali e non solo storie strutturali, Saussure risponde positivamente, e in più – forzando ma non tradendo le implicazioni del suo operare finale sulle leggende – offre un raffinamento che sposta la questione nel suo vero asse: il fatto è l'occasione, ma la leggenda o mito non è quel fatto, bensì la meccanica che lo trasforma in leggenda, cioè l'apparato produttore di leggende, cioè la cultura mitica: il problema è di vedere come ciò avviene e come nelle diverse culture funziona il mito in rapporto alla realtà, sia avvenimentale che strutturale, cioè cosa è il mito nelle diverse culture, cioè cosa è il mito tout court.

Nascita si può congiungere a morte come due estremi, e qui Saussure – sempre forzato ma, specie nella fase finale, non tradito, suggerisce la soluzione: nascita e morte non sono che livelli di trasformazione; si nasce da qualche cosa di nuovo applicandovi qualche cosa di presistente (schemi mitici); si muore trasformandosi e lasciando qualcos'altro, che può essere un mito talmente diversificato per forma o contenuto (motivazione ideologica) da essere considerato autonomo o una motivazione ideologica che non è più mito.

Questo tema della mitologia comparata ha un nome e una sede, Dumézil e Roma: una riflessione sulle implicazioni delle trasformazioni delle leggende come la concepisce Saussure, specialmente per quanto concerne il variare di forme, quali i nomi, rispetto ai contenuti, quali

⁴⁵ Mi si perdoni l'ingenua confessione, ma ho personalmente tratto stimolo dalla lettura critica di questo Saussure, sia per quanto concerne il sistema in diacronia, sia per la diacronia dei testi; su ciò v. Prosdocimi, 'Su Testo e Segno'; 1984 'Testo e diacronia'; 1984 'Sul sistema dinamico' (dattiloscritto).

⁴⁶ Non si parla qui del mito come dipendente da condizioni storiche strutturali (miti di caccia, agricoltura, etc.) ma da avvenimenti specifici: a una ingenua casualità/eziologia tra avvenimento e mito è subentrata una vigorosa reazione (v. per esempio M. Detienne 1977 a proposito delle Danaidi), ragionevole in quanto i termini sono incomparabili – avvenimento da una parte, mito dall'altra che è di natura strutturale – ma incompleto in quanto non trova il quadro teorico per la giuntura, ove ci sia: per un quadro adeguato tra avvenimento e realtà strutturale ('senso' del mito) v. ora Stefania Fuscagni, *Il Pianto ambrato delle Eliadi, l'Eridano e la nuova stazione preistorica di Frattesina Polesine*, in «Quaderni Urbinati di Cultura Classica» XLI (n.s. XII), 1982, pp. 101-113.

sono i caratteri, sarebbe senz'altro utile a una comparazione (Dumézil) che, ai fini ricostruttivi, ha privilegiato pressoché esclusivamente forme o certi contenuti; specificamente il concetto di 'innesto' e quanto vi è sotteso indica che una forma può avere un contenuto indipendente da quello che aveva in partenza, cioè che una forma non comporta necessariamente certi contenuti e che certe forme si spostano su contenuti diversi; alla fine viene vanificato il senso stesso di forme e contenuti. Ma operazioni del tipo di quelle di Dumézil (specialmente per le *histoires romaines*) è una attribuzione di contenuti tramite forme riconosciute in storie-racconto: il modulo narratologico posto da Saussure, o altro da questo derivato, pone un serio e valido memento a un siffatto operare.

Come ho detto sopra, non so che senso abbia il termine 'precursore', almeno come giudizio di valore; per me è semplicemente un modo di inquadrare un pensiero utilizzando il poi, eventualmente a fini utilitaristici di riciclarne spunti ancora fecondi, o per riconoscere che un determinato aspetto — nel caso il mito — porta indipendentemente ad approcci simili, comporta analoghi strumenti euristici, impone riflessioni dello stesso tenore, il che — probabilisticamente — sarà da ascrivere a caratteristiche intrinseche dell'oggetto, quindi con incremento conoscitivo dell'oggetto stesso.

In questa prospettiva mi pare di dire che la parola 'funzione', enfatizzata da Avalle come propiana, sia piuttosto la funzione nel senso di Dumézil: certi collegamenti contenutistici ove varino le forme, a certe variazioni contenutistiche ove permangano le forme. Tra queste forme Saussure ha, in primis, il nome (v.ad nota 19): ci pare che tenendolo in conto come elemento dotato di 'tenacità', ma anche passibile di variazione, lo ponga in una corretta posizione tra una sua ipervalutazione (certa comparatistica mitologica) e una sua sottovalutazione, quasi sua inesistenza (comparatistica dumeziliana); uscendo dalla mitologia per la narratologia in generale e prendendo spunto da quel tanto di chimerico che è nel 'Nome', si ripropone il tema della continuità di una storia, etc.

7. Aspetti residuali e rapporti con altra tematica: gli anagrammi.

Le leggende sono state ciclitate essenzialmente per Saussure semiologo. Sia pure inserita in un contesto biografico e storiografico che ha permesso diverse e ulteriori deduzioni, anche la nostra esplorazione, ha privilegiato questa prospettiva. I materiali non sono esauriti; dati in questo modo sono in parte deformati: basti pensare che il tema centrale, la leggenda come racconto, è stata considerata solo sommariamente.

Nelle leggende Saussure mette in atto un apparato complesso, desunto da diverse discipline intese come tecniche: è di fatto il bagaglio di conoscenze, di speculazioni, di tecniche che già possiede o di altre che acquisisce. Qui traspare un *modus operandi*, rivelatore di una forma *mentis* più generale, che non è stata, a quanto ne so, sufficientemente sottolineata. Saussure ha un diverso atteggiamento storico-biografico verso l'aspetto tecnico (filologia, linguistica, letteratura e storia come conoscenze fattuali) rispetto al *côté* teorico (filosofia, storiografia, teoria delle letterature, storia delle religioni etc.). Già di suo possiede un enorme apparato tecnico con notevoli

ed estese conoscenze; questo apparato è premessa a idee folgoranti con conseguenti riferimenti e spogli bibliografici⁴⁷ nelle fonti primarie (testi di leggende, miti, cronache etc.) o secondarie (manuali, trattati e opere): è la normale prassi di uno studioso.

Su queste conoscenze tecniche Saussure riflette speculativamente, portando le implicazioni di metodo a esplicitazioni e le implicazioni di teoria alle estreme conseguenze. Qui il comportamento di Saussure è del tutto diverso come è diversa la preparazione di base, in cui Saussure non ha competenze superiori a quelle di un normale uomo di cultura (id est liceale⁴⁸). Saussure però specula e con questa speculazione si avventura in campi e tematiche di (id non cura se vi siano stati (come ci sono stati) secoli di pensiero (ho mostrato questo aspetto in una nota sulla genesi della sua speculazione sul segno, per cui Saussure è codice descritto di Whitney). Questo aspetto spiega il dettato, a volte sconcertante, di certe note delle leggende per quanto concerne la storiografia ('la nonna che racconta...' o simili: alcuni di questi passi sono dati sopra): sembra che i Ranke, i Rickert, i Droysen, i Dilthey non siano mai esistiti.⁴⁹ Così pure per quanto concerne il modo di formarsi e di essere dei miti, etc., Saussure fa delle affermazioni esplicite anche su ciò senza preoccuparsi — salvo il caso W. Müller — se esisteva o che esisteva qualcosa prima di lui. Ciò spiega pure certo dettato trionfalistico di scoperta o di battere sentieri vergini, o certe ingenuità metodologiche in ambiti come la dialettologia.

Questa forma mentis ha probabilmente importato la *felix culpa* che ha consentito — a lui Saussure, o a chi ha confezionato il *Cours* —, un nuovo

⁴⁷ Saussure ha una sequenza tipica. Affronta un tema che gli è proposto da un'occasione, si forma presto un'opinione personale, con la premessa implicita che lui = Ego è destinato a capire e vedere quello che gli altri non hanno visto o capito. Questa opinione personale arriva ad avere il carattere della fulgurazione che ha risolto tutto, in cui tutto trova posto. Quindi riprova il tutto sui materiali, con dilatazione su tutti i fronti — spogli, riflessioni, idee su idee, etc. — che portano a un ammasso non più domabile, che riduce all'impotenza operativa nel senso di confezione unitaria (per la stampa) come nel caso leggende; o portano ad una rinuncia, per una controprova negativa come nel caso anagrammi (v. nota 52).

⁴⁸ Non si dimenticherà la struttura dell'Università tedesca che permette una specializzazione verticale in funzione puramente tecnica. A parte gli inizi giovanili nella alta borghesia (= aristocrazia) illuminata di Ginevra, non mi consta, dalle biografie, né dalle sue note, né dal catalogo della sua biblioteca (Gambarara) particolari interessi filosofici e culturali non connessi direttamente col suo operare tecnico (v. anche Prosdocimi 1984 'Sulla genesi della semiologia saussuriana', in stampa, e qui ad nota 10).

⁴⁹ Questo, come sempre, non è un giudizio di valore, ma, se è valida l'impressione, una constatazione per avviare una biografia intellettuale di Saussure. Così pure non è un giudizio sulla storiografia implicita di Saussure, su cui v. § 3c, alla fine.

paradigma, ma è un aspetto biografico e storiografico che va approfondito oltre le notazioni qui fatte, occasionate da questi materiali (ma non ristrette a questi materiali) e oltre quell'atteggiamento simpatetico o, meglio, falsamente simpatetico, in una prospettiva di titanismo, sempre e dovunque, che rischia di trasformare la storiografia in agiografia.

La linguistica intesa come fonetica, morfologia, etimologia, etc. è presente, ovviamente: si tratta di fonetica per provare che certa onomastica è di una fonte germanica piuttosto che di altra; di conoscenze sulla composizione nominale e sul lessico germanico, etc. Quello che è rilevante è che, per i nomi propri, al Saussure rigoroso etimologista, specialmente per quanto concerne la fonetica, subentra un Saussure che utilizza le possibilità della paronomasia e dei 'travestimenti' negli innesti/sovrapposizioni testuali⁵⁰; per esempio: Helche/Erka: Wieland: Wilkinus; Laurinus < *laurinthus: labyrinthus; Bether = Victor??; Wildorf = Victor??⁵¹; Osantrix: Athanaric??; altrove Osantrix: Costant-; «Ostacia rappelle 1 Augusta: 2 Constantia; 3 Anastasia». «Il n'y a pour nous que deux questions qui sont de savoir «de savoir» si *Ortnî, Otnît (Ortunint var.)* sont une déformation de Antoninus ou une déformation de Honorius»; etc. Vi si vede in prima istanza l'importanza accordata ai nomi nella meccanica di trasmissione/identità e quindi - negli innesti - a collegamenti che rispondano all'esigenza del legame col nome della storia B (da cui proviene l'innesto) con le verisimiglianze del sistema onomastico della storia A. Con gli occhi del poi ne può scaturire un motivo di riflessione autonomo nelle complesse meccaniche di Namengebung nelle società della realtà, prima, nelle società delle leggende poi (v. ad note 19,20). A mia conoscenza Saussure è il primo che trae conseguenze dall'evidenza che i nomi composti di unità familiari o tribali tendono ad avere un elemento invariante, segno del collegamento (v.M. Pia Marchese, cit. a nota 22).

*

⁵⁰ Non parlerei qui di paronomasia (che rientra nelle regole compatibili con quelle fonetiche), anche se ne ha le caratteristiche, perchè la funzione che attribuisce Saussure ai cambiamenti non è quella della paronomasia e, comunque, il processo non viene dato nei termini in cui si darebbe una paronomasia (all'epoca di Saussure paronomasia è equivalente a etimologia popolare). E' possibile che questa disinvoltura sia dovuta all'operare sugli anagrammi (e correlati), dove si è in un clima che al di là di ogni valutazione, presenta le stesse caratteristiche: le 'regole' strutturali non sono quelle 'normali' (= di superficie) e quindi si opera secondo regole diverse dalla normalità. Credo però che si tratti di un fatto indipendente, connesso con le regole di trasposizione parziale dei nomi secondo le linee di continuità nel variare di cui si è detto sopra.

⁵¹ Gli interrogativi sono dello stesso Saussure.

I materiali sulle leggende già note in frammenti minimi da *SM*, sono state riprese da Starobinski sulla scia degli anagrammi, alla ricerca di un Saussure alternativo al *Cours*. Avalle parte di qui e trova ben altri due Saussure alternativi al *Cours* (e a quello, precedente, del *Mémoire*), appunto il Saussure delle leggende e quello degli anagrammi. Su questa impostazione abbiamo già detto; tuttavia la tesi di Avalle, a differenza che in Starobinski, pone una separazione dell'operazione anagrammi rispetto a quella delle leggende; dati intrinseci ed estrinseci confermano questa separazione.

Cronologia: l'operazione leggende copre almeno lo spazio 1903-1910; l'operazione anagrammi copre lo spazio 1906 – fine 1908⁵²; gli anagrammi sono dunque inglobati nell'operazione leggende.

Importa stabilire il rapporto e cioè se l'operazione materiale escludeva l'altra e se l'operazione intellettuale era indipendente.

Sono propenso a credere che le due operazioni fossero materialmente indipendenti e che la ricerca sugli anagrammi abbia interrotto con polarizzazione pressochè in esclusiva l'operazione leggende (in 3959/9 vi è però l'*Ildebrandslied* trattato in chiave ana/ipogrammi).

Contrariamente ad altri appunti o quaderni, i quaderni degli anagrammi sono ben separati, da presumere già in partenza, e, se si toglie qualche mescolamento di foglio, l'inserzione di note degli uni negli altri è pressochè inesistente, il che, in un corpus di questa estensione e dato il modo in cui Saussure utilizza quaderni e fogli come occasionali superfici scritte, è eccezionale.

Se anche questo non significa che Saussure abbia lasciato le leggende durante il periodo sugli anagrammi (1906-8), anagrammi e leggende non si incrociavano intrinsecamente.

Tutto quello che rispetto agli anagrammi appare nella leggenda, è una certa sensibilità che potrebbe provenire – ma non necessariamente – dagli anagrammi nel trattare, in alcuni casi, la tradizione dei nomi propri, da storia a leggenda, da leggenda a leggenda.

Il mnsr. 3959/9 (p. 1-12 r/v) concerne l'*Ildebrandslied* e altro, tra cui i materiali Nibelungici in chiave di ana/ipogrammi: ma è un caso isolato,

⁵² Il termine superiore è fissabile al viaggio in Italia dell'inverno 1906; al seguito della lettura diretta degli *elogia* scipionici viene risvegliato l'interesse al saturnio, tema che doveva essergli familiare quale classicista e, biograficamente, per il celebre lavoro di Louis Havet dei primi degli anni '80 (da verificare se Saussure avesse già avuto il lavoro di Leo sul saturnio, datato al 1905). Nell'estate 1906 ha risolto il saturnio in senso 'anagrammi' (lettera a Meillet). Il dicembre 1908 deve essere la data di chiusura, perchè la riprova delle sue tesi da un poeta latino vivente (Pascoli) era stata negativa (su ciò Wunderli).

probabilmente un tentativo di applicazione alla leggenda del sistema di lettura degli anagrammi, per la leggenda tosto abbandonato visto che non se ne trovano echi.

Mi pare pressochè niente. Non solo non si è in un operare correlato, ma l'assenza di collegamento è superiore a quello che è da aspettarsi per una identica personalità nello stesso torno di tempo.

*

A mo' di conclusione: è verosimile che vi siano ulteriori, magari più interessanti prospettive di lettura, o ulteriori aspetti da rilevare o spunti specifici⁵³: noi ci siamo limitati (la vita è breve...) a quelli più appariscenti in sé, o perché messi in risalto da chi ci ha preceduto.

Nota

Questo lavoro era stato concepito come introduzione ad una edizione di materiali scelti provenienti dai manoscritti sulle leggende germaniche, affidata ad A. Marinetti e M. Meli. Ragioni varie hanno suggerito di autonomizzarlo, anche in relazione ad una più ampia revisione di materiali – inediti e non – ad opera del sottoscritto in collegamento con altri studiosi. Per quanto mi concerne vi sono correlati altri lavori in stampa o in dattiloscritto; fornisco gli estremi di quelli più strettamente connessi:

- *Sulla filologia saussuriana* (seminario tenuto presso l'Istituto di Linguistica dell'Università di Urbino, Marzo 1982; il testo è tuttora inedito);
- *Sulla genesi della semiologia saussuriana. Nota sulla biografia intellettuale di F. de Saussure*, in stampa nell'«Archivio Glottologico Italiano» (1984);
- *Segno e simbolo; sistema e diacronia in Saussure*; dattiloscritto;
- *Testo e Segno*, relazione al Convegno SLI, S. Margherita Ligure, Maggio 1981; in stampa negli *Atti*;
- *Su 'testo' e 'diacronia'*, relazione tenuta al Convegno «*Il Sacro nella tradizione orale*», Padova 4-6 gennaio 1984, in stampa negli *Atti*.

In testo si fa inoltre riferimento ai seguenti miei lavori:

- 1978a 'Diacronia' = *Diachrony and Reconstruction: 'genera proxima' and 'differentia specifica'*, in *Proceedings of the XIIth Int. Congress of Linguists* (Vienna 28 agosto-2 settembre 1977), Innsbruck 1978, pp. 84-98;
- Diacronia 1978b = *Diacronia: ricostruzione. Genera proxima e differentia specifica*, in «*Lingua e stile*» XIII/3, 1978, pp. 335-371;
- 1980 *Linguistica storica = I fondamenti teorici della linguistica storica*, in *Nuovi metodi e problemi della linguistica storica*, Atti del Convegno SIG (Firenze 25-26 ottobre 1979), Pisa 1980, pp. 41-72;

⁵³ A un commento sul lato germanistico sta lavorando il mio antico allievo fiorentino Marcello Meli, ora all'Università di Verona.

– Corso 1980-81 = *Segno e testo*, dispense del corso di Glottologia, Un. di Padova, anno acc. 1980-81.

Per quanto concerne le 'leggende germaniche' che sono l'oggetto specifico è in atto l'edizione dei frammenti più significativi a cura di Anna Marinetti e Marcello Meli. A questa edizione in fieri [Padova, Istituto di Glottologia] si rimanda una volta per tutte per quanto sopra, in testo, è solo accennato o affermato senza giustificazione adeguata nel riportare i brani originali. Marcello Meli, germanista allievo di P. Scardigli e mio, si occuperà dell'aspetto germanistico e di quanto di narratologico vi è connesso (v. nota 12). I materiali sulle leggende sono in due scatole del fondo Saussure della Bibliothèque Publique et Universitaire di Ginevra (il regesto di questo fondo dato da Godel in CFS 17, 1960 p. 5-11 è ora da aggiornare per nuove acquisizioni); le scatole sono segnate Ms.fr. 3958 (otto quaderni e 3959 (11 fra quaderni e inserti); dall'esplorazione di Avalle sono intervenuti cambiamenti di alcune numerazioni, cfr. per es. il frg. Avalle 1973 a § 2.6 dato come 3958/4 p. 126 che corrisponde a 64r). L'ordine non è quello cronologico; l'inserto che è alla fine di 3959, il numero 11, appartiene, parte o tutto, alla fase iniziale. Salvo qualche sparo appunto o foglio volante in altra collocazione (v. sopra in testo, dove si accennano anche i problemi cronologici) vi sono compresi tutti i materiali sulle leggende.

Tutti i materiali – inserti o quaderni – sono numerati a matita (sia pure con criteri non omogenei: a volte pagina r/v, o nelle facce in successione); il solo inserto 3959/11 non è ancora numerato (e vi è il caso di fogli spostati di recente, tra un'autopsia e l'altra): userò, quando necessario, una numerazione corrispondente alla sequenza riscontrata nell'ultima autopsia (1980). Criteri editoriali. Per comodità di lettura e opportunità di sede i testi sono qui dati nell'assetto definitivo, cioè dopo correzioni per aggiunte ed erasioni. Nel caso di testi editi da precedenti autori (Avalle) ne riportiamo le letture, ne rispettiamo i criteri; per i frammenti inediti utilizziamo una versione ridotta di quello che sarà l'apparato dell'edizione; qui segnaliamo in testo erasioni e aggiunte solo in casi significativi (aggiunte: «...» erasioni [[.....]]).

I criteri per un'edizione non sono semplici e, accanto all'apparato, sarà necessario prevedere un florilegio di riproduzioni dell'originale per rendere tattile il tipo di produzione ed elaborazione: di ciò si tratta nella nota editoriale [di Marinetti-Meli] apposta all'edizione vera e propria che, per le caratteristiche, abbreviazioni, correzioni, aggiunte, etc., è assimilabile a quella dei papiri, donde dovrebbe usarsi una tecnica analoga.

Nell'edizione Marinetti-Meli saranno usati i seguenti criteri:

[] spazio vuoto in testo; [] spazio vuoto alla fine del testo; [...] frattura di foglio;
 < > correzioni; [[]] erasione: quando non sia segnalato altro, significa che la parte erasa è irrilevante; { } integrazioni rilevanti operate dall'editore: si escludono qui (ma non nell'edizione critica) casi ovvi come *ds* per *d{an}s*, *tt* per *t{ou}t*, *-ent*, per *-e{me}nt*, come per *co{m}me*, etc.; « » intervento mio sul testo; [] forme incomplete o (per me) illeggibili; ?? : incertezza generica. I simboli si possono combinare: [[(< >)] segnala erasione di correzione; [??]: incerto se il testo sia concluso; [[??]]: incertezza sulle caratteristiche dell'erasione, etc.

I materiali sulle leggende germaniche, già segnalati da Godel (*Sources*), ripresi da Starobinski in funzione del Saussure degli anagrammi, sono stati valorizzati da Avalle in più lavori:

Avalle 1972a = *Dai sistemi di segni alle nebulose di elementi*, in «Strumenti critici» VI, 1972, pp. 229-242

[Proposta di un Saussure 'negatore del segno', anticipatore di Propp].

Avalle 1972b = *Ferdinand de Saussure. Nota sul «segno»*, in «Strumenti critici» VI 1972, pp. 275-282

[Edizione e commento di un frammento ripreso poi in 1973a e 1973b].

Avalle 1972c = *Corso di semiologia dei testi letterari*, Torino 1972

[qui le prime notizie e interpretazioni; rinvio agli articoli del 1973; promessa di edizione; bibliografia 'semiologica'].

Avalle 1973a = *La sémiologie de la narrativité chez Saussure*, in C. Bouazis (ed.), *Essais de la théorie du texte*, Parigi 1973, pp. 17-49

[Edizione di 10 frammenti; scontestuati e disposti nell'ordine retorico dell'interpretazione di A.].
Avalle 1973b = *L'ontologia del segno in Saussure*, Torino 1973

[Risistemazione dei materiali precedenti; i frammenti sono tradotti in italiano. A questa faremo riferimento con Avalle, salvo diversa indicazione, specialmente per l'edizione vera e propria, data in Avalle 1973 e 1972b].

A questi ha reagito:

R. Engler, *Sémiologies saussuriennes. 1. De l'existence du signe* [A propos d'un paradoxe de D'Arco Silvio Avalle sur Saussure linguiste et mythographe], in «CFS» 29, 1975, pp. 45-71.

E vi si rifà:

P. Wunderli, *Umfang und Inhalt des Semiologiesbegriffs* in «CFS» 30, 1976, pp. 33-68. Rinuncio a una bibliografia saussuriana. Riferimenti d'obbligo sono i «CFS»: le *Sources* di Godel (abbr. SM); il commento al *Cours* di De Mauro (e altri lavori di De Mauro e allievi, come R. Simone, D. Gambarara, etc.); bibliografie e biografia di Koerner; *Compléments à la Bibliographie saussurienne* 1916-1972, di H. Genoust in *Historiographia Linguistica* III, 1976, pp. 37-87; l'edizione di Engler e i lavori che l'accompagnano; tra questi il *Lexique*, 1968, necessario in attesa degli indici e, specialmente per cronologia e tematiche, *European Structuralism: Saussure*, in *Current Trends* [Sebeok ed.] XIII, pp. 829-886, e la *Bibliographie Saussurienne* (a partire da «CFS» 30, 1976, pp. 99-137 e 31, 1977, pp. 279-306; un'altra bibliografia recente del Ginevrino si deve a Sgroi in «SILTA» VI, 1977, pp. 629-682; si vedano pure i lavori di R. Amacker, e quelli di P. Wunderli; punto di riferimento sono anche gli *Studi... Godel*, Bologna 1974 e, ora, G. C. Lepschky, *Intorno a Saussure*, Torino 1979. Sia qui che in testo — salvo eccezioni — si dà per scontata la bibliografia anche teorica (per Coseriu si rimanda a quella generale della *Festschrift*: così Coseriu SDH è evidentemente *Sincronia, Diacronia e Historia*, etc.), e si espliciterà solo ove necessario. [In data posteriore alla stesura di questo testo, autunno 1979, sono usciti: C. Vallini, *La costituzione del testo del Cours de linguistique générale*, in AA.VV., *Del Testo*, Napoli 1979: v. qui ad nota 40; R. Engler, *Sémiologies saussuriennes. 2. Le Canevas*, «CFS» 34, 1980, pp. 3-16, come sempre preciso ed ampio ma, mi pare, sempre in una prospettiva troppo simpatetica.]

(Stampato con un contributo del
Centro Nazionale delle Ricerche italiano)

Università di Padova
Via Beato Pellegrino 1
I-35100 Padova

Aldo Prosdocimi

KURT SCHORI

SPRACHE ALS 'FAIT SOCIAL'

Die Rezension des Buches von CHRISTINE BIERBACH, *Sprache als 'fait social'. Die linguistische Theorie F. de Saussure's und ihr Verhältnis zu den positivistischen Sozialwissenschaften*. Tübingen, Niemeyer, 1978, 192 S.¹, als Beitrag zur Rezeption des CLG.

Es mag in einer linguistischen Zeitschrift, die sich vorwiegend mit den Fragen der Interpretation von F. de Saussure befasst, einen eigenartigen

¹ Im Folgenden mit C.B. abgekürzt. Sämtliche Zitate in dieser Arbeit, die nur mit einer Seitenzahl belegt sind, stammen aus diesem Buch.

Da ich im übrigen keine weiteren Autoren zitiere – mit Ausnahme des CLG – möchte ich an dieser Stelle auf die in der Saussure-Rezeption völlig ausser Acht gelassene Dissertation von I.v.Niederhäusern aufmerksam machen, die auf meine Arbeit einen wesentlichen Einfluss ausgeübt hat: *Zu F. de Saussures 'Cours de linguistique générale', Kritische Betrachtung von drei Fragen*, Dissertation Zürich 1966. Den CLG zitiere ich in der Regel nach der deutschen Ausgabe (Berlin ²1967), und nur wo Missverständnisse möglich sind, ziehe ich die französische Ausgabe bei. Die Seitenangaben 'S.' beziehen sich auf die deutsche Ausgabe, 'p.' auf die französische.

Da es sich bei der vorliegenden Arbeit nicht um eine reine Buchrezension handelt, sondern um eine sachliche Erörterung einiger wichtiger Punkte des Buches – jeweils mit Rückgriff auf den CLG selbst – gebe ich hier einen kurzen Ueberblick über den Inhalt.

Auf den Seiten 1-14, *Einleitung*, markiert C.B. die verschiedenen Probleme, die sie in der Konzeption der Saussureschen Linguistik sieht und im Verlaufe des Buches behandeln will: Konzeption und wissenschaftstheoretische Ausgrenzung der *langue* (Teil 1, S. 15-115, mit im 2. Kapitel, p. 30-52, einer Gegenüberstellung dieses Gegenstands *langue* und der anderen Saussureschen Kategorien von *fait social*, *langage*, *parole*, im 3. Kapitel einer Rekonstruktion der verschiedenen untersuchten Begriffe vom Quellentext her, und im 4. Kapitel, p. 65-78, einer Behandlung des Problems der Homogenität der *langue* und ihrer Systematizität. Die Kapitel 5-7 sind dann der Kategorie *valeur* gewidmet, unter welcher die sprachlichen Ausdrücke eben als Elemente des Systems *langue* erscheinen.). In einem 2. Teil, S. 116-183, stellt C.B. dann die Frage der wissenschaftshistorischen Einordnung von Saussure. Kapitel 8 ist den 'idealistischen' Vorläufern gewidmet (Humboldt, Hegel, von der Gabelentz, etc., S. 121-146), Kapitel 9, S. 146-183, der Frage des Zusammenhangs mit der Durkheimschen und überhaupt zeitgenössischen Soziologie.

Eindruck machen, wenn ein Theologe sich das Recht herausnimmt, sich darin zu äussern. Taucht doch der Name 'de Saussure' in der Theologie allerhöchstens innerhalb einer Randbemerkung als 'Begründer des Strukturalismus' auf – ausgerechnet des Strukturalismus, der in der Theologie ohnehin ein 'enfant terrible' ist – und auch da nur als wissenschaftshistorischer Hinweis: sozusagen zum Erweis dafür, dass man sich nicht mangelnde Kenntnis der Dinge vorwerfen lassen muss.

Die theologischen und sprachtheoretischen Gründe darzustellen, die mich dazu gebracht haben, Saussure für die Theologie zu rezipieren, würde allerdings zu weit führen². Ich begnüge mich deshalb mit dem Hinweis, dass mich Prof. R. Engler gebeten hat, das von mir in meiner Arbeit verwendete Buch von Christine Bierbach für die *Cahiers Ferdinand de Saussure* zu rezensieren. Ich übernahm diese Arbeit dankend, obwohl ich von vorneherein sah, dass es mir unmöglich sein würde, eine reine Buchrezension zu schreiben, da man, um ein Buch über den CLG beurteilen zu können, zugleich den CLG interpretieren muss. Die Legitimation, dass aus dieser Rezension nun ein kleiner Aufsatz geworden ist, lässt sich nun allerdings nicht mit einem Hinweis auf Prof. R. Engler erledigen. Sie liegt vielmehr darin, dass ich meine, im Zusammenhang mit dem Buch von C. B. gewisse Aspekte des CLG herausstellen zu können, die in der Rezeption dieses Werkes bis heute oft vernachlässigt worden sind. Die Saussure-Kenner, denen die hier aufgestellten Thesen geläufig sind, mögen mich entschuldigen; es gibt auch solche, denen sie nicht geläufig sind.

1. Nach C. B. gründet F. de Saussure seine Linguistik und die Entfaltung ihres Gegenstandes (*langue*) auf die Tatsache der Gesellschaftlichkeit der Sprache (vgl. Titel). Tatsächlich stellen die Ausdrücke 'sozial', 'kolle-

² In meiner theologischen Arbeit befasste ich mich u.a. mit dem Problem der *Bedeutung* von sprachlichen Ausdrücken. Die Grundfrage könnte etwa so formuliert werden: wonach fragt man, wenn man bei der Interpretation biblischer Texte nach der Bedeutung von sprachlichen Ausdrücken fragt? Dieses Problem spielt natürlich in der theologischen Exegese eine entscheidende Rolle. Da die heutige Exegese stark von der historischen Wissenschaft geprägt ist, wird die Eruiierung der Bedeutung sprachlicher Ausdrücke hier oft etymologisch, traditionsgeschichtlich oder motivgeschichtlich vorgenommen. Ohne weiter auf diese Einzelmethoden einzugehen lässt sich sagen, dass in ihnen die Bedeutung von sprachlichen Ausdrücken in diachronischer Abhängigkeit von früheren Stadien dieser Ausdrücke gesehen wird. Meiner Ansicht nach führt dies oft zu einem ungeheuren Missverstehen der Texte, abgesehen vom riesigen Aufwand, der mit diesen Methoden betrieben werden muss. Damit ist das exegetische Problem benannt, aufgrund dessen ich begann, über die Funktionsweise von Sprache und die Bedingungen der Möglichkeit des Verstehens von sprachlichen Ausdrücken nachzudenken.

tiv', 'fait social' usw. immer wieder entscheidende Charakterisierungsmerkmale an denjenigen Stellen dar, an denen Saussure seinen Gegenstand beschreibt und abgrenzt. In der Einleitung (S. 1-14) geht es ihr darum, zu zeigen, dass die Ausdrücke 'social' und 'fait social' die systematisch grundlegendsten bei der Konstitution des Wissenschaftsobjektes 'langue' sind:

1. Die Kategorie *fait social* spielt eine entscheidende epistemologische Rolle in der Konstruktion des Wissenschaftsgegenstandes der Linguistik und der systematischen Artikulierung ihrer Grundbegriffe (S. 4).

Ihre These ist nun, dass der Ausdruck 'fait social' – und mit ihm dessen theoretische Implikation – aus der Soziologie Durkheims stammen. Der 'fait social' zusammen mit den wissenschaftstheoretischen Überlegungen Saussures führen dann zur Ausgrenzung der Saussureschen Linguistik und deren Gegenstand (*langue*), und damit zu jener dem Werk Saussures zugeschriebenen 'rupture épistémologique' (Bachelard).

Ihre 2. These lautet demnach:

2. Die spezifische Konzeption der *langue als fait social* verknüpft Saussure's Linguistik mit dem Positivismus Durkheimischer Prägung und führt seine ideologischen Momente in die Sprachwissenschaft ein (S. 4)³.

Von dieser Ausgangslage ist zu erwarten, dass es sich bei dem Buch von C. B. um eine Kritik am Saussureschen Denken handelt. Ich stelle deshalb im Folgenden einige der wichtigsten Kritikpunkte zusammen.

2. Eine der grundlegendsten Fragestellungen der Kritikerin besteht darin, zu rekonstruieren, wie denn Saussure eigentlich zu seinem einheitlichen, homogenen, in sich stimmigen Gegenstand (*langue*) kommt. Ich nenne drei wesentliche Kritikpunkte, die sie im Zusammenhang ihrer Rekonstruktion herausstellt:

a) Die Kritik am Ausschluss aller 'sachfremden Aspekte': „So verlangt der Prozess der Bestimmung eines geeigneten Wissenschaftsgegenstandes [...] zunächst den Ausschluss bestimmter Aspekte der empirischen Sprache“ (S. 21). Sie nennt das einen „Kampf gegen die 'Exteriorität', für die Immanenz, Homogenität und Autonomie des Wissenschaftsobjektes Sprache“ (S. 21). Was nach ihr damit verbunden ist, ist der Verlust des Kontaktes mit der empirischen Realität Sprache, mit dem Subjekt 'Sprecher' und der Geschichte. (Vgl. S. 21 und auch die Zusammenfassung S. 184).

³ Auf diese zweite These gehe ich in Punkt 7. dieses Artikels näher ein.

b) Einen zweiten Kritikpunkt bildet dann der sich für sie daraus ergebende Widerspruch zwischen der grundlegenden Definition der Sprache als 'fait social' (soziale Realität) und der 'Entmaterialisierung und Enthistorisierung' (S. 21) der langue. „Das Postulat der 'internen' Betrachtung der Sprache kontrastiert jedoch eigenartig mit dem affirmierten Sozialen Charakter, – ein Widerspruch, auf den noch näher einzugehen sein wird“ (S. 21). (Vgl. auch S. 32 und 40 ff; und wiederum in der Zusammenfassung S. 186).

c) Doch wie geschieht nach ihr die Herauslösung dieses Wissenschaftsobjektes (langue) aus der empirischen Realität Sprache? Mit dieser Frage ist ein dritter wichtiger Kritikpunkt der Autorin – der wissenschaftstheoretische – erreicht. Denn dies geschieht durch die Wahl eines geeigneten Gesichtspunktes bei der Betrachtung der Sprache. „Dies bedeutet zunächst, die Linguistik von allen 'sachfremden' Gesichtspunkten zu 'säubern', – wie z. B. von dem textbezogenen der Philologie, den normativen oder sprachlogischen Ansätzen der klassischen Grammatik, den biologistischen der Organismuskonzeption der Sprache.“ Und weiter ist das Verhältnis zu denjenigen Wissenschaften zu bestimmen, die sich auch mit Phänomenen der Sprache beschäftigen, „ihre Methoden jedoch aus anderen Disziplinen ableiten: Geschichte, Psychologie, Anthropologie, Soziologie“ (S. 26/27). Das führt dann nach C. B. zu eben jener 'entmaterialisierten' und 'enthistorisierten' Sprache (langue), die Saussure als das einzige legitime Objekt der Sprachwissenschaft betrachtet. „Es ist folglich anzunehmen, dass der 'point de vue', den Saussure für die Untersuchung der Sprache wählen wird, dieser Zielsetzung entspricht“ (S. 21).

Zum Zusammenhang dieser drei Kritikpunkte ist folgendes zu sagen: Wenn C. B. das wissenschaftstheoretische 'Gesichtspunkt-Denken' Saussures scharf kritisiert (vor allem in Kp. I, S. 15 ff) – es gegen die Erkenntnistheorie Hegels abgrenzt (S. 17-20) –, dann handelt es sich dabei nicht um einen grundsätzlich andern Kritikpunkt als denjenigen der Konstituierung und Säuberung der langue. C. B. versteht die Objektkonstitution der langue als Konstruktion eines Wissenschaftsobjektes – *damit einher* geht die Trennung der langue von den empirischen Aspekten der Sprache. Die Operation wird aber auf wissenschaftstheoretischer Ebene *gerade* durch die Einführung des spezifischen Saussureschen Gesichtspunktes (fait social) vollzogen. Insofern handelt es sich dabei um den gleichen – oder bei allen drei um den gleichen – Kritikpunkt, der hier auf anderer Ebene formuliert wird.

Drückt man diese Kritik der Autorin in einer Verdichtung von Zitaten aus, so hört sie sich etwa wie folgt an: C. B. kommt aufgrund ihrer Unter-

suchungen der Saussureschen Begrifflichkeit zum Schluss, dass die *langue*-Konzeption eine „verdinglichte, taxonomische Sprachauffassung“ impliziere, die mit „der mechanistischen Konzeption des Psychischen [...] im 19. Jahrhundert zusammenhäng(e)“ (S. 51). Sie schliesst daraus: „Der Begriff *langue* schliesst folglich Veränderung aus. Wenn Veränderung [...], vom Individuum ausgehend, dennoch stattfindet, so kann diese nur als Störung des Gleichgewichts [...] verstanden werden“ (S. 52). „Den Widerspruch“ sieht sie dabei „bereits innerhalb der Konzeption der *langue* angelegt, zwischen ihrer Konzipierung als theoretisches Prinzip (abstraktes Regelsystem, das der Analogiebildung zugrundeliegt) einerseits, dinghaftes, im Gehirn gespeichertes Inventar (Formen und Bedeutungen) andererseits“ (S. 59). „So erscheint das Saussuresche 'Produkt' *langue*, wie jüngst kritisiert worden ist, als ein Produkt ohne Produktion und ermöglicht so einen taxonomischen Sprachbegriff“ (S. 43, vgl. auch S. 51). „Wobei sich die Trennung von *langue* und der Basis ihrer realen Existenz als Opfer an die 'Reinheit' des Wissenschaftsbegriffs verstehen lässt“ (S. 21).

Die Liste von Zitaten, die eben jene grundsätzliche Kritik von C. B. an Saussures Konzeption zum Ausdruck bringen, könnte beliebig verlängert werden. Sie enthalten alle in irgend einer Form – in einem der obigen Zitate z.B. in der Form einer Gegenüberstellung 'abstraktes Regelsystem/dinghaftes Inventar' – den Vorwurf, Saussure konstruiere einen Gegenstand *langue*, der vom konkreten sich in der Geschichte abspielenden Sprechen völlig absehe. Und dies entgegen dessen eigener Aussage, dass die *langue* nicht „weniger als das Sprechen (*parole*) ein Gegenstand konkreter Art“ sei“ (CLG S. 18). Für C. B. scheint eine solche Aussage innerhalb des Saussureschen Konzepts völlig unbegründet – sie selbst aber möchte diesen Aspekt zur Geltung bringen.

3. Im folgenden will ich zur Ueberprüfung dieser Kritik die beiden wichtigsten Bedingungen, auf denen sie aufgebaut ist, anhand der CLG-Aussagen diskutieren. All diese Aussagen implizieren nämlich genau zwei wesentliche Voraussetzungen:

1. Sie fassen 'langue' als durch Saussures Konzept erschaffenen Gegenstand auf, deshalb notwendig jenseits des Sozialen, abgelöst von der geschichtliche Produktion, abstrahiert von der Basis der realen Existenz usw. Kurz: in ihnen wird 'langue' als *ontologisch* getrennt von der *parole* verstanden. 2. Sie verstehen das Wortpaar 'sozial/individuell', mit dessen Hilfe

Saussure 'langue' definiert⁴, als *Gegensatz*. Einfacher: Wird etwas als 'sozial' bezeichnet, so kann es nicht mehr individuell sein (u.u.).

Die Frage ist nun, ob die Aussagen des CLG tatsächlich so verstanden werden können, oder ob es sich dabei um jenen in der Wissenschaft berühmten Mechanismus handelt, einem Autor falsche Voraussetzungen zu unterstellen, um sich dann dagegen abheben zu können – d. h. ein Feindbild zu erstellen, das dann das Werk der Autorin wäre. Und da man Feindbilder in sich selbst trägt, müssten sich ihre Vorwürfe gegen sie selbst richten.

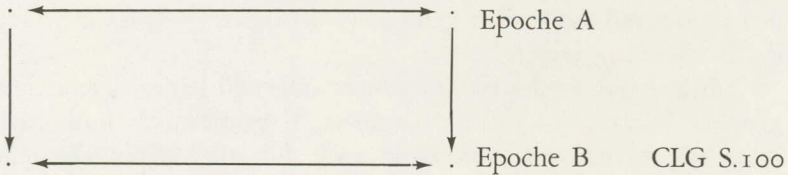
4. *Zu Voraussetzung 1*: Nach Saussure werden – entsprechend z.B. den Aussagen zum Schachbeispiel (vgl. CLG S. 105 f) – unter diachronischer Perspektive die einzelnen Ereignisse in ihrer Entwicklung betrachtet; unter synchronischer Perspektive aber die *Relationen zwischen* den Elementen (oder Ereignissen). Diese Aussagen könnten tatsächlich so verstanden werden, als würde Saussure mit Hilfe seiner Methode der Synchronie einen von den konkreten Sprachereignissen getrennten Gegenstand (die Relationen) objektivieren. Obwohl von andern seiner Aussagen her die Unterscheidung von Synchronie und Diachronie als Unterscheidung *von Gesichtspunkten*, und nicht von Gegenständen verstanden werden muss. Er sagt zum Beispiel: „Um aber diesen Gegensatz und diese Kreuzung der *auf den gleichen Gegenstand bezüglichen Erscheinungen* von zweierlei Art noch deutlicher hervorzuheben, ziehe ich es vor, von synchronischer und diachronischer Sprachwissenschaft zu sprechen“ (CLG S. 96, meine Hervorhebung).

Um bezüglich dieses scheinbaren Widerspruchs die Meinung Saussures ausfindig machen zu können, muss eines der Beispiele, das er verwendet, um den Unterschied der synchronischen und der diachronischen Betrachtungsweise zu verdeutlichen, genau analysiert werden.

„Im Ahd. war der Plural von *gast* anfangs *gasti*, [...]. Infolgedessen hat man heute *Gast-Gäste* [...]“ (CLG S. 99). Unter synchronischem Gesichtspunkt kommt also die Beziehung *gast-gasti* in der Epoche A, die Beziehung *Gast-Gäste* in der Epoche B in den Blick. Unter diachronischem Gesichtspunkt kommt aber nur die Lautveränderung *gasti-Gäste* in Sicht, eine vom Sprachsystem unabhängige Veränderung, die ihre eigenen Gründe hat (vgl. CLG S. 99/100).

⁴ Im CLG findet sich folgende Definition: „C'est à la fois un produit social de la faculté du langage et un ensemble de conventions nécessaires, adoptées par le corps social pour permettre l'exercice de cette faculté chez les individus“ (CLG p. 25).

Daraus ergibt sich das folgende missverständliche Schema :



Und dieses Schema, resp. das darin dargestellte Beispiel soll nun zeigen, dass unter diachronischer und synchronischer Perspektive jeweils *andere Gegenstände* betrachtet werden, was soviel heissen würde wie: mit der Veränderung des Gesichtspunktes ist ein Gegenstandswechsel impliziert. Mit andern Worten: Beziehungen existieren nur synchronisch – eben als jenes 'geschichtslose Objekt', als das sie C. B. sieht.

Beispiel und Schema sind im CLG ebenfalls mit Sätzen kommentiert, die diesen Schluss nahelegen könnten: „[...] die Tatsache, dass *gasti* zu *Gäste* geworden ist, betrifft keineswegs den Plural der Substantive; [...] Die diachronische Erscheinung ist ein Einzelereignis, das für sich allein steht; die besonderen synchronischen Folgen, die sich daraus ergeben können, sind ganz anderer Natur“ (CLG S. 100). Im CLG wird also von der Tatsache, dass unter diachronischer Perspektive die Elemente in ihrer Veränderung im Laufe der Zeit in den Blick kommen, unter synchronischer Perspektive aber dieselben Elemente als Systemteile, resp. die Beziehungen *zwischen* diesen Elementen, geschlossen, dass die unter diachronischer Betrachtung in den Blick kommenden Veränderungen keinerlei Zusammenhang zum System haben, resp. das System nicht betreffen. Wäre allerdings dieser Schluss richtig, dann wäre der Vorwurf, den C. B. an Saussure richtet auch gerechtfertigt.

Jedoch braucht man an das Beispiel nur die Frage zu stellen, ob sich denn durch die Veränderung des Elements 'gasti' zu 'Gäste' der Plural *als Element des Systems* nicht verändert. Und man wird sofort sehen, dass in den Ausführungen zu diesem Beispiel 'System' und 'Synchronie' fälschlicherweise miteinander identifiziert sind. Denn es ist natürlich *dieselbe* Veränderung, die unter diachronischer Perspektive als Veränderung des Elements, unter synchronischer Perspektive aber als Veränderung des Systems scheint. Das System verändert sich in der Diachronie mit dem veränderten Element ebenfalls. Dass diachronisch nur das Element sichtbar wird, während synchronisch die Pluralbeziehung in den Blick kommt, hat mit dem

System nichts zu tun. Daraus folgt aber zwingend, dass zwischen der Veränderung des Systems und der Veränderung des Elements unterschieden werden muss; und dass weiter gefragt werden muss, welches den Gegenstand der Betrachtung bildet.

Für Saussure ist das nun nicht nur aufgrund seiner allgemeinen Aussagen klar – dass der gleiche Gegenstand synchronisch und diachronisch betrachtet werden soll – sondern auch aufgrund seiner Darstellung des Beispiels: „Précédemment, quand on disait *gast-gasti*, [...], le pluriel était marqué par la simple adjonction d'un *i*; *Gast-Gäste* [...] montre un mécanisme nouveau pour marquer le pluriel” (CLG S. 99, p. 120). Was also Saussure im Blick hat, ist die diachrone Veränderung der Beziehung Singular/Plural (und nicht die Veränderung des Wortes *gasti-Gäste!*). Und dies kommt auch in der synchronischen Darstellung zum Ausdruck: „Le rapport entre un singulier et son pluriel [...] peut s'exprimer à chaque moment par un axe horizontal“ (CLG S. 99, p. 120). D.h. was im Beispiel *gast-gasti* den Gegenstand der Betrachtung bildet, was auf der AB-Achse aufliegt, (diachronisch) ist die Beziehung zwischen der Singular- und der Pluralform. Und diese Beziehung ist natürlich – als Element des Systems *langue* – einer Veränderung im Laufe der Zeit ausgesetzt.

Aus dieser Betrachtung folgen also die folgenden zwei Punkte:

a) Unterscheidet man klar zwischen System und Synchronie (zwischen dem Gegenstand der Betrachtung und dem Gesichtspunkt, unter dem betrachtet wird), so ist mit der synchronischen Betrachtungsweise keineswegs ein 'neuer geschichtsloser Gegenstand' konstruiert, sondern ein Gegenstand wird einfach in Absehung von seiner Veränderung im Laufe der Zeit betrachtet.

b) Das System (les rapports) ist selbstverständlich einem Wandel ausgesetzt, der nur unter synchronischer Perspektive nicht in den Blick kommt (was auch ein Widerspruch wäre, wenn synchronisch bedeutet 'in Absehung von der Zeit').

5. *Kurzer Exkurs zum Problem des Gesichtspunktes.* Diese Resultate aus der Analyse des Beispiels werfen nun auch Licht auf die wissenschaftstheoretischen Ueberlegungen Saussures, die ihren stärksten Ausdruck wohl in dem Satz „vielmehr ist es der Gesichtspunkt, der das Objekt erschafft“ (CLG S. 9) finden. Die Einführung dieses spezifisch Saussureschen Gesichtspunktes ist es ja, der die 'langue' als Wissenschaftsobjekt konstituiert. Für C. B. handelt es sich dabei wohl um einen sehr mysteriösen Vorgang, wenn sie die

langue als „deus ex machina“ (S. 32) bezeichnet und behauptet, ihr Auftreten werde „aus den vorausgehenden Ausführungen im CLG-Text in keiner Weise einsichtig“ (S. 32).

Ihre Aussagen zum Problem der Konstituierung der langue enthalten denn auch meist den expliziten oder impliziten Vorwurf, Saussure bringe seinen synchronischen Gesichtspunkt völlig unbegründet ein. (Diese Aussagen finden sich vorwiegend auf den S. 11-30; explizit z. B. auf S. 16/19/21/26). Betrachtet man jedoch diese Aussagen etwas genauer, so stellt man fest, dass C. B. zwar überall vom 'Saussureschen Gesichtspunkt' spricht, jedoch nie formuliert, was denn dieser Gesichtspunkt ist. Die einzige Formulierung, die so etwas enthält, ist die folgende: „Als übergreifender Gesichtspunkt lässt sich der Bezug auf die *semiologische* Konzeption der Linguistik nennen“ (S. 11). Das ist zwar richtig, führt aber nicht weiter als bis zur Frage, was denn Semiologie ist, resp. wonach unter semiologischem Gesichtspunkt denn gefragt wird. Hätte sie hier weiter gefragt, dann hätte ihr auffallen müssen, dass der synchronische Gesichtspunkt nicht einfach aus der Luft gegriffen ist, sondern, dass es einen Sachzusammenhang gibt zwischen der Synchronie und dem Verstehen von sprachlichen Zeichen. Im CLG ist dieser Gesichtspunkt nämlich sehr wohl formuliert: „Es ist die Gesamtheit der sprachlichen Gewohnheiten [und damit ist gemeint: das Totum von sozial sanktionierten Regeln und Bedeutungen, das Saussure 'langue' nennt], welche es dem Individuum gestatten, zu verstehen und sich verständlich zu machen“ (CLG S. 91). Und nach eben jenen Bedingungen des Verstehens von sprachlichen Zeichen hat Saussure gefragt. Und aufgrund dieser Frage ergibt sich denn auch der synchronische Gesichtspunkt, den Saussure keineswegs „aus dem Gegenstand selbst begründet und damit 'objektiviert'“, wie C. B. meint. (S. 19). Denn wir verwenden und verstehen sprachliche Zeichen eben nicht aufgrund der diachronen Entwicklung dieser Regeln – obwohl sie natürlich eine solche haben. Diese Regeln und Bedeutungen werden dadurch, dass wir sie als geltende zu einer bestimmten Zeit betrachten, aber nicht weniger konkret.

Es nützt auch nichts, hier etwa die Stelle des CLG zu zitieren, an der Saussure sagt: „Es ist zu bemerken, dass hier Sachen, nicht Wörter definiert werden“ (CLG S. 17). Denn diese Aussage erhält ihren klaren Sinn erst mit der von Saussure hier bereits vorausgesetzten Aussage: „[...] vielmehr ist es der Gesichtspunkt, der das Objekt erschafft“ (CLG S. 9). Beide Aussagen sind für sich genommen zwar extrem formuliert – und insofern unrichtig. Zusammen ergeben sie aber den präzisen Sinn, dass nur ein Gesichtspunkt

einen klaren Gegenstand konstituieren kann. Saussure sagt also, dass mit dem synchronischen Gesichtspunkt ein bestimmter Teil des Phänomens Sprache herausgegriffen und damit als *Untersuchungsgegenstand* konstituiert wird. Die Aussage, dass 'er nicht Wörter definiere' bezieht sich nämlich darauf, dass er sich mit konkreten Gegenständen befassen will, und nicht mit 'logischen Gebilden' oder 'Ideen'; und nicht darauf, dass er *Gegenstände erschaffen* will. (Dies scheint allerdings auch C. B. zu bemerken: vgl. S. 23.)

6. *Zu Voraussetzung 2*: Zur Ueberprüfung der zweiten Voraussetzung betrachte ich wiederum ein Beispiel aus dem CLG. „L'allemand moderne dit: *Ich war, wir waren*, tandis que l'ancien allemand, jusqu'au 16^e siècle, conjugait: *ich was, wir waren*. Comment s'est effectuée cette substitution de *was* à *war*? Quelques personnes, influencées par *waren*, ont créé *war* par analogie; cette forme, souvent répétée, et acceptée par la communauté, est devenue un fait de langue“ (CLG S. 117, p. 138).

Saussure will damit zeigen, dass der Keim der Veränderung der langue im Sprechen (parole) zu suchen ist. Eine bestimmte Form der Rede wird kollektiver Besitz der Sprachgemeinschaft dadurch, dass sie immer von mehr Individuen akzeptiert und verwendet wird. Aber dadurch, dass diese Form der Rede kollektiv wird, hört sie natürlich nicht auf, eine Form der *Rede* (parole) zu sein. Vielmehr zeigt sich erst in der Rede (parole) der Sprachgemeinschaft, ob die neue Form sich durchgesetzt hat, d.h. ob sie auch zur langue geworden ist.

In den Beispielen des CLG stehen sich also nicht parole und langue als individuell und sozial gegenüber, sondern – innerhalb der parole – die individuellen und sozialen Formen. 'War' wird gegenüber 'was' zur gebräuchlichen Form in der Sprachgemeinschaft – und damit zur langue. Das ändert nichts daran, dass langue aufgrund des Sozialen definiert ist; sie steht damit aber nicht mehr im Gegensatz zur parole, die sowohl die individuellen wie die sozialen Formen der Rede umfasst.

Und weiter bedeutet das, dass natürlich die kollektiven Formen der Rede jeweils von einem Individuum verwendet werden. Auch das Individuelle steht deshalb nicht im Gegensatz zum Sozialen. Von gewissen Aussagen des CLG her wird diese Meinung nur deshalb suggeriert, weil die Rede durch das Individuum erfolgt. Dass sie durch das Individuum erfolgt, heisst aber nicht, dass sie ohne soziales Modell erfolgt.

Ein Sprechakt ist individuell, insofern er von einem Individuum ausgeführt wird. Das gilt also von der parole. Aber selbstverständlich ist er nicht

individuell, insofern er eine ganze Sprachgemeinschaft voraussetzt – Spracharbeit eines gesellschaftlichen Ganzen, wie die Marxisten sagen würden – und auch nicht insofern, als mit ihm Gemeinschaft hergestellt wird, verschiedene Individuen gerade durch diesen Sprechakt in einen sozialen Kontakt treten. Wäre parole nicht sozial, dann hätte der Sprechakt gar keinen Sinn. Die Individualität eines Sprechaktes kann also nur unter einem ganz bestimmten Gesichtspunkt festgestellt werden. Parole steht nur unter diesem Gesichtspunkt in Opposition zu langue, andernfalls nicht. Hier nun aber berechtigterweise: denn dass ein Individuum einen einmaligen, konkreten Sprechakt ausführt, kann keinesfalls etwas Soziales sein. Weil ein Sprechakt unter diesem Aspekt – dass er ein einmaliges individuelles Ereignis ist – eben gerade per definitionem nichts Gemeinsames hat mit einem zweiten Sprechakt. Das Konkrete ist unweiderholbar.

Das Resultat ist also: die sozialen Formen der Rede (langue) werden auch von den Individuen ausgeführt und sind deshalb Teil dieser Rede (parole). Damit wird wiederum ersichtlich, was es heisst, dass Saussure nicht Gegenstände, sondern Gesichtspunkte unterscheidet. Hier wird also nichts von der 'Basis seiner realen Existenz' abgetrennt, und auch nicht vom 'sozialen Handeln' abstrahiert. Damit ist auch klar, dass es sich beim Individuellen der Rede (parole) und beim Sozialen der Sprache (langue) nicht um einen Gegensatz handeln kann. Und auch dieses Resultat ist im CLG formuliert: „L'exécution n'est jamais faite par la masse; elle est toujours individuelle“ (CLG S. 16, p. 30).

7. *Zur valeur*: Was ich bis jetzt aus der Betrachtung weggelassen habe, ist die wissenschaftshistorische Einordnung des Saussureschen Denkens, die mindestens auch ein Grundthema der Arbeit von C. B. ist, und die im Teil II (S. 116-183) vor allem ihre Entfaltung findet. Auch ihre Hauptthese – „dass die Konvergenz des soziologischen Paradigmas Durkheims mit den wissenschaftstheoretischen Ueberlegungen Saussures die Basis für die Vollendung der 'rupture épistémologique' (Bachelard) in der Geschichte der Sprachwissenschaft bildet“ (S. 3), die dem Werk Saussures zugeschrieben wird – ist mindestens in einem ihrer Aspekte wissenschaftshistorisch. Und dieser Aspekt führt denn auch zu der Aufgabe, die sich die Autorin selbst stellt: der „Rekonstruktion des ideologischen Bezugssystems der Saussureschen Sprachtheorie“ (S. 3).

Die Frage ist dann: wie weit und inwiefern hat Saussure seine Linguistik unter dem Einfluss der zeitgenössischen Soziologie ausgearbeitet?

Hinweise darauf sind

- a) die Saussuresche Terminologie
- b) die Grundlegung der Sprachauffassung auf dem Gesellschaftlichen (mit dem Ausdruck 'fait social') und
- c) die Explizierung des Wertbegriffs (*valeur*).

Zu a): Dass mit terminologischen Vergleichen allerdings ein solcher Einfluss begründet werden könne; dagegen grenzt sich C. B. explizit ab (S. 144/148). Die Terminologie sagt zum 'ideologischen Bezug' einer Theorie nichts aus.

Zu b): Dazu ist die „theoretische 'démarche' zu beachten, die diesen Termini zugrunde liegt“ (S. 144). Dem entnehme ich, dass es nicht so sehr schon auf das Vorkommen des Ausdrucks 'fait social' ankommt. Die Uebernahme des Ausdrucks ist nur insofern „relevant, als es für eine gesellschaftsbezogene Sprachtheorie nicht gleichgültig sein kann, welche Definition des Gesellschaftlichen ihr zugrundeliegt. Es ist evident, dass Saussures Insistenz auf dem sozialen Charakter der Sprache eine Theorie des Sozialen beinhaltet, die sich mehr oder weniger explizit durch den CLG hindurchzieht und die Begriffe, in deren Bestimmung der *fait social* eintritt, beeinflusst, wenn nicht determiniert“ (S. 2).

Zu c): Einer der zentralen Punkte, an dem sich das nach C. B. nachweisen lässt, ist die Konzeption des Wertes in der Saussureschen Theorie. Die Untersuchung der Wertfrage ist in ihrem Buch denn auch breit angelegt (S. 78-116) und soll

- I die zentrale Stellung des Ausdrucks in der Saussureschen Konzeption herausstellen,
- II die Genese des Begriffs durch die verschiedenen Quellen aufzeigen und
- III die Uebereinstimmung der Verwendung von 'valeurs' bei Saussure und den zeitgenössischen Sozialwissenschaften nachweisen (wobei 'übereinstimmende Verwendung' sich für sie nun auf alle theoretischen Implikationen und Konsequenzen bezieht).

Es ist diesem Abschnitt voranzustellen, dass C. B. hier eine Detailarbeit leistet, die gerade, was den Ausdruck 'valeur' und dessen Position als „Schlüsselbegriff für die Konstitution von Zeichen in Systemen“ (S. 14) betrifft, in der Rezeptionsgeschichte einmalig ist, und die für die unendlichen Missverständnisse um den Ausdruck 'valeur' einiges bringen kann. Ich selbst habe manchen der Zusammenhänge des Saussureschen Denkens durch ihre Ausführungen besser verstehen gelernt.

Nach ihrer Darstellung führt die Genese von 'valeur' innerhalb des Saussureschen Denkens von einem mathematischen Wert (in der früheren Phase) zu dem schliesslich entscheidenden ökonomischen Wertbegriff, – mit all den Implikationen, die dieser Wertbegriff in der zeitgenössischen Oekonomie hatte (S. 83-95). Als dieser ökonomische Wertbegriff entfaltet er nach ihr in der Theorie Saussures erst seine volle Wirksamkeit, indem er die Integration der beiden grundlegenden Aspekte der Sprache leistet: ihre Definition als 'fait social' und ihre Konzipierung als System. „Dieser neue, erweiterte Wertbegriff, der die formalen Bestimmungen des mathematischen in sich integriert und von Saussure trotz der verschiedenen Dimensionen (Systemhaftigkeit, soziale Sanktion) als 'ein einziger' verstanden wird, ist nichts anderes als der Tauschwert der Oekonomie“ (S. 91). Und der „ausschlaggebende Grund dafür“, dass Saussure hier auf den ökonomischen Tauschwert-Begriff zurückgreift und ihn in die Linguistik einführt, ist nach ihr darin zu sehen, dass die Oekonomie seiner Zeit die „Distinktion von synchronischer und diachronischer Perspektive vollzogen hatte“ (S. 93). Das Resultat dieser Operation formuliert sie dann in einer Aussage, die zugleich ihren Ansatzpunkt der Kritik zur Geltung bringt: „Als Wissenschaft der gesellschaftlichen Werte, die aber vom Aspekt der gesellschaftlichen Produktion dieser Werte abstrahiert und sie ausschliesslich in ihren formalen Effekten betrachtet, versöhnt ihr Vorbild eine 'mathematische' Konzeption der sprachlichen Werte mit der Erkenntnis ihrer sozialen Fundierung“ (S. 95, meine Hervorhebung).

Dementsprechend lautet ihre wohl kritisch zu verstehende Zusammenfassung der Funktionen, die der 'valeur'-Begriff in Saussures Werk übernimmt: er enthält 1) „die Abstraktion vom Aspekt der Produktion“ (die Trennung der Zeichenproduktion und der Zeichenfunktion innerhalb des Systems 'langue'); begründet 2) die Uebernahme des Gleichgewichts-Systems aus der Soziologie in die Linguistik (wie es etwa Parsons, Durkheim usw. vertreten haben); und bestätigt 3) „Saussures Ueberzeugung von der grundsätzlichen Mathematisierbarkeit linguistischer Werte“ (S. 101).

Mit dieser Rekonstruktion begründet sie dann ihren Vorwurf des Positivismus an Saussure, eines Positivismus, wie er den Sozialwissenschaften seiner Zeit zu eigen ist und diesen deshalb auch zu Recht zum Vorwurf gemacht werden kann³:

³ Eine prägnante Kritik am sozialwissenschaftlichen Systembegriff dieser Zeit – am Beispiel Parsons – hat bereits N. Elias geführt (*Ueber den Prozess der Zivilisation* Bd 1, S. XL-XLII, Frankfurt 1981).

Saussure ist vorzuwerfen, dass er bei aller Problematisierung des Gegenstandes der Linguistik die verwendeten Kategorien (u.a. 'valeur'), selbst nicht problematisiert, sondern – wie es scheint – in der Interpretation der ihn umgebenden Sozialwissenschaften übernimmt“ (S. 104).

Als erstes ist an dieses abschliessende Urteil nun die Frage zu stellen, worauf es basiert. C. B. rekonstruiert das Modell des Wertes und stellt eine Uebereinstimmung zwischen den theoretischen Explikationen des Wertbegriffs beim Oekonomen Walras und bei Saussure fest (S. 100 ff.). Und diese Uebereinstimmung soll nun begründen, dass der Wertbegriff bei Saussure positivistisch aufgefasst wird. Der Positivismus der Oekonomie besteht in der Tat darin, dass hier vom Gebrauchswert eines Produkts abgesehen wird. Sie geht ausschliesslich von einem formalisierten Tauschwertbegriff aus (zumindest, was die von C. B. zitierten Autoren betrifft). Während also die Reduktion des Werts eines Produkts auf den Tauschwert in der Oekonomie tatsächlich dieses Produkt zur Ware macht, während also die Abstrahierung von der Produktion die Grundlage der kapitalistischen Oekonomie ist⁶..., so verhält sich das nun in der Linguistik eben anders. C. B. hätte das gemerkt, wenn sie gefragt hätte, *warum* denn Saussure dieses Modell des Werts aus der Oekonomie überhaupt einführt, d.h. wenn sie nach den sachlichen Gründen der Saussureschen Operation gefragt hätte. Denn um diese Frage zu beantworten reicht es nicht aus, einen 'Einfluss der positivistischen Sozialwissenschaften' zu postulieren⁷. Auch wenn Saussure dieses Wert-Modell aus der Oekonomie bezogen hat, so wissen wir immer noch nicht, warum er das getan hat; und das heisst: zu welchem Zweck er es in der Linguistik einsetzt. Und er verwendet es nun eben zur Erklärung eines linguistischen Wertes – und nicht eines ökonomischen.

Der linguistische Wert verhält sich aber an einem entscheidenden Punkt anders als der ökonomische. Während im Bereich der Oekonomie die Reduktion des Wertes auf den Tauschwert – die Abstrahierung vom Gebrauchswert und damit von der Produktion – zu den sich im Kapitalismus darstellenden Folgen führt, so ist die Loslösung der sprachlichen Zeichen von ihrem 'Gebrauchswert' – d.h. die Loslösung von ihren Produktionssituationen – *die Bedingung der Möglichkeit dafür, dass sie ihre Funktion erfüllen können*. D. h. dass hier (bei der Sprache) die sprachlichen Zeichen als

⁶ Man vgl. dazu z.B. das Kapitel über den Fetischcharakter der Ware im *Kapital* bei Karl Marx (Marx/Engels, Werke Bd 23, erster Abschnitt S. 49-98, Berlin 1968).

⁷ Die These vom Einfluss Durkheims auf Saussure wird im Buch von C.B. im Kapitel 9.1. (S.146ff) ausführlich begründet.

reine Tauschwerte fungieren, genau das macht ihre Funktionstüchtigkeit aus – gerade darin besteht ihr Wert als Zeichen. Neu produzierte sprachliche Zeichen werden immer und überall sofort zu 'reinen Tauschwerten', sie lösen sich von ihrer pragmatischen Entstehungssituation. Und nur deshalb können sie situationsunabhängig verwendet werden, und nur deshalb auch ihre Funktion als Träger von Botschaften übernehmen. (Das ist auch schon bei der Kindersprache so: ein Kind lernt zwar ein Wort innerhalb einer pragmatischen Situation – das Wort wird es aber sogleich in ganz andern, von der Produktionssituation völlig losgelösten Situationen verwenden).

Während also bei der Ökonomie die Reduktion auf den Tauschwert bereits Ideologie ist, so ist das in der Linguistik anders. Hier stellt zwar die Loslösung der sprachlichen Regeln und Bedeutungen von ihren Produktionszusammenhängen auch die Bedingung der Möglichkeit für ideologische Sprachverwendung dar, ist aber selbst nicht ideologisch. Denn sie stellt zugleich die Bedingung der Möglichkeit von Kommunikationssystemen dar, von Verstehen von sprachlichen Ausdrücken – unabhängig von ihren Produktionssituationen. Die Ideologie ist eine Frage der Sprachverwendung und nicht des Zeichensystems Sprache.

Darum ist es ganz richtig, wenn C. B. schreibt: „Der nächste paradoxe – aber kompatible – Schritt besteht dann darin, dass die Sprache, einmal als *fait social* ausgewiesen, nicht mehr auf spezifische gesellschaftliche Determinanten zurückgeführt werden braucht, sondern 'en elle-même et pour elle-même' betrachtet wird. Auch dies ist im Sinne des Durkheimschen *fait social*, 'réalité sui generis', die sich gegenüber den Bedingungen, die sie generieren verselbständigt hat“ (S. 186). Aber nicht aus dem Grund, aus dem C. B. meint, sondern allein darum, weil die Produktion von sprachlichen Zeichen für deren Verstehen völlig irrelevant ist. Und genau das ist die These der Saussureschen Linguistik, die auch innerhalb des Strukturalismus nicht immer erkannt worden ist: wir verstehen Zeichen nur, weil es andere Zeichen gibt, und nicht, weil sie eine Genese haben, die wir kennen müssten.

8. Meine Arbeit am Werk C.B.s. und am CLG hat mich in eine sonderbare Stellung gebracht:

Ich stehe bei 'Sprache als „fait social“' einem Buch gegenüber, mit dessen Anliegen ich einig gehe und die auch ich vertreten möchte; und von dem ich zugleich den Eindruck habe, dass der Gegenstand, den die Autorin

wählt, um daran ihr Anliegen zu formulieren, darin in grundlegender Weise missverstanden ist. Es war mein Ziel, diese beiden Dinge zu unterscheiden, um den zentralen Gedanken des CLG einerseits gerecht zu werden, andererseits aber auch die von der Autorin vertretenen Anliegen nicht herunterzuspielen.

*Stapfenackerstr. 48
3018 Berne*

Kurt Schori

HARRIS, MARTIN, *The Evolution of French Syntax. A Comparative Approach*. London/New York, Longman, 1978, X, 268 p.

Le présent livre est un essai intéressant et – à maint égard réussi – de donner une sorte d'histoire de la syntaxe du français en la contrastant continuellement avec l'évolution de l'italien, de l'espagnol et du portugais ; abstraction faite de quelques rares renvois, les autres langues romanes (et tout particulièrement le roumain) ne sont pas prises en considération. L'orientation de l'ouvrage est donc comparative (ou, pour employer un terme plus actuel : contrastive), ce à quoi les langues romanes se prêtent – tout le monde le sait – tout particulièrement : l'existence de 5 grandes langues « standard », la richesse dialectale ainsi que nos connaissances étendues (qui sont pourtant loin d'être sans lacunes !) de la « langue-mère » fournissent une base exceptionnelle pour une entreprise de ce genre. Comme cadre méthodique, Harris a choisi les travaux typologiques de Greenberg et leurs développements ultérieurs par Lehmann et Vennemann¹ – sans pourtant négliger toute la longue tradition prégénéraliste. En fait, la synthèse de ces deux sources n'est pas complètement réussie, de sorte que l'ouvrage comporte deux parties relativement indépendantes : une partie théorique et méthodologique où l'auteur présente une nouvelle manière de voir et d'interpréter les changements syntaxiques, et une partie descriptive où est analysé un certain nombre² de changements morphosyntaxiques des langues romanes dans un cadre plutôt traditionnel et où le recours au

¹ Pour les indications bibliographiques cf. la *Bibliography* de H., p. 258-63.

² H. dit explicitement qu'il n'a pas l'intention de donner une description exhaustive des changements morphosyntaxiques.

nouveau cadre théorique ne se fait que de temps à autre, c'est-à-dire dans les cas qui s'y prêtent particulièrement.

Le premier chapitre (p. 1ss.) fournit la base théorique de l'ouvrage. La notion de « changement grammatical » est limitée chez H. au domaine morphosyntaxique et il déclare ne pas vouloir tenir compte des phénomènes de phonologie et de sémantique lexicale. D'un point de vue théorique une telle attitude restrictive est tout à fait légitime, mais il faudrait en même temps avouer qu'en pratique elle est irréalisable : l'enchevêtrement des différents domaines, des différents niveaux hiérarchiques de la langue est tel que le contre-coup d'un changement dans l'un des domaines sur les autres ne constitue pas un phénomène exceptionnel, mais est plutôt la norme. C'est une expérience qu'a aussi dû faire H., bien que les conséquences restent implicites : dans ses analyses de détail, il est constamment obligé de recourir à des développements autres que morphosyntaxiques, surtout s'il s'agit d'*expliquer* certaines évolutions dans son domaine d'analyse privilégié. — La conception générale du changement linguistique de H. se situe dans le cadre théorique de la grammaire générative et se ramène par là aux 'erreurs' qu'un enfant commet au cours de l'apprentissage de la langue maternelle : il se construit toute une série de 'grammaires intermédiaires' qui se rapprocheraient de plus en plus de la grammaire des adultes (G_1) ; parfois celle-ci est rejointe, parfois une identification définitive n'a pas lieu. Les écarts (définitifs) entre les deux grammaires peuvent être de différents types ; dans la perspective de la grammaire innovatrice (G_2) il peut s'agir : a) de l'introduction de règles supplémentaires par rapport à G_1 ; b) de l'élimination de certaines règles de G_1 ; c) d'une simplification du jeu de règles de G_1 ; d) d'un réarrangement du jeu de règles de G_1 ³. En fin de compte, les types b) et d) ne sont que des réalisations spécifiques du type c). Ces modifications de G_1 constituent finalement un changement linguistique, car tout en étant d'abord caractéristiques de la jeune génération, elles seront partie intégrante de la grammaire des adultes de la prochaine génération (G_2) et par là un modèle à rejoindre pour les jeunes⁴.

³ Cf. à ce sujet p. ex. R.D. King, *Historical Linguistics and Generative Grammar*, Englewood Cliffs N. J. 1969 ; P. Kiparsky, *Linguistic Universals and Linguistic Change*, in : E. Bach / R. Harms (eds.), *Universals in Linguistic Theory*, New York etc. 1968, p. 170-202 ; E. Traugott, *Towards a Grammar of Syntactic Change*, *Lingua* 23 (1969), 1-27.

⁴ Cf. à ce sujet aussi W. Labov, *On the Mechanism of Language Change*, in : id., *Sociolinguistic Patterns*, Philadelphia 1972, p. 160-82.

Il est évident que ce modèle des générations successives constitue une simplification exagérée : les générations ne se suivent pas à la queue leu leu, mais elles coexistent et s'interpénètrent – et il en va de même pour les différentes grammaires « successives » : elles doivent donc toujours être compatibles et équivalentes dans une large mesure et ne peuvent souffrir que des écarts marginaux⁵. Bien sûr, les innovations périphériques peuvent être centralisées au cours du temps – mais c'est justement ce problème de centralisation dont les cadres théoriques actuels ne tiennent pas compte et qui reste entièrement à résoudre. D'ailleurs : H. est loin d'être dupe de l'imperfection du modèle des générations et il voit fort bien qu'il faut toujours tenir compte de plusieurs grammaires coexistantes. C'est pour cela qu'à côté du type de changements décrits ci-dessus (appelé *evolutive change*), il introduit – à la suite de Labov, Andersen etc.⁶ – un deuxième type qui consiste en l'adoption d'une norme « étrangère » dans le cadre d'une grammaire donnée (*adaptive change*), un phénomène qui dépend souvent du prestige supérieur de la grammaire imitée (p. 2/3). On pourrait donc dire que le changement évolutif est « intradialectal », le changement adaptif par contre « interdialectal » ou même « interlingual » – car H. étend ce concept (p. ex. en cas de bilinguisme prolongé) aussi à l'influence de langues étrangères proprement dites (telles le francique en face du latin parlé en Gaule).

Dans ce cadre général, H. introduit maintenant les deux hypothèses que voici (qui remontent plus ou moins directement à Sapir⁷) :

- les changements syntaxiques seraient dans une large mesure prévisibles et séparables de tous les autres changements théoriquement possibles ;
- il existerait pour toute langue une tendance évolutive générale (*drift*) qui serait conditionnée par des facteurs intralinguistiques⁸ (p. 2/3).

Il est bien évident que ce « predictable ongoing pattern » est à la base des changements évolutifs ; les changements adaptifs sont des épiphénomènes faits soit pour accentuer, soit pour contrecarrer cette tendance fondamentale.

L'hypothèse de Sapir a, plus tard, été développée par H. Greenberg dans une direction typologique et universaliste ; des auteurs tels que W. P. Leh-

⁵ Cf. à ce sujet aussi P. Wunderli, *Diachronie et dialectologie*, FM 42 (1974), 345-54.

⁶ Cf. p. ex. H. Andersen, *Abductive and Deductive Change*, *Language* 49 (1973), 765-93 ; W. Labov, *The Social Motivation of Sound Change*, *Word* 19 (1963), 273-309.

⁷ Cf. E. Sapir, *Language*, London 1921.

⁸ Les facteurs extérieurs ne joueraient un rôle que pour tel ou tel changement spécifique, mais non pour la tendance générale.

mann et T. Vennemann ont ensuite exploité ses résultats pour l'interprétation des changements linguistiques⁹. Sur la base de l'analyse d'une trentaine de langues, Greenberg constate que la présence de certains traits typologiques entraîne ou implique avec une très haute probabilité la présence d'un certain nombre d'autres traits¹⁰. Ainsi les langues du type (S)OV connaissent presque régulièrement une flexion casuelle, tandis que celle-ci manque presque aussi régulièrement aux langues du type (S)VO¹¹. On pourrait résumer le jeu des traits corrélés de la façon suivante¹²:

(S)OV	(S)VO
– compl. d'objet direct précède le verbe	– compl. d'objet direct suit le verbe
– le nom est suivi de suffixes et/ou de post-positions	– le nom est précédé de prépositions
– le verbe principal précède les auxiliaires (les auxiliaires sont rares)	– les auxiliaires précèdent le verbe principal (les auxiliaires sont nombreux)
– l'étalon précède le comparatif	– le comparatif précède l'étalon
– adjectifs, relatives et génitifs précèdent le nom	– adjectifs, relatives et génitifs suivent le nom

Tout ceci n'est pas aussi inédit qu'on voudrait nous le faire croire : dans la terminologie de Ch. Bally (qui n'est pas mentionné par H. !), on pourrait dire que les langues du type (S)OV sont *régressives*, tandis que les langues du type (S)VO sont *progressives*¹³. – Au cours de leur évolution, les langues tendraient à maximiser soit l'un soit l'autre de ces deux jeux de traits

⁹ Cf. H. Greenberg, *Some Universals of Grammar with Particular Reference to the Order of Meaningful Elements*, in id., *Universals of Language*, Cambridge Mass.² 1966, p. 73-113; W. P. Lehmann, *A Structural Principle of Language and its Implications*, *Language* 49 (1973) 47-66; T. Vennemann, *Topics Subjects and Word Order; from SXV to SVX via TVX*, in: J. Anderson/C. Jones (eds.), *Historical Linguistics*, 2 vols, Amsterdam 1974, p. 339-76; id., *An Explanation of Drift*, in: C.N. Li (ed.), *Word Order and Word Order Change*, Austin 1975, p. 269-305.

¹⁰ Puisqu'il ne s'agit pas de constellations impératives, mais seulement d'affinités de haute fréquence, il serait plus prudent d'appeler ce genre de constellations *générales* (et non *universelles*).

¹¹ S = sujet; O = (complément d')objet; V = verbe.

¹² Cf. Harris, p. 6.

¹³ Cf. Ch. Bally, *Linguistique générale et linguistique française*, Berne⁴1965.

antagonistes. Au moment où une sorte d'optimum aurait été atteint, une réorientation vers le pôle opposé aurait lieu : l'évolution des langues serait donc, à la longue, cyclique (Vennemann). Un exemple (p. 5) : Toutes les langues romanes seraient caractérisées par une évolution du type (S)OV \rightarrow (S)VO, et le français standard actuel réaliserait le deuxième jeu de traits caractéristiques d'une façon presque idéale. En ce qui concerne le français populaire (ou avancé), on pourrait déjà constater des tendances nettes vers une langue du type V(S)O, donc vers le type opposé¹⁴.

Tout ceci implique qu'à un moment donné de son évolution, une langue peut occuper une position intermédiaire entre les deux pôles, mais aussi qu'à tout moment, elle sera caractérisée par une tendance typologique. Or, c'est justement la connaissance de cette tendance ainsi que la description du système en question (état d'évolution atteint) qui permettraient de prédire avec un haut degré de probabilité la nature des changements ultérieurs. Ou dans d'autres termes : ces changements seraient déterminés par la tendance typologique et le système en vigueur¹⁵. Insistons sur le fait que seule la *nature* des évolutions futures est prévisible ; leur réalisation concrète ('*substance*' et *moment*) par contre se soustrait à tout pronostic.

Reste à savoir pourquoi les changements linguistiques sont cycliques. D'après Vennemann¹⁶, la raison serait à chercher dans l'usure phonétique, ce qui — H. insiste à juste titre (p. 8) — pourrait être accepté pour les langues du type (S)OV, mais non pour celles du type (S)VO. D'après Koch par contre, l'usure phonétique ne pourrait se manifester qu'après les changements fonctionnels ; en tout cas, elle ne pourrait jamais provoquer des changements de ce genre¹⁷. Pour Lakoff finalement, les évolutions dans les deux domaines seraient concomitantes ; il ne serait pas possible de fixer de façon définitive une priorité¹⁸. La question semble donc rester pendante, et

¹⁴ D'après H. (et ses prédécesseurs) ce sont les éléments V et O (ou mieux ; leur arrangement) qui comptent, tandis que S serait, du point de vue typologique, plus ou moins négligeable. C'est pour cela que nous mettons S entre parenthèses.

¹⁵ Cf. T. Bever / D. Langendoen, *The Interaction of Speech Perception and Grammatical Structure in the Evolution of Language*, in : R. P. Stockwell / R. K. S. Macauley (eds.), *Linguistic Change and Generative Theory*, Bloomington Ind. 1972, p. 82.

¹⁶ Cf. Vennemann, *Explanation*, p. 301.

¹⁷ Cf. M. Koch, *A Demystification of Syntactic Drift*, Montreal Working Papers in Linguistics 3 (1974), 63-114.

¹⁸ R. Lakoff, *Another Look at Drift*, in : Stockwell/Macauley, *Linguistic Change*, p. 172-98, surtout p. 189.

H. se garde bien de prendre position (bien qu'il montre de façon ouverte ses réserves à l'égard de la position de Vennemann).

Après cette introduction théorique, H. s'engage à dégager le *drift* dans l'évolution du français et des autres langues romanes. Le latin, point de départ de l'évolution, occupe une position intermédiaire entre (S)OV et (S)VO avec tendance vers le deuxième pôle. L'évolution ultérieure serait caractérisée par les tendances que voici : caractère synthétique → caractère analytique ; postdétermination → prédétermination ; flexion suffixale → prépositions ; caractérisation implicite → caractérisation explicite. La démonstration se fait dans onze chapitres traitant les sujets suivants : *The simple sentence* (p. 18ss.) ; *Noun and adjective* (p. 37ss.) ; *Determiners* (p. 67ss.) ; *Personal pronouns* (p. 97ss.) ; *The verb: indicative* (p. 127ss.) ; *The verb: modality and mood* (p. 160ss.) ; *The verb: voice* (p. 186ss.) ; *The verb: non-finite forms* (p. 195ss.) ; *Relatives, interrogatives and exclamatives* (p. 204ss.) ; *Complementation* (p. 219ss.) ; *Adverbial clauses* (p. 229ss.). Le livre se termine par un glossaire (p. 251ss.), une bibliographie (p. 258ss.) et un index (p. 269ss.). Malheureusement, il manque un chapitre final dans lequel les résultats seraient résumés. Ou faudrait-il voir, dans l'absence d'un bilan de ce genre un indice, un aveu implicite d'échec au moins partiel ?

En tout cas l'hypothèse de départ est loin d'être contredite par les résultats obtenus, bien au contraire ! Surtout dans les premiers chapitres les confirmations du théorème typologique sont nombreuses ; elles constituent un apport de toute première importance de cette investigation. En ce qui concerne l'ordre des mots dans la phrase simple (p. 18ss.), le passage de (S)OV à (S)VO est un fait connu depuis longtemps. H. souligne cependant à juste titre que l'ancien français occupe encore une position intermédiaire qu'on peut caractériser par TV (topic – verbe – reste) ; SVO n'en serait qu'une variante particulière – d'une très haute fréquence d'ailleurs, étant donné que dans toutes les phrases (simples) sans marque particulière le sujet fonctionne comme *topic* ('thème' dans la terminologie de Bally). L'évolution ultérieure qui aboutit à un ordre SVO plus ou moins rigide peut alors être interprétée comme généralisation du type le plus fréquent. Or il semble quand même exister toute une série de facteurs de perturbation. Tout d'abord le français (et les autres langues romanes) continue à antéposer les pronoms conjoints, donc $SO_{pn}V$ (cf. p. 21-23, 118/19). D'après H., ce phénomène ne peut pas être interprété comme dernier reste de SOV puisque les pronoms « atones » ne seraient plus de vrais pronoms : il s'agirait d'éléments clitiques faisant partie du verbe : on aurait affaire à un bloc homogène

et inaltérable du point de vue de l'intonation et de la permutation¹⁹. H. semble donc postuler une sorte de "Objektskonjugation", sans pourtant employer le terme et sans citer les travaux fondamentaux sur ce sujet de Rothe et Heger²⁰! – Un autre facteur de perturbation est le développement de la négation en français (p. 23ss.). Dans les langues du type (S)ÖV, elle est normalement postposée au verbe (cf. lat. *-ne*), dans les langues du type (S)VO par contre antéposée²¹. En it., esp. et port., la négation ne pose aucun problème, et il en va de même pour afr. *ne*. La situation en français standard (*ne... pas*) et en français populaire surtout (*pas*)²² par contre constitue une infraction à la règle d'après laquelle les langues du type (S)VO seraient en même temps prédéterminantes. H. y voit une preuve pour le caractère cyclique des changements linguistiques, un indice important pour la thèse qui veut que le français moderne est maintenant une langue s'acheminant vers le pôle V(S)O (p. 29). – Le domaine de l'interrogation est également problématique en français (p. 29ss.). Bien sûr, la formation de *est-ce que* confirme la tendance à la prédétermination et à l'observation stricte de l'ordre SVO, et il en va de même pour l'interrogation partielle (nucléaire) où toutes sortes de procédures ont été développées qui permettent le maintien de ces principes. A la rigueur on peut même dire que la 'fausse' inversion (inversion complexe) rentre dans le cadre SVO. Il n'en va pas de même pour l'inversion proprement dite qui est loin d'être limitée à la langue châtiée: surtout avec certains verbes de haute fréquence elle est tout à fait courante dans le langage parlé²³! H. y voit un résidu de l'état antérieur (SOV). Mais il y a pire: le français aurait développé une particule enclitique *-ti* servant à marquer l'interrogation, et ceci à date récente. Pour H., on aurait dans ce phénomène une nouvelle preuve du fait que le français est en train de s'acheminer vers un type V(S)O, que le mouvement cyclique aurait repris. Des doutes sur ce point semblent être justifiés, car la particule

¹⁹ Ceci est sans aucun doute exagéré. Dans le domaine de l'intonation il suffit de renvoyer à l'accent d'insistance qui ne tombe pas sur le premier des pronoms conjoints, mais sur la première syllabe du verbe!

²⁰ Cf. W. Rothe, *Romanische Objektskonjugation*, RF 78 (1966), 530-47; K. Heger, *La conjugaison objective en français et en espagnol*, Langage 3 (1966), 19-39.

²¹ Là encore le caractère intermédiaire du latin devient évident, car *non* est déjà assez régulièrement devant le verbe.

²² Il en va de même pour les négations dites 'partielles' ('nucléaires' dans la terminologie de Tesnière).

²³ Cf. à ce sujet P. Behnstedt, «*Viens-tu? Est-ce que tu viens? Tu viens?*» *Formen und Strukturen des direkten Fragesatzes im Französischen*, Tübingen 1973.

-*ti* est selon toute probabilité un mythe des grammairiens (qui résiste pourtant bien) : d'après Behnstedt, cette particule serait quasiment inexistante dans le langage populaire²⁴ !

Le chapitre sur *Noun and adjective* (p. 37ss.) débute par une discussion de la théorie des cas de Fillmore. H. montre que la correspondance entre « cas profonds » et « cas de surface » est très hasardeuse ; en outre il distingue entre cas grammaticaux (nom., acc., gén.) et cas concrets (sémantiques ; dat., abl.). Or la flexion casuelle aurait été éliminée dans les langues romanes en plusieurs étapes ; ce sont les prépositions qui ont pris leur place. Tout ceci correspond bien aux caractéristiques d'une langue du type (S)VO. Il reste pourtant le problème de savoir pourquoi le français (et l'occitan) ont conservé une flexion à deux cas à une époque où celle-ci avait disparu depuis longtemps dans les autres langues romanes. D'après H., il y aurait deux facteurs capables d'expliquer ce phénomène : l'influence germanique et le fait que le français (ainsi que l'occitan) ont été pendant longtemps du type TVX – dans tous les cas où $T \neq S$, le besoin d'une flexion casuelle est plus ou moins le même que dans le cas de (S)OV. – En ce qui concerne la position de l'adjectif par rapport au nom (p. 58ss.), il existe déjà en latin – langue d'une position intermédiaire ! – une tendance accusée vers l'ordre N+Adj., et cet ordre est devenu la norme dans les langues romanes. Ceci correspond parfaitement aux caractéristiques des langues (S)VO. Là encore les facteurs de perturbation ne manquent cependant pas. Tout d'abord il y a les cas de déplacement emphatique dans une position anténominale, c'est-à-dire marquée. Cette procédure est cependant bloquée en français pour tous les adjectifs qui connaissent une différenciation sémantique selon la position qu'ils occupent (*brave, différent, propre*, etc.). En outre il faut tenir compte des adjectifs régulièrement antéposés. H. insiste à juste titre sur le fait que ces adjectifs forment un paradigme fermé (p. 59). – mais il ne tire pas la conclusion qui s'impose et que Weinrich²⁵ a formulée depuis longtemps : le paradigme fermé rapproche ces adjectifs des morphèmes (normalement antéposés en fr.), et les caractéristiques des langues (S)VO seraient ainsi sauvegardées. Encore une fois, on s'étonne du fait que H. ne saisisse pas cette occasion d'appuyer sa propre thèse. – Reste la réorganisation (morphologique) du comparatif et du superlatif (p. 63ss.). Le passage d'une marque suffixale à une procédure prédéterminante (dont on trouve les débuts déjà

²⁴ Cf. Behnstedt, « *Viens-tu ?...* », p. 14-32.

²⁵ Cf. H. Weinrich, *La place de l'adjectif en français*, VRom. 25 (1966), 82-89.

chez Plaute!) semble encore une fois parler en faveur de l'hypothèse de départ.

Dans le domaine des déterminateurs (p. 67ss.) c'est naturellement l'article qui attire en premier lieu l'intérêt de H. ; celui-ci lui semble fournir la preuve flagrante pour une autre caractéristique des langues (S)VO, celle de la tendance vers l'explicitation. En effet, les fonctions « sémantiques » (?) de l'article en afr. restent implicites en latin et doivent être déduites du contexte. Mais encore une fois des problèmes se posent. En fr. moderne, l'article est devenu – abstraction faite de quelques cas particuliers – obligatoire, de sorte qu'on ne peut lui attribuer que des fonctions grammaticales. On est donc revenu plus ou moins à la situation du latin : c'est du contexte que dépendent les informations sémantiques. Et H. d'en déduire encore une fois que le cercle est clos, que le mouvement cyclique a repris, mais avec une orientation vers le pôle opposé. C'est pourtant aller un peu vite en besogne. Tout d'abord des exemples comme *il est professeur* ou *avoir faim* sont mal interprétés. L'absence d'article n'est pas un simple résidu d'un état antérieur, mais bien le signal du fait que *professeur*, *faim* dans ces cas ne sont pas employés comme substantifs : dans la terminologie de Tesnières, il s'agit de transférendes d'une translation verbale (= transféré)²⁶. Comment le latin aurait-il pu exprimer ceci ? En outre H. ne tient pas compte des fonctions anaphoriques (art. défini) et non anaphoriques (art. indéfini et partitif) des articles²⁷ – autres fonctions qui restent implicites en latin. Nous sommes donc loin d'un cercle clos !

Dans le domaine des pronoms personnels (p. 97ss.), c'est surtout l'emploi « obligatoire » du pronom sujet qui distingue le français des autres langues romanes²⁸. La raison principale pour l'extension de l'emploi du pronom sujet en français serait, d'après H., la longue durée de la phase TVX dans le développement de cette langue ; dans toutes les phrases non marquées par une topicalisation particulière, il n'y aurait eu qu'un seul moyen pour éviter la position initiale du verbe en l'absence d'un sujet nominal : l'emploi d'un pronom sujet. Cette thèse n'est pas aussi nouvelle qu'on pourrait le croire ; sous des formes un peu différentes, elle a déjà été défen-

²⁶ Cf. L. Tesnière, *Éléments de syntaxe structurale*, Paris² 1966.

²⁷ Cf. W. Kallmeyer et al., *Lektürekolleg zur Textlinguistik*, vol. 1, Frankfurt/M 1974, p. 186ss.

²⁸ Encore une fois, il me semble exagéré de parler d'un emploi « obligatoire » du pronom sujet, car les cas où celui-ci manque (ou peut manquer) sont nombreux : avec un sujet nominal, après un relatif en fonction de sujet, avec les verbes coordonnés, etc. !

due par Thurneysen, Wartburg et d'autres²⁹ (qui – encore une fois – ne sont pas cités par H.!). Ce développement, d'après H., était largement prévisible, et dans une certaine mesure, il en va de même pour sa conséquence directe, la décadence de la flexion suffixale³⁰. Mais prévisible ne veut pas dire inéluctable: le rétoroman, tout en généralisant dans une large mesure l'emploi du pronom sujet, a conservé une flexion suffixale intacte (p. 112/13)!

Terminons ce tour d'horizon par la mention du passif: la caractérisation suffixale du latin est remplacée par un morphème prédéterminant («auxiliaire») dans les langues romanes (p. 189/90) – nous avons donc encore affaire à un développement qui semble correspondre aux traits typologiques du passage (S)OV → (S)VO. Et on pourrait continuer cette liste: temps composés, futur proche, passé récent, périphrases aspectuelles et modales, etc., fournissent des confirmations de l'hypothèse de base. Soyons cependant sincère: ces résultats sont en général loin d'être inédits, tout au contraire: tous étant connus depuis longtemps, le mérite de H. se limite à les avoir réunis sous une perspective intégrante, à avoir donné à un grand nombre de phénomènes apparemment disparates un dénominateur commun, ce qui est un mérite incontestable et de toute première importance. Et pourtant le livre nous laisse un peu déconcerté, ce qui provient surtout du fait que de longs passages (qui forment au total à peu près les deux tiers du volume!) n'ont absolument rien à faire avec le sujet central, c'est-à-dire l'analyse typologique. Ceci concerne tous les passages qu'on classe traditionnellement sous le titre de phonétique et de morphologie historiques ainsi que la syntaxe modale et temporelle. Ce que H. nous fournit ici, c'est – bien sûr – un excellent résumé des problèmes, mais un résumé qui n'apporte rien de nouveau et qui ne dépasse presque jamais ce qu'on trouve déjà dans les manuels connus de Price, Elcock, Wartburg et autres.

Ce qui nous a particulièrement choqué, c'est le fait que H. ne tient presque jamais compte – abstraction faite de celles ayant trait à son hypothèse centrale – des études spéciales qui ont paru sur les différents sujets depuis les années 50; et pire encore: dans la grande majorité des cas, ses renvois bibliographiques (et sa bibliographie) se limitent à des manuels. Dans ce qui précède, nous avons déjà eu l'occasion de signaler un nombre

²⁹ Cf. W. v. Wartburg, *Einführung in Problematik und Methodik der Sprachwissenschaft*, Tübingen³ 1970, p. 65/66; R. Thurneysen, *Zur Stellung des Verbums im Altfranzösischen*, ZRPh. 16 (1892), 289-307.

³⁰ Cf. à ce sujet aussi Wartburg, *Einführung*, p. 66ss.

considérable de lacunes d'informations; en voici encore quelques autres qui nous semblent être particulièrement graves:

– En discutant le développement du démonstratif (p. 73), H. aurait dû renvoyer aux études de Dees et Wunderli qui fournissent des analyses diachroniques et structurales beaucoup plus poussées et qui lui auraient permis de donner une analyse nettement plus adéquate³¹.

– Il en va de même pour le développement du possessif (p. 93) en ce qui concerne les études de Wunderli³².

– Pour la réfection du futur roman (p. 136), il est impardonnable de ne pas mentionner les travaux de Müller ainsi que la longue discussion entre Müller et Wunderli³³.

– En ce qui concerne le problème de l'aspect (p. 134), H. persiste à attribuer une valeur «perfective» aux formes composées. Un recours aux travaux de Christmann et Hilty lui aurait montré qu'il s'agit là de problèmes qui n'ont rien à faire avec l'aspect, mais qu'il est préférable de classer à part sous le terme de «stade» ou «état d'action» (*Stadium; Aktionsstand*)³⁴.

– En discutant les périphrases aspectuelles (p. 153), H. ne mentionne pas les études fondamentales de Dietrich et de Werner³⁵ – il ne mentionne que Foulet, Haase et Greisse!

– En ce qui concerne l'emploi des temps en ancien français (p. 148), les études de Imbs, Saettele et Stefenelli-Fürst manquent³⁶.

³¹ Cf. A. Dees, *Etude sur l'évolution des démonstratifs en ancien et en moyen français*, Groningue 1971; P. Wunderli, *Le système des démonstratifs en moyen français*, R 101 (1980), 1-34, 145-191.

³² Cf. P. Wunderli, *Strukturen des Possessivums im Altfranzösischen*, VRom. 36 (1977), 38-66; id., *Les structures du possessif en moyen français*, in: R. Martin (éd.), *Etudes de syntaxe du moyen français*, Metz 1978, p. 111-152.

³³ Cf. B. Müller, *Das lateinische Futurum und die romanischen Ausdrucksweisen für das futurische Geschehen*, RF 76 (1964), 44-97; id., *Futur und Virtualität*, ZRPh. 85 (1969), 416-27; id., *Die Probleme des romanischen Futurs*, ZRPh. 86 (1970), 401-26; P. Wunderli, *Die Bedeutungsgrundlagen der romanischen Futurbildungen*, in: id., *Modus und Tempus*, Tübingen 1976, p. 298-326.

³⁴ Cf. H.H. Christmann, *Zum „Aspekt“ im Romanischen. Bemerkungen zu einigen neueren Arbeiten*, RF 71 (1959), 1-16; G. Hilty, *Tempus, Aspekt, Modus*, VRom. 24 (1965), 269-301.

³⁵ Cf. W. Dietrich, *Der periphrastische Verbalaspekt in den romanischen Sprachen*, Tübingen 1973; E. Werner, *Die Verbalperiphrase im Mittelfranzösischen*, Frankfurt/M., Bern, Cirenster 1980.

³⁶ Cf. P. Imbs, *Les propositions temporelles en ancien français*, Paris 1956; H. Saettele, *Das französische Passé Composé*, Zürich 1971; F. Stefenelli-Fürst, *Die Tempora der Vergangenheit in der Chanson de Geste*, Wien 1966.

– Pour l'emploi des temps en français moderne (p. 131), H. ne renvoie qu'aux études de Bull et de Klum. Aucune mention des études de Sten, Imbs, Weinrich, Heger, Hilty, Wilmet, Wunderli et tant d'autres³⁷.

– Quant au subjonctif et son emploi, H. semble être un partisan de la théorie de Rothe d'après laquelle il s'agirait, dans la plupart des cas, d'un automatisme et par là d'une forme sans signification aucune³⁸. Mais Rothe n'est même pas mentionné! Cette théorie est d'ailleurs dépassée depuis longtemps, étant donné qu'il n'existe aucun emploi du subjonctif où il ne serait pas concurrencé par un autre mode (et tout particulièrement par l'indicatif). L'erreur de H. provient du fait qu'il se fie trop aux manuels (prescriptifs et normatifs), qui présentent en général une caricature de la situation réelle, et qu'il néglige complètement les études vraiment descriptives et interprétatives de Moignet, Wunderli, Nordahl, Boysen, Silenstam et tant d'autres³⁹.

– A propos du mode dans la phrase relative (p. 215), il est impardonnable de ne pas mentionner la brillante étude de Carlsson⁴⁰.

– Pour le subjonctif suivant *après que* (p. 174/75), il n'est plus permis de supposer une simple analogie d'après *avant que*; les études de Wilmet et Wunderli ont montré que la situation est beaucoup plus complexe⁴¹.

– Les études de Carlsson et de Wunderli ont montré que les formes espagnoles en *-ra* et en *-re* (p. 164) ne peuvent pas être simplement classées comme formes du subjonctif (plus-que-parfait ou futur respectivement)⁴².

³⁷ Cf. H. Sten, *Les Temps du verbe fini (indicatif) en français moderne*, København 1964; P. Imbs, *L'emploi des temps verbaux en français moderne*, Paris 1960; H. Weinrich, *Tempus. Besprochene und erzählte Welt*, Stuttgart, etc. 1964, 1971; K. Heger, *Die Bezeichnung temporal-deiktischer Begriffskategorien im französischen und spanischen Konjugationssystem*, Tübingen 1963; Hilty, VRom 24 (1965), 269-301; M. Wilmet, *Etudes de morpho-syntaxe verbale*, Paris 1976; P. Wunderli, *Modus und Tempus*, Tübingen 1976.

³⁸ Cf. W. Rothe, *Strukturen des Konjunktivs im Französischen*, Tübingen 1967.

³⁹ Cf. G. Moignet, *Essai sur le mode subjonctif en latin poiclassique et en ancien français*, 2 vol., Paris-Alger 1959; P. Wunderli, *Die Teilaktualisierung des Verbalgeschehens (Subjonctif) im Mittelfranzösischen*, Tübingen 1970; id., *Modus und Tempus*, Tübingen 1976; H. Nordahl, *Les systèmes du subjonctif corrélatif*, Bergen – Oslo 1969; G. Boysen, *Subjonctif et hiérarchie*, Odense 1971; M. Silenstam, *L'emploi des modes dans les propositions complétives étudié dans des textes français de la seconde moitié du XVII^e siècle*, Uppsala 1973.

⁴⁰ Cf. L. Carlsson, *Le type « C'est le meilleur livre qu'il ait jamais écrit » en espagnol, en italien et en français*, Uppsala 1969.

⁴¹ P. Wunderli, *Der Konjunktiv nach „après que“*, in id. *Modus und Tempus*, p. 106-144; M. Wilmet, *Le subjonctif suivant « après que »* in: id., *Etudes*, p. 129-62.

⁴² Cf. Carlsson, *Type*; Wunderli, *Statistik und Theorie*, in: id., *Modus und Tempus*, p. 52-80.

— Après les études de Wagner et de Weinrich⁴³, il est anachronique de postuler deux conditionnels entièrement (et même génétiquement!) indépendants (p. 181) — et ceci après avoir mentionné à la page précédente le principe de la « métaphore temporelle » dans le sens de Weinrich!

Cette liste pourrait être prolongée à l'infini. A quoi bon? L'impression que nous laisse ce livre est nettement contradictoire: D'un côté des passages qu'il faut sans réserves qualifier de brillants, de l'autre côté des imperfections⁴⁴ et des lacunes difficilement pardonnables. Une limitation stricte aux problèmes ayant directement à faire avec l'hypothèse typologique aurait sans aucun doute abouti à un résultat plus satisfaisant.

Romanisches Seminar
Universitätstrasse 1
D-4 Düsseldorf 1

Peter Wunderli

⁴³ Cf. M.-L. Wagner, *Les phrases hypothétiques commençant par « si » dans la langue française, des origines à la fin du 16^e siècle*, Paris 1939; Weinrich, *Tempus*.

⁴⁴ Que dire p. ex. du fait que dans un livre sur la syntaxe des langues romanes presque toutes les questions de principe sont discutées à l'aide d'exemples anglais (cf. p. 204, 214 et passim)?

INDEX
des comptes rendus et des discussions publiés
dans les *Cahiers* I à XXXV ¹

AMACKER, René: R.T. Lakoff, <i>Abstract Syntax and Latin Complementation</i> , Cambridge (Mass.), The Massachusetts Institute of Technology Press, 1968, 240 p. (= Research Monograph 49)	XXVII	95-122
— AA. VV., <i>Mélanges linguistiques offerts à Emile Benveniste</i> , Paris & Louvain, Société de linguistique de Paris & Peeters, 1975, LIII + 537 p., 3 photographies (= Collection linguistique LXX)	XXX	179-182
ARAGO, José M.: M. Rodrigues Lapa, <i>Estilística da lingua portuguesa</i> , Lisbonne, Seara Nova, 1945, 302 p.	V	50-52
— Ferdinand de Saussure, <i>Curso de lingüística general</i> , Traduction et commentaire d'Amado Alonso, Buenos Aires, Editorial Losada S.A., 1945, 378 p.	V	48-50
— A. Benvenuto Terracini, <i>¿Qué es la lingüística?</i> , Universidad Nacional de Tucumán, Facultad de Filosofía y Letras, cahier 2, 64 p.	III	61-62
BALLY, Charles: Otto Jespersen, <i>Efficiency in linguistic change</i> , in <i>Mémoires de l'Académie danoise des sciences</i> 27, 4 (1941), Copenhague.	I	95-97
— J. Marouzeau, <i>Précis de stylistique française</i> , Paris, Masson, 1941, et Paul Lang, <i>Stilistisch-rhetorisches Arbeitsbuch</i> , Aarau (Suisse), Sauerländer, 1941	I	98-99
— Hans Nilsson-Ehle, <i>Les adverbes en -ment compléments d'un verbe en français moderne, Etude de classement syntaxique et sémantique</i> , Lund & Copenhague, 1941	I	99-100
BAUD-BOVY, Samuel: <i>Hê díkê tón tónón</i> , Athènes, I.D. Kollarou, 1942, XII + 292 p.	III	53
— <i>Neoellênikê grammatikê</i> , Athènes, Organismòs Ekdósèòs Scholikón Biblíon, 1941, LII + 445 p.	III	52-53
BAUMER, ISO: Ferdinand de Saussure, <i>Curso di linguistica generale</i> , Introduzione, traduzione e commento di Tullio De Mauro, Bari, Edizioni Laterza, 1 ^e éd. 1967, 2 ^e éd. 1968, XXIV + 492 p.	XXIV	85-94

¹ Les comptes rendus de publications périodiques et d'articles ne sont en général pas relevés.

BURGER, André: Charles Bally, <i>Manuel d'accentuation grecque</i> , Berne, A. Francke, 1945	V	41-43
— Diego Catalán Menendez Pidal, <i>La escuela lingüística española y su concepción del lenguaje</i> , Madrid, 1955, 169 p.	XVII	65
— Alejandro Cioranescu, <i>Diccionario etimológico rumano</i> , fasc. 1 & 2, Madrid, 1958 & 1959 (= Biblioteca Filológica, Universidad de la Laguna)	XVII XIX	68-69 115
— Eugenio Coseriu, <i>Forma y sustancia en los sonidos del lenguaje</i> , Montevideo, 1954, 77 p., et E. Coseriu, <i>Sincronía, diacronía e historia, El problema del cambio lingüístico</i> , Montevideo, 1958, 161 p.	XVII	65-66
— Robert de Dardel, <i>Le parfait fort en roman commun</i> , Genève, E. Droz, 1958, 172 p. (= Société de publications romanes et françaises 62)	XVII	68
— Maurice Dessaintes, <i>Eléments de linguistique descriptive en fonction de l'enseignement du français</i> , Namur & Bruxelles, 1960, 246 p.	XVIII	90-92
— A.G. Haudricourt et A.G. Juillard, <i>Essai pour une histoire structurale du phonétisme français</i> , Paris, C. Klincksieck, 1949, xiv + 147 p.	VIII	64-67
— Siegfried Heinemann, <i>Das Abstraktum in der französischen Literatursprache des Mittelalters</i> , Berne, Francke, 1963, xvi + 196 p. (= Romanica Helvetica 73)	XX	68-70
— Lydia I. Jansen-Beck, <i>Possessive pronouns and adjectives in Garin le Loheren and Gerbert de Metz, Etymology, Morphology, Syntax and Comparison with five Old French epic poems and five Old French courtly romances</i> , thèse de l'Université de New York, 1961	XVIII	89-90
— Félix Kahn, <i>Le système des temps de l'indicatif chez un Parisien et chez une Bâloise</i> , Genève, Droz, 1954, 218 p. (= Société de publications romanes 46)	XIV	53-56
— Arne Klum, <i>Verbe et adverbe, Etude sur le système verbal indicatif et sur le système de certains adverbes de temps à la lumière des relations verbo-adverbiales dans la prose du français contemporain</i> , Uppsala, Almqvist & Wiksell, 1961 (= Acta Universitatis Upsaliensis, Studia Romanica Upsaliensia 1)	XIX	113-115
— Harald Weinrich, <i>Phonologische Studien zur romanischen Sprachgeschichte</i> , Münster, 1958, 282 p. & 7 cartes	XVII	66-68
BURGER, Michel: A propos de L.J. Prieto, <i>Pertinence et pratique, Essai de sémiologie</i> , Paris, Editions de Minuit, 1975, 175 p.	XXX	153-164
DARDEL, Robert de: Hans-Peter Ehrliholzer, <i>Der sprachliche Ausdruck der Kausalität im Altitalienischen</i> , Winterthur, Verlag P.G. Keller, 1965, x + 130 p.	XXIV	98-99
ENGLER, Rudolf: Charles Bally, <i>Linguistica generale e linguistica francese</i> , Introduzione e appendice di Cesare Segre, traduzione di Giovanni Caravaggi, Milano, Il Saggiatore, 1963, 554 p. (= La Cultura 70)	XXI	139-143
— Giorgio Derossi, <i>Segno e struttura linguistici nel pensiero di Ferdinand de Saussure</i> , Udine, Del Bianco, 1965, 359 p.		

- (= Università degli Studi di Trieste, Facoltà di Magistero, Istituto di Filosofia, nuova serie I) XXIV 94-98
- FRANCIS, E.D.: Samuel E. Martin, *Dagar Mongolian Grammar, texts and lexicon, based on the speech of Peter Onon*, Bloomington & The Hague, Indiana University, Mouton & Co., 1961, vi + 336 p. (= Indiana University Publications, Uralic & Altaic Studies 4) XXI 143-155
- FREI, Henri: W. Bal, *Introduction à la linguistique*, Léopoldville, Université Lovanium, 1962, 20 p. (= Cours et Conférences I) XX 63-64
- Sveinn Bergsveinsson, *Grundfragen der isländischen Satzphonetik*, Copenhague & Berlin, Munksgaard et Metten & Co., 1941, 210 p. (= Phonometrische Forschungen A 2) III 32
- S.S. Bhawc, *The Soma-Hymns of the Rgveda, A fresh interpretation, Part III (RV 9.51-70)*, Baroda, Oriental Institute, 1962, x + 228 p. (= University of Baroda Research Series 6) XX 67-68
- Willy Borgeaud, *Les Illyriens en Grèce et en Italie, Etude linguistique et mythologique*, Genève, Georg, 1943, 150 p. III 32
- Viggo Brøndal, *Théorie des prépositions, Introduction à une sémantique rationnelle*, Traduction française par Pierre Naert, Copenhague, Munksgaard, 1950, xxii + 145 p. XIII 45-50
- B. Collinder, *Jukagirisch und Uralisch*, Uppsala & Leipzig, Lundequist & Harrassowitz, 142 p. (= Uppsala Universitets Årsskrift 1940, 8) I 92
- B. Collinder, *Reichstürkische Lautstudien*, ibidem, 104 p. (= Uppsala Universitets Årsskrift 1939, 1) I 93
- Carin Fahlin, *Etude sur l'emploi des prépositions en, à, dans au sens local*, Uppsala, Almqvist & Wiksell, 1942, ix + 371 p. III 37
- Helmut Gipper & Hans Schwarz, *Bibliographisches Handbuch zur Sprachinhaltsforschung*, Teil I: Schrifttum zur Sprachinhaltsforschung in alphabetischer Folge nach Verfassern mit Besprechungen und Inhaltshinweisen, Lieferung 1-3, Köln & Opladen, Westdeutscher Verlag, 1962, 3 × 128 p. (= Wissenschaftliche Abhandlungen der Arbeitsgemeinschaft für Forschung des Landes Nordrhein-Westfalen, Band 16 a) XX 64-67
- Eva Thorné Hammar, *Le développement de sens du suffixe latin -bilis en français*, Lund & Copenhague, C.W.K. Gleerup & E. Munksgaard, 1942, 221 p. (= Etudes Romanes de Lund VI) III 40
- Roman Jakobson, *Kindersprache, Aphasie und allgemeine Lautgesetze*, in *Språkvetenskapliga Sällskapets i Uppsala Förhandlingar* 1940-42, 83 p. I 94
- Ming-K'ai Kao, *Essai sur la valeur réelle des particules prépositionnelles en chinois*, Paris, L. Rodstein, 1940, viii + 240 p. I 97
- E. Krusinga, *The Phonetic Structure of English Words*, Berne, Francke, 1943, vii + 179 p. (= Bibliotheca Anglicana 2) III 44-45
- C.P.F. Lecoutere, *Inleiding tot de taalkunde en tot geschiedenis van het Nederlandsch*, Louvain & Groningue, Vlaamsche Drukkerij & J.B. Wolters, 1942, viii + 447 p., *Platen en kaarten*, ibidem 1941, 27 p. III 45-46

- Bertil Malmberg, *Le système consonantique du français moderne, Etudes de phonétique et de phonologie*, Lund & Copenhagen, Gleerup & Munksgaard, 1943, 73 p. (= *Etudes Romanes de Lund VII*) III 48-49
- Harold E. Palmer, *A Grammar of English Words*, Londres, Longmans, Green & Co., réimpression 1941, xvi + 300 p. III 54
- A. Rosetti, *Geschichte der rumänischen Sprache, Allgemeine Begriffe*, Bucarest, Dacia, 1943, 118 p. III 57
- A. Rosetti, *Le mot, Esquisse d'une théorie générale*, Bucarest, Institut de linguistique roumaine, 1943, 51 p. (= *Société roumaine de linguistique I, 3*) III 57
- Andrus Saareste, *Eesti Murdeatlas, Atlas des parlers estoniens I* (cartes 1-28), II (29-66), Tartu, Eesti Kirjanduse Selts, 1938, 1941 (à suivre) I 101
- Ferdinand de Saussure, *Course in General Linguistics*, translated from the French by Wade Baskin, New York, Philosophical Library, 1959, xvi + 240 p. XVII 72-73
- Eugen Seidel, *Das Wesen der Phonologie*, Bucarest & Copenhagen, Institut de linguistique roumaine & E. Munksgaard, 1943, 83 p. (= *Société roumaine de linguistique I, 2 A*) III 58
- W. Steinitz, *Geschichte des finnisch-ugrischen Vokalismus*, Stockholm, Ungarisches Institut an der Universität, 1942 & 1944, 9 & 144 p. (= *Acta Instituti Hungarici Universitatis Holmiensis, Series B, Linguistica 2*) III 59-60
- W. Steinitz, *Ostjakische Chrestomathie mit grammatikalischem Abriss und Wörterverzeichnis*, Stockholm & Uppsala, Ungarisches Institut an der Universität & Finnisch-ugrisches Seminar, 1942, 102 p. III 59
- *The 2000 Sentences (South-East England)*, collected by T.J.A. Bennett, Genève, Droz, 1978, 86 p. XXXIII 149-151
- Stephen Ullmann, *The Principles of Semantics*, Glasgow, Jackson, Son & Co., 1951, 314 p. XIII 51-61
- GAMBARARA, Daniele: E.F.K. Koerner, *Bibliographia Saussureana 1870-1970*, an annotated, classified bibliography on the background, development and actual relevance of Ferdinand de Saussure's general theory of language, Metuchen (New Jersey), The Scarecrow Press, 1972, xlv + 406 p. XXVIII 55-59
- GAUTIER, Léopold: Charles Bally, *Le langage et la vie*, 3 éd. augmentée, Genève & Lille, Droz & Gillard, 1952, 165 p. (= *Société de publications romanes et françaises 34*) X 51
- Maurice Grammont, *Phonétique du grec ancien*, Lyon, I.C.A., 1948, 455 p. VIII 67-68
- GODEL, Robert: Emile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, II, Paris, Gallimard, 1974, 288 p. (*Bibliothèque des sciences humaines*) XXIX 207-210
- C. de Boer, *Syntaxe du français moderne*, Leyde, Universitaire Pers, 1947, 352 p. VIII 68-70
- Marcel Cohen, *Cinquante années de recherches linguistiques, ethnographiques, sociologiques, critiques et pédagogiques*, Paris, Klincksieck, 1955, xviii + 388 p., portrait XIII 63-64

- C.H. de Goeje, *Etudes linguistiques caribes*, II, Amsterdam, North Holland Publishing Company, 1946, 274 p. . . . VI 76
- L.L. Hammerich, *Laryngeal before Sonant*, Copenhagen, Munksgaard, 1948, 90 p. . . . VII 42-43
- E.F.K. Koerner, *Contribution au débat post-saussurien sur le signe linguistique*, Introduction générale et bibliographie annotée, La Haye & Paris, Mouton, 1972, 103 p. . . . XXVIII 59-62
- André Martinet, *Economie des changements phonétiques, Traité de phonologie diachronique*, Berne, Francke, 1955, 399 p. (= Bibliotheca Romanica X) . . . XIV 56-59
- R.F. Mikuš, *A propos de la syntagmatique du Professeur A. Belič*, Ljubljana, Publications de l'Académie slovène des sciences et des arts, 1952 . . . XII 77-79
- *Recueil Max Niedermann*, Neuchâtel, Secrétariat de l'Université, 1954, 314 p., frontispice (= Université de Neuchâtel, Recueil de travaux publiés par la Faculté des lettres 25) . . . XIII 65-66
- Jean Perrot, *Les dérivés latins en -men et -mentum*, Paris, Klincksieck, 1961, 381 p. (= Etudes et commentaires XXXIX) . . . XIX 107-113
- Georges Redard, *Recherches sur χροή, χροῖσθαι, Etude sémantique*, in *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes études*, fasc. 303 (1953), Paris . . . XII 81-82
- Edmond Sollberger, *Le système verbal dans les inscriptions « royales » présargoniques de Lagas*, Genève, Droz, 1952, 263 p. . . . XI 47-49
- Ferdinand Sommer, *Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre*, Heidelberg, Carl Winter, 1948, 664 p. . . . VIII 71
- Jean Starobinski, *Les mots sous les mots, Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Paris, Gallimard, 1971, 161 p. . . . XXVII 123-125
- Lucien Tesnière, *Esquisse d'une syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck, 1953, 30 p., figures, reproduction photomécanique . . . XII 79-81
- N.S. Troubetzkoy, *Principes de phonologie*, traduits par J. Cantineau, Paris, Klincksieck, 1949, 396 p. . . . VIII 71-72
- Stephen Ullmann, *Précis de sémantique française*, Berne, Francke, 1952 (= Bibliotheca Romanica I/IX) . . . XI 49-50
- Cristina Vallini, *Linee generali del problema dell'analogia dal periodo schleicheriano a F. de Saussure*, Pisa, 1972, 97 p. (= Biblioteca dell'Italia dialettale e di studi e saggi linguistici 5) . . . XXVIII 64-67
- C. Vallini, *Problemi di metodo in Ferdinand de Saussure indo-europeista*, in *Studi e saggi linguistici IX* (1969), 85 p., Pisa . . . XXVIII 62-64
- J.-P. Vinay et J. Darbelnet, *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Paris, Didier, 1958, 331 p. (= Bibliothèque de stylistique comparée 1) . . . XVII 69-72
- HAVET, Louis: Ferdinand de Saussure, *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, Leipzig & Genève, B.G. Teubner & Librairie Georg, 1879, 303 p.; reproduction du compte rendu paru dans le *Journal de Genève* du 25 février 1879, n° 47, 50^e année, *Supplément* p. 1-2 . . . XXXII 103-122

HÄUSERMANN, Hans Walter: Daniel Jones, <i>Phonetic Readings in English</i> , Heidelberg, Winter, 1949, 28 ^e éd., xv + 98 p.	IX	89-90
— Arnold Schröer & P.L. Jaeger, <i>Englisches Handwörterbuch</i> , Lieferung 7, Bogen 29-34, ibidem 1949	IX	90
ITKONEN, Erkki: Thomas A. Sebeok & Frances J. Ingemann, <i>An Eastern Chereemis Manual</i> , Bloomington, 1961, 109 p. (= Indiana University Publications, Uralic & Altaic Series 5)	XX	72-80
JUNOD, Edouard J.: Eugen Dieth unter Mitwirkung von Rudolf Brunner, <i>Vademekum der Phonetik</i> , Phonetische Grundlagen für das wissenschaftliche und praktische Studium der Sprachen, Berne, Francke, 1950, 452 p., fig., pl., tabl., diag.	IX	90-91
JUVET, Alfred: Björn Carlberg, <i>Subjektsvertauschung und Objektsvertauschung im Deutschen</i> , Lund, Berlingska Boktrykeriet, 1948, 102 p.	VIII	72-73
— Marcel Cohen, <i>Le langage</i> , Paris, Editions Sociales, 130 p.	X	52
— Siegfried Heinemann, <i>Wort- und Bedeutungsentlehnung durch die italienische Tagespresse im ersten Weltkrieg (1914-1919)</i> , Genève & Zurich, Droz & Rentsch, 1946 (= Romanica Helvetica 25)	V	44-45
— Heinrich Junker, <i>Sprachphilosophisches Lesebuch</i> , Heidelberg, Winter, 1948, 302 p.	VII	39-40
— W.H.A. Koenraads, <i>Studien über sprachökonomische Entwicklungen im Deutschen</i> , Amsterdam, J.M. Neulenhoff, 1953, xxviii + 191 p.	XII	82-83
— A. Malblanc, <i>Pour une stylistique comparée du français et de l'allemand</i> , Paris, Didier, 1944 (= Etudes d'aujourd'hui)	V	45
— Bertil Malmberg, <i>Systeme et méthode</i> , in <i>Vetenskapssocieteten i Lund, Årsbok 1945</i> , Lund, Gleerup	V	46
— André Martinet, <i>La prononciation du français contemporain, Témoignages recueillis en 1941 dans un camp d'officiers</i> , Paris, Droz, 1945 (= Société de publications romanes et françaises 23)	V	47
— Giovanni Nencioni, <i>Idealismo e realismo nella scienza del linguaggio</i> , Firenze, La Nuova Italia	VI	73-74
— <i>Sprachgeschichte und Wortbedeutung, Festschrift Albert Debrunner</i> , Berne, Francke, 1954, 474 p., portrait	XIII	62-63
KAHN, Félix: Gunnar Bech, <i>Studien über das deutsche verbum infinitum</i> , Copenhagen, Munksgaard, 1955 & 1957, 222 & 188 p. (= Det Kongelige Danske Videnskaberne Selskab, Historisk-filologiske Meddelelser XXXV 2 & XXXVI 6)	XVI	91-93
— Andreas Blinkenberg, <i>Le problème de la transitivité en français moderne, Essai syntactico-sémantique</i> , ibidem, 1960, 366 p. (= Eadem collectio XXXVIII 1)	XVIII	87-89
— William Francis Mackey, <i>Language Teaching Analysis</i> , Londres, Longmans, 1965, xi + 554 p.	XXIV	104-107
— Carl & Peter Martens, <i>Phonetik der deutschen Sprache, Praktische Aussprachelehre</i> , Munich, Max Hueber, 1961, 294 p., 136 fig. en appendice	XIX	115-119

- Hans-Heinrich Wängler, *Atlas deutscher Sprachlaute*, 2^e éd., Berlin, Akademie-Verlag, 1961, 41 p., 29 planches en appendice XX 70-72
- KARCEVSKI, Serge: Astrid Baecklund, *Die univierbierenden Verkürzungen der heutigen russischen Sprache*, Uppsala, Almqvist & Wiksell, 1940, 141 p. I 91
- André Mazon, *Grammaire de la langue russe*, Paris, Droz, 1943, 301 p. (= Collection de grammaires de l'Institut d'études slaves). III 50
- Eug. Pauliny, *Štruktúra slovenského slovesa (Die Struktur des slowakischen Verbums)*, Bratislava, Slovenská Akadémia Vied a Umení, 1943, 113 p. III 55
- KAUFMANN, Werner: Werner Hodler, *Grundzüge einer germanischen Artikellehre*, Heidelberg, Winter, 1954 XIV 60-62
- Albert Weber, *Zürichdeutsche Grammatik, ein Wegweiser zur guten Mundart*, Zurich, Schweizer Spiegel, 1948, 400 p. VII 40-41
- KUENZI, Adolphe: Hans Glinz, *Die innere Form des Deutschen, Eine neue deutsche Grammatik*, Berne, Francke, 1952, 504 p. (= Bibliotheca Germanica 4) XII 73-75
- LEPSCHY, Giulio C.: Natalija Aleksandrovna Sljusareva, *Kritičeskij analiz problem vnutrennej lingvistiki v koncepcii F. de Sossjura*, Moscou, Tipografija izd-va «Meždunarodnye otnošenija», 1970, 58 p. XXVIII 67-70
- N.A. Sljusareva, *Teorija F. de Sossjura v svete sovremennoj lingvistiki*, Moscou, Izdatel'stvo «Nauka», 1975, 112 p. XXX 182-185
- LIEBESKIND, Wolfgang-Amédée: Pompeu Fabra, *Grammaire catalane*, Paris, Les Belles-Lettres, 1941, x + 132 p. (= Collection Catalonia) III 37
- LÜDI, Georges: Hartmut Kubczak, *Die Metapher, Beiträge zur Interpretation und semantischen Struktur der Basis einer referentialen Bedeutungstheorie*, Heidelberg, Winter, 1978, 148 p. XXXIV 145-152
- MAGNENAT, Jean: Stig Almenberg, *L'ellipse et l'infinifit de narration en français*, Uppsala, Lundequvist, 1942 III 28-29
- Iorgu Iordan, *Limba Română actuală, o gramatica a «greselilor»*, Iași, Institutul de arte grafice Alexandru A. Terek, 1943, 557 p. III 42-43
- Bruno Migliorini, *Saggi sulla lingua del novecento*, Florence, Sansoni, 1941 III 51
- Marie-Louise Müller-Hauser, *La mise en relief d'une idée en français moderne*, Genève & Zurich, Droz & Rentsch, 1943 (= Romanica Helvetica 21) III 52
- G. de Poerck, *Essai sur la morphologie du verbe français*, Bruxelles, Didier, 1946, 70 p. VI 74-76
- Adolf Ribi, *Die Fischbenennungen des Unterseegebiets*, Rüschiikon, Baublatt A.G., 1942 (= Thèse de l'Université de Zurich) III 55
- MERCIER, Marie-Jeanne: R.W. Zandvoort, *A Handbook of English Grammar*, 4^e éd., Groningue & Djakarta, J.B. Wolters, 1950, 384 p. X 54

- MÉTRAL, Jean-Pierre: Eddy Roulet, *Linguistique et comportement humain, L'analyse tagmémique de Pike*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1974, 139 p. XXX 185-188
- E. Roulet, *Théories grammaticales, description et enseignement des langues*, Paris & Bruxelles, 1972, 125 p. XXVIII 70-72
- Maria Schubiger, *Einführung in die Phonetik*, Berlin, de Gruyter, 158 p. & 23 illustrations (= Sammlung Göschen 1217/1217a) XXVII 125-128
- Roger G. van de Velde, *Zur Theorie der linguistischen Forschung, Ein Beitrag zur Grundlagenproblematik der Linguistik*, Munich, Hueber, 1974, 135 p. XXVIII 72-74
- MORIER, Henri: Michael Riffaterre, *Le style des Pléiades de Gobi-neau*, Genève & Paris, Droz & Minard, 1957, 239 p. XVIII 77-87
- PRIETO, Luis Jorge: *Langue et parole sur le plan du contenu, A propos de Renzo Raggiunti, Problemi filosofici nelle teorie di Ferdinand de Saussure* XXXV 131-143
- Réponse à Michel Burger, A propos de L.J. Prieto, *Pertinence et pratique* XXX 165-175
- REDARD, Georges: Ferdinand de Saussure, *Saggio sul vocalismo indoeuropeo*, Edizione italiana (introduzione, traduzione e note) a cura di Giuseppe Carlo Vincenzi, Bologne, Cooperativa Libreria Universitaria, 1978, 94 + 2 + 450 p. XXXIII 153-156
- REGAMEY, Constantin: Jacques A. Durr, *Morphologie du verbe tibétain & Deux traités grammaticaux tibétains*, Heidelberg, Winter, 1950, 192 & 95 p. (= Bibliothek der Allgemeinen Sprachwissenschaft, Dritte Reihe: Darstellungen und Untersuchungen aus einzelnen Sprachen) IX 92-98
- Marcelle Lalou, *Manuel élémentaire de tibétain classique (méthode empirique)*, Paris, Adrien Maisonneuve, 1950, v + 111 p. X 52-54
- RUBATTEL, Christian: Mats Forsgren, *La place de l'adjectif épithète en français contemporain, Etude quantitative et sémantique*, Uppsala, Almqvist & Wiksell, 1978, 231 p. (= Acta Universitatis Upsaliensis, Studia Romanica Upsaliensia 20) XXXV 145-146
- Lélia Picabia, *Les constructions adjectivales en français, Systématique transformationnelle*, Genève & Paris, Droz, 1978, 198 p. XXXV 147-148
- SANDOZ, Claude: *Theorie, Methode und Didaktik der historisch-vergleichenden Sprachwissenschaft (Kolloquium der Indogermanischen Gesellschaft am 11. und 12. Juni 1971 in Köln), Vorträge und Materialien*, herausgegeben von Jürgen Untermann, Wiesbaden, Ludwig Reichert, 1973, 125 p. XXX 188-191
- SECHEHAYE, Albert: Eric Buysens, *Les six linguistiques de F. de Saussure*, Bruxelles, Didier, 1942, 19 p. (= Langues vivantes 7), et E. Buysens, *Les langages et le discours, Essai de linguistique fonctionnelle dans le cadre de la sémiologie*, Bruxelles, Office de publicité, 1943, 99 p. (= Collection Lebègue 3, 27) IV 65-69
- Giacomo Devoto, *Introduzione alla grammatica, Grammatica italiana per la Scuola media*, Firenze, La Nuova Italia, 1941, 302 p. I 93

- Louis Michel, *Tendances de la linguistique contemporaine: La phonologie*, Bruxelles, Didier, 1942, 59 p. (= Langues vivantes 2) IV 70-71
- SEILER, Hansjakob: Andreas Koutsoudas, *Verb Morphology of Modern Greek: A Descriptive Analysis*, Bloomington, Indiana University Research Center in Anthropology, Folklore, and Linguistics, 1962, VII + 72 p. (= International Journal of American Linguistics 28, 4, II) XXIV 99-104
- SENN, Alfred: Max Niedermann, *Balto-Slavica*, éd. par G. Redard, Neuchâtel & Genève, Faculté des lettres & Librairie Droz, 1956, 215 p. (= Université de Neuchâtel, Recueil de travaux publiés par la Faculté des lettres 27) XVI 93-99
- SOLBERGER, Edmond: Charles Bally, *El lenguaje y la vida*, traduit du français par Amado Alonso, Buenos Aires, Editorial Losada S.A., 1941, 247 p. (= Colección Filosofía y Teoría del Lenguaje) V 43
- Robert Godel, *Grammaire turque*, Genève, Publications de l'Ecole d'interprètes de l'Université de Genève, 1945, 228 p. V 44
- *Orientalia Neerlandica*, published under the Auspices of the Netherlands' Oriental Society, Leyde, A.W. Sijthoff's Uitgeversmaatschappij N.V., 1948, VIII + 498 p., figures, planches VIII 73-75
- STAROBINSKI, Jean: Peter Wunderli, *Ferdinand de Saussure und die Anagramme, Linguistik und Literatur*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1972, 171 p. XXVIII 75
- WERLEN, Iwar: *Akten des 13. Linguistischen Kolloquiums, Gent 1978*, herausgegeben von Marc Van de Velde und Willy Vandeweghe, Band 1: *Sprachstruktur, Individuum und Gesellschaft*, Band 2: *Bedeutung, Sprechakte und Texte*, Tübingen, Niemeyer, 1979, XII + 383, XII + 404 p. (= Linguistische Arbeiten 76-77) XXXIV 153-156
- WIBLÉ, Eugène: Maurice Grammont, *Essai de psychologie linguistique, Style et poésie*, Paris, Delagrave, 1950 IX 99-100
- Jules Ronjat, *Grammaire istorique des parlers provençaux modernes*, Montpellier, Société des langues romanes, 4 vol., 1930, 1932, 1937 & 1941 III 55-56

CHRONIQUE

Robert Godel, professeur honoraire à la faculté des lettres de l'Université de Genève, ancien président de la Société genevoise de linguistique et doyen d'âge du Cercle Ferdinand de Saussure, est décédé le 3 juin 1984. L'assemblée générale du Cercle a décidé de lui consacrer, en hommage, le numéro 38 des *Cahiers*, qui réunira, notamment, la plupart des articles que Robert Godel a publiés hors des CFS.

Souhaitant revenir à la pratique ancienne des *Cahiers*, l'assemblée générale du 23 juin 1984 a décidé de publier désormais régulièrement la présente *Chronique*. Rappelons tout d'abord que, fondé le 9 février 1957, le Cercle Ferdinand de Saussure succédait à la Société genevoise de linguistique, dissoute à la fin de 1956, et se chargeait d'assurer la publication des *Cahiers Ferdinand de Saussure* (voir CFS 15, 1957, p. 136). Exerçant cette tâche en qualité de comité de rédaction, le Cercle a ainsi fait paraître, de 1957 à 1980, dix-neuf numéros de notre revue (de 15, 1957, à 33, 1979 [1980]).

A la suite de diverses circonstances, parmi lesquelles il faut compter l'extension numérique et géographique du Cercle, la majorité des personnes chargées de la bonne marche des *Cahiers* a décidé, au cours de l'année 1979, de revoir les statuts qui règlent la vie du Cercle, pour y introduire deux nouveautés qui se révélaient désormais nécessaires: la limitation dans le temps du mandat des membres du comité et le principe d'un règlement interne du comité. Ces textes, que nous publions ci-après, ont été adoptés en assemblée générale le 26 janvier 1980 (statuts) et le 20 juin 1981 (règlement interne).

Le comité issu de cette refonte du Cercle, élu le 26 janvier 1980, se composait des personnes suivantes :

Luis J. Prieto, président ;
Rudolf Engler, vice-président ;
Claire-A. Forel, secrétaire ;
Félix Kahn, trésorier ;
Michel Burger ;
Robert Godel.

Georges Redard, délégué de la Société suisse de linguistique auprès de l'ancien comité de rédaction des *Cahiers*, devenait membre d'office du nouveau comité du Cercle Ferdinand de Saussure.

Dans cette même composition, le comité a été reconduit dans ses fonctions le 22 janvier 1983.

Comité pour 1984-1986

Le président et la secrétaire renonçant à un troisième mandat, le comité élu par l'assemblée générale du 23 juin 1984 comprend les personnes suivantes :

Rudolf Engler, président ;
Michel Burger, vice-président ;
Félix Kahn, trésorier ;
René Amacker, secrétaire ;
Claire-A. Forel, secrétaire adjointe ;
Luis J. Prieto ;
Georges Redard, délégué de la société suisse de linguistique.

CERCLE FERDINAND DE SAUSSURE

Statuts

Article premier

¹ Le Cercle Ferdinand de Saussure (dénommé ci-après Cercle) est une association au sens des articles 60 et suivants du Code civil suisse, avec siège et for à Genève.

² Le Cercle possède la personnalité juridique. La responsabilité personnelle des membres est exclue ; seuls les biens de l'association répondent des obligations contractées par cette dernière.

³ Le Cercle est représenté auprès de la Société suisse des sciences humaines par l'intermédiaire de la Société suisse de linguistique. Cette dernière délègue l'un de ses membres auprès du Cercle.

Art. 2

¹ Le Cercle a pour but essentiel de faire connaître, sous toutes ses formes, la pensée de Ferdinand de Saussure et ses développements.

² Notamment, il publie, dans toute la mesure du possible une fois par an, sous forme de revue, un volume des *Cahiers Ferdinand de Saussure*. Ce titre appartient en propre au Cercle ; il lui a été cédé, en même temps que les fonds disponibles alors et le stock des *Cahiers* édités, par la Société genevoise de linguistique, dissoute le 8 décembre 1956.

Art. 3

¹ Peut devenir membre du Cercle toute personne dont la présentation par deux membres du Cercle est agréée par l'assemblée générale.

² L'assemblée générale peut nommer des membres honoraires.

Art. 4

La qualité de membre se perd :

- a) par la mort, b) par la démission, c) par l'exclusion dans le cas où un membre viole les statuts ou lèse les intérêts du Cercle.

Art. 5

L'exclusion est décidée par l'assemblée générale à la majorité des membres présents. Elle n'a pas à être motivée.

Art. 6

Les organes du Cercle sont l'assemblée générale, le comité et les vérificateurs des comptes.

Art. 7

¹ L'assemblée générale est convoquée par le président, un mois à l'avance, au moins une fois par an et, en séance extraordinaire, chaque fois qu'un cinquième des membres du Cercle le demande. Ses décisions sont prises à la majorité simple.

² Les prérogatives de l'assemblée générale sont conformes aux dispositions des articles 60 et suivants du Code civil suisse, sous réserve des dispositions particulières aux présents statuts. Notamment, l'assemblée générale élit les membres du comité (à l'exception du délégué de la Société suisse de linguistique), elle se prononce sur le rapport annuel du président, sur celui du trésorier et des vérificateurs des comptes, sur l'admission et l'exclusion des membres, sur la modification éventuelle des statuts.

Art. 8

¹ Le comité est élu pour deux ans ; il est rééligible.

² Le comité se compose d'au moins cinq membres, notamment d'un président, d'un vice-président, d'un secrétaire, d'un trésorier et, d'office, du délégué nommé pour la période correspondante par la Société suisse de linguistique ; ce délégué a les mêmes droits et devoirs que les autres membres du comité ; il y a voix délibérative.

³ Le comité prend ses décisions à la majorité simple ; en cas de partage égal des voix, celle du président est prépondérante.

⁴ Le comité a pour charge d'exécuter les décisions de l'assemblée générale, d'expédier les affaires courantes et de publier les *Cahiers*. Les tâches de

publication sont réparties entre les membres du comité selon un règlement interne qu'il se donne, sous réserve d'approbation par l'assemblée générale.

¹ Le comité est convoqué par le président, au moins quinze jours à l'avance, chaque fois que les affaires courantes l'exigent et au moins trois fois par an.

Art. 9

Le Cercle est valablement engagé par la signature de son président ou de son vice-président et par celle d'un des membres du comité, conjointement.

Art. 10

Le Cercle peut accepter tous legs et donations.

Art. 11

¹ La dissolution du Cercle doit, le cas échéant, être décidée par l'assemblée générale et à la majorité des membres présents.

² En cas de dissolution, l'assemblée générale décide de l'affectation des biens du Cercle en tenant compte de l'article 2.

CERCLE FERDINAND DE SAUSSURE

Règlement interne du Comité (selon article 8, alinéa 4, des Statuts)

1. Le comité du Cercle assure la publication des *Cahiers Ferdinand de Saussure*.
2. Le comité décide du choix des textes à publier et, éventuellement, des personnes à solliciter.
3. Le secrétaire est chargé de préparer les manuscrits et de corriger les épreuves avec la collaboration de membres du comité.
4. La rubrique *Comptes rendus* peut être confiée à un membre du comité autre que le secrétaire.
5. Les membres du comité sont informés régulièrement et en temps utile de toute question importante concernant le Cercle.

LISTE DES MEMBRES AU 23 JUIN 1984

- Amacker René (*secrétaire*). 5, rue des Charmilles, 1203 Genève. Faculté des Lettres, Université, 1211 Genève 4.
- Burger André (*membre honoraire*). avenue Peschier, 1206 Genève.
- Burger Michel (*vice-président*). 29, route de Cugy, 1257 Bardonnex. Faculté des Lettres, Université, 1211 Genève 4.
- de Dardel Robert, Oosterweg 36, NL-9751 Ph Haren. Institut vor Romanse, Taalen, 21, Grote Kruisstraat. NL-9712 Ts Groningen.
- Donzé Roland, 31, Jubiläumsstr., 3005 Berne. Séminaire de philologie française, Université, 3012 Berne.
- Egli Urs, 2b, Eichhornstr., 8280 Kreuzlingen. Philosophische Fakultät, Universität Konstanz, Postfach 5560, D-7750 Konstanz 1.
- Engler Rudolf (*président*). 19, Sonneggstrasse, 3076 Worb. Séminaire de philologie romane, Université, Neuengasse 30, 3011 Berne
- Forel Claire A. (*secrétaire adjointe*). 27, chemin des Platières, 1219 Le Lignon. Faculté des Lettres, Université, 1211 Genève 4.
- Gambarara Daniele, 58, Viale Libia, I-00199 Roma. Università della Calabria, Dipartimento di filosofia, Palazzo Marino, I-87030 Castiglione Cosentino Scalo.
- Kahn Félix (*trésorier*). 50, avenue de Champel, 1206 Genève.
- Kolde Gottfried, 14, chemin des Crêts-de-Champel, 1206 Genève. Faculté des Lettres, Université, 1211 Genève 4.
- Lepschy Giulio C., 335 Latymer Court, Hammersmith Road, London N6 7LH. Faculty of Letters and Social Science, University of Reading, Whiteknights, GB-Reading RG6 2AA.
- Manzotti Emilio, route de Vandœuvres, 1253 Vandœuvres. Faculté des Lettres, Université, 1211 Genève 4.
- De Mauro Tullio, 34, Viale di Porta Tiburtina, I-00185 Roma. Facoltà

- di lettere dell'Università, Dipartimento di Scienze del Linguaggio, Via Magenta 2, I-00185 Roma.
- Mayrhofer Manfred, Institut für Sprachwissenschaft, Universität 1, Luggering 1, A-1010 Wien.
 - Métral Jean-Pierre, Saint-Romain, 1966 Ayent.
 - Prieto Luis-Jorge (*membre du comité*). 13, avenue Krieg, 1208 Genève. Faculté des Lettres, Université, 1211 Genève 4.
 - Redard Georges (*délégué de la SSL*). 4, Jetzkofenstrasse, 3038 Kirchlin-dach. Institut für Sprachwissenschaft, Universität, 3012 Bern.
 - Roulet Eddy, 4A, chemin des Tattes, 1222 Vérenaz. Faculté des Lettres, Université, 1211 Genève 4.
 - Seiler Hansjakob, 20, Virchow-Str., D-5 Köln-Lindenthal 41. Institut für Sprachwissenschaft, Universität, D-5000 Köln 41.
 - Sljusareva Natalija Aleksandrovna, 37/12, avenue Kalinin, URSS-173 Moscou.
 - Sollberger Edmond, 26, Kingfisher Drive, Ham Richmond, Surrey TW 10 7 UD.
 - Stefanini Jean, 5, place du Lycée, F-13001 Marseille, Université de Pro-vence, Centre d'Aix, 29, avenue Robert-Schumann, F-13621 Aix-en-Provence.
 - Werlen Iwar, 26, Brückfeldstr., 3012 Bern. Institut für Sprachwissen-schaft, Universität, 3012 Bern.
 - Wunderli Peter, Universität Düsseldorf, Romanisches Seminar, Universi-tätsstrasse 1, D-4000 Düsseldorf.

TABLE DES MATIÈRES

I. ARTICLES

Robert de DARDEL et Co VET, Ellipses discursive et mémorielle du déterminé dans le syntagme nominal	3
Brigitte NERLICH, Le même et l'autre. Le problème de l'identité en linguistique chez Saussure et Wittgenstein	13
Aldo PROSDOCIMI, Sul Saussure delle leggende germaniche	35

II. DISCUSSION

Kurt SCHORI, Sprache als <i>fait social</i>	107
---	-----

III. COMPTE RENDU

Martin HARRIS, The Evolution of French Syntax. A Comparative Approach. (Peter Wunderli)	123
---	-----

IV. INDEX des comptes rendus et discussions publiés dans les *Cahiers*

I à XXXV	137
--------------------	-----

V. VIE DU CERCLE F. DE SAUSSURE

CHRONIQUE	147
STATUTS	149
LISTE DES MEMBRES	152

PUBLICATIONS ROMANES ET FRANÇAISES

Collection fondée par Mario Roques, dirigée par Alexandre Micha

	Fr.s.
145. BURGER, A., <i>Turolde, poète de la fidélité. Essai d'explication de la Chanson de Roland</i> , 1977, 174 p.	45.-
149. WOLEDGE, B., <i>La syntaxe des substantifs dans Chrétien de Troyes</i> , 1979, 204 p.	40.-
153. BADEL, P.-Y., <i>Le Roman de la Rose au XIV^e siècle</i> , 1980, XIV-536 p.	75.-
154. VET, C., <i>Temps, aspects et adverbess de temps en français contemporain. Essai de sémantique formelle</i> , 1980, 188 p.	48.-
159. ZUFFEREY, F., <i>Bibliographie des poètes provençaux des XIV^e et XV^e siècles</i> , 1981, XLVI-94 p.	22.-
162. MATTE, E. J., <i>Histoire des modes phonétiques du français</i> , 1982, 240 p.	80.-
165. DARDEL, R. de, <i>Esquisse structurale des subordinants conjonctionnels en roman commun</i> , 1984, 412 p.	50.-

LANGUE ET CULTURES Etudes et documents

5. L. J. PRIETO, <i>Etudes de linguistique et de sémologie générales</i> , 1974, 196 p.	30.-
6. R. AMACKER, <i>Linguistique saussurienne. Pour une interprétation de la pensée de Ferdinand de Saussure, sur la base des documents manuscrits publiés</i> , 1975, 256 p.	45.-
7. G. VIGNAUX, <i>L'argumentation. Essai d'une logique discussive</i> , 1976, 348 p.	80.-
8. J.-P. BOONS, A. GUILLET et Ch. LECLERF, <i>La structure des phrases simples en français (constructives non complétives). I.: Les verbes intransitifs</i> , 1976, 378 p.	45.-
9. G. GIRY, <i>Les nominalisations en français. L'opérateur « faire » dans le lexique</i> , 1978, 356 p.	40.-
10. D. DROIXHE, <i>La linguistique et l'appel de l'histoire (1600-1800). Rationalisme et révolutions positivistes</i> , 1978, 460 p.	75.-
11. L. PICABIA, <i>Les constructions adjectivales en français. Systématique transformationnelle</i> , 1978, 200 p.	45.-
12. H. HUOT, <i>Constructions infinitives du français. Le subordinant « de »</i> , 1981, 552 p.	84.-
13. J. BASTUJI-DERVILLEZ, <i>Structures des relations spatiales dans quelques langues naturelles</i> , 1982, 464 p.	75.-
14. Abbé G. GIRARD, <i>Les vrais principes de la langue française. Fac-sim. avec introd. et notes de P. SWIGGERS</i> , 1982, 992 p.	100.-

DROZ

Editions DROZ

Cahiers Ferdinand de Saussure

Revue de linguistique générale

Numéros 1 à 37
1941-1984

		Fr.s.			Fr.s.
N° 1, 1941	104 p.	15.-	N° 19, 1962	124 p.	20.-
N° 2, 1942	64 p.	15.-	N° 20, 1963	84 p.	20.-
N° 3, 1943	72 p.	15.-	N° 21, 1964	164 p.	20.-
N° 4, 1944	72 p.	15.-	N° 22, 1966	74 p.	20.-
N° 5, 1945	56 p.	15.-	N° 23, 1966	188 p.	20.-
N° 6, 1946-47	80 p.	15.-	N° 24, 1968	120 p.	25.-
N° 7, 1948	56 p.	15.-	N° 25, 1969	152 p.	25.-
N° 8, 1949	84 p.	15.-	N° 26, 1969	192 p.	28.-
N° 9, 1950	104 p.	15.-	N° 27, 1970-72	132 p.	25.-
N° 10, 1952	64 p.	15.-	N° 28, 1973	80 p.	20.-
N° 11, 1953	60 p.	15.-	N° 29, 1974-75	220 p.	38.-
N° 12, 1954	88 p.	15.-	N° 30, 1976	198 p.	34.-
N° 13, 1955	72 p.	15.-	N° 31, 1977	316 p.	53.-
N° 14, 1956,	64 p.	15.-	N° 32, 1978	162 p.	35.-
N° 15, 1957,	138 p.	15.-	N° 33, 1979	62 p.	40.-
N° 16, 1958-59	100 p.	15.-	N° 34, 1980	160 p.	40.-
N° 17, 1960	74 p.	15.-	N° 35, 1981	160 p.	45.-
N° 18, 1961	96 p.	15.-	N° 36, 1982	160 p.	45.-
			N° 37, 1983	156 p.	45.-

Divers index (articles, documents, comptes rendus)
figurent dans les Cahiers 11, 24, 35 et 37

Editions DROZ